

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1907-1908

N° 38

L'INTEMPÉRANCE ET L'ALCOOLISME EN LOIR-ET-CHER

Contribution à l'étude de l'alcoolisme par régions

Good wine is a good familiar creature, if it be well used;
exclaim no more against it.

(SHAKESPEARE, *Othello*, Acte II, Sc. 3).

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 20 Décembre 1907

PAR

Joseph-Anatole EYMERY

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE BORDEAUX

ANCIEN INTERNE DE L'HÔTEL-DIEU DE BLOIS

Né à Mazion (Gironde), le 4 septembre 1880

Examineurs de la Thèse	{	MM. RÉGIS,	professeur adjoint	Président.
		LANDE,	professeur.....	
		RONDOT,	agrégé.....	Juges.
		ABADIE,	agrégé.....	

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX
Y. CADORET, IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ
47, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 47

1907

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1907-1908

N° 38

L'INTEMPÉRANCE ET L'ALCOOLISME

EN LOIR-ET-CHER

Contribution à l'étude de l'alcoolisme par régions

Good wine is a good familiar creature, if it be well used ;
exclaim no more against it.

(SHAKESPEARE, *Othello*, Acte II, Sc. 3).

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le 20 Décembre 1907

PAR

Joseph-Anatole EYMERY

ANCIEN EXTERNE DES HÔPITAUX DE BORDEAUX

ANCIEN INTERNE DE L'HÔTEL-DIEU DE BLOIS

Né à Mazion (Gironde), le 4 septembre 1880.



Examineurs de la Thèse

{	MM. RÉGIS,	profes ^r adjoint	<i>Président.</i>
	LANDE,	professeur.....	{
	RONDOT,	agrégé.....	
	ABADIE,	agrégé.....	
			<i>Juges.</i>

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'Enseignement médical.

BORDEAUX

Y. CADORET, IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ

17, RUE POQUELIN-MOLIÈRE, 17

1907

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. PITRES..... Doyen. | M. DE NABIAS... Doyen honoraire.

PROFESSEURS

MM. DUPUY..... } MASSE..... }		Professeurs honoraires.	
MM.		MM.	
Clinique interne	{ PICOT. PITRES.	Physique biologique et élec- tricité médicale	BERGONIÉ.
Clinique externe.....	{ DEMONS. LANELONGUE.	Chimie	BLAREZ.
Pathologie et thérapéu- tique générales.....	VERGELY.	Histoire naturelle	GUILLAUD.
Thérapeutique.....	ARNOZAN.	Pharmacie.....	DUPOUY.
Médecine opératoire ...	VILLAR.	Matière médicale.....	DE NABIAS.
Clinique d'accouchem ^{ts} .	LEFOUR.	Médecine expérimentale ...	FERRÉ.
Anatomie pathologique.	COYNE.	Clinique ophtalmologique..	BADAL.
Anatomie.....	GENTES (chargé)	Clinique chirurgicale infan- tile et orthopédie.....	DENUCÉ.
Anatomie générale et histologie.....	VIAULT.	Clinique gynécologique...	BOURSIER.
Physiologie	JOLYET.	Clinique médicale des mala- dies des enfants	MOUSSOUS.
Hygiène	LAYET.	Chimie biologique.....	DENIGÈS.
Médecine légale	L. LANDE.	Physique pharmaceutique..	SIGALAS.
		Pathologie exotique.....	LE DANTEC.

PROFESSEURS-ADJOINTS :

Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	MM. DUBREUILH.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	POUSSON.
Clinique des maladies du larynx, des oreilles et du nez.....	MOURE.
Clinique des maladies mentales.....	RÉGIS

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

SECTION DE MÉDECINE (*Pathologie interne et Médecine légale*).

MM. MONGOUR.		MM. VERGER.		M. CRUCHET.
CABANNES.		ABADIE.		

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe..	{ MM. BÉGOUIN. VENOT. GUYOT.	Accouchements	{ MM. ANDÉRODIAS. PERY.
----------------------	------------------------------------	--------------------	----------------------------

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie	{ MM. GENTES. CAVALIÉ.	Histoire naturelle.....	{ MM. BEILLE. MANDOUL.
Physiologie	GAUTRELET.		

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Chimie	M. BENECH.	Pharmacie.....	{ MM. BARTHE. LABAT.
--------------	------------	----------------	-------------------------

COURS COMPLÉMENTAIRES :

Pathologie interne.....	MM. RONDOT.
Accouchements.....	PERY.
Physiologie.....	GAUTRELET.
Ophtalmologie	LAGRANGE.
Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MES MAITRES

DES HÔPITAUX DE BORDEAUX

A MES MAITRES

DE L'HÔTEL-DIEU DE BLOIS

A mon Président de Thèse,

MONSIEUR LE DOCTEUR E. RÉGIS

Professeur adjoint à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,

Chargé du cours de clinique des maladies mentales,

Chevalier de la Légion d'honneur,

Officier de l'Instruction publique.

Nous n'aurions garde de quitter la Faculté sans adresser le témoignage de notre reconnaissance à tous les maîtres dévoués qui, durant le cours de nos études, ont guidé nos pas et nous ont accordé quelque bienveillance.

MM. les docteurs Davezac et Dubourg nous ont initié aux premiers principes, l'un de la médecine, l'autre de la chirurgie ; nous n'oublierons pas leurs leçons déjà lointaines. Dans le service de M. le docteur Rondot, nous avons fait connaissance avec les difficultés et les finesses de l'art médical, en même temps que nous avons apprécié la sûreté de diagnostic de ce maître réputé. M. le docteur Pousson et M. le docteur Martin du Magny, dont nous avons été l'externe, nous ont témoigné un intérêt dont nous garderons le constant souvenir.

A l'Hôtel-Dieu de Blois, où pendant un an, comme interne, nous avons complété nos études en nous appliquant aux choses de la pratique, nous avons trouvé des maîtres sympathiques, dont nous garderons le meilleur souvenir. M. le docteur Thévard, médecin-chef, dont la bonhomie charmante nous a rendu le travail si agréable ; M. le docteur Ferrand, chirurgien-chef, à qui nous devons la plus grande part de ce que nous savons en pratique chirurgicale ; M. le docteur Baronaki, chirurgien-adjoint, dont les conseils nous ont été si profitables ; tous ont également droit à notre reconnaissance.

Il nous faut particulièrement remercier tous ceux qui, sans compter, dans l'élaboration de notre travail inaugural, nous ont prêté leur appui ; et parmi ceux-là, la première place revient à notre président de thèse, M. le professeur Régis.

Ce serait faire injure à la modestie de ce maître aimé que de s'appesantir une fois de plus sur tous ses mérites de savant et de professeur. Tant d'autres l'ont fait avant nous que nous ne

pourrions que répéter ce que chacun sait. Mais il nous permettra bien, à nous qui avons été plus que son élève et qui lui devons une reconnaissance particulière, de lui dire quelle est notre gratitude pour la trop grande bienveillance qu'il a bien voulu nous accorder.

Notre travail n'aurait pas été possible sans les excellentes dispositions à notre égard de M. le docteur Ramadier, directeur de l'asile d'aliénés de Blois, qui nous ouvrit toutes grandes les portes de cet établissement et nous réserva toujours l'accueil le plus favorable. Nous ne savons trop comment nous acquitter des titres qu'il s'est acquis à notre reconnaissance. M. le docteur Marchand, médecin-adjoint, nous a donné libre accès à son laboratoire d'anatomo-pathologiste distingué ; nous l'en remercions vivement. Quant à M. le docteur Nouët, interne de l'asile, il fut pour nous, en même temps qu'un bon camarade, un auxiliaire précieux dans nos recherches. Il sait que nous gardons de son amitié un inaltérable souvenir.

Nous aurions été heureux d'avoir à remercier tous les médecins du département à qui nous avons demandé leur opinion sur le sujet que nous traitions ; malheureusement un bien petit nombre d'entre eux ont répondu à notre appel ; le concours de ceux-là nous a été d'un grand prix ; les autres ne nous ont pas facilité la tâche. Qu'il nous soit permis de leur dire seulement que sur 50 de leurs confrères du Gers, à qui notre ami le docteur Ducuron-Tucot avait, l'an dernier, demandé même service, 50 le lui avaient rendu. Pareil désintéressement des choses de la profession, quand il s'agit d'une question de première importance et d'intérêt général, est regrettable.

En dehors du corps médical, nous avons trouvé de précieux concours. Nous n'oublierons pas le bienveillant accueil que nous fit M. Quéant, chef de division à la Préfecture de Loir-et-Cher ; M. Vezin, professeur départemental d'agriculture nous fournit d'utiles renseignements, et M. X..., Inspecteur des contributions indirectes, des chiffres dont nous ne pouvions guère nous passer. Nous ne saurions trop vivement les en remercier.

Notre travail bibliographique nous a été facilité par M. Pierre

Dufay, bibliothécaire de la ville de Blois ; sa connaissance approfondie des ressources si riches de l'établissement dont il a la garde, et sa parfaite courtoisie sont d'un grand secours aux chercheurs. Nous n'oublierons ni l'intérêt qu'il a porté à notre travail, ni les heures agréables que, grâce à lui, nous avons passées à la Bibliothèque municipale.

M. le D^r Trollat, médecin aide-major au 113^e de ligne, fut pour nous un camarade de tous les instants et un ami sûr ; les qualités de son cœur et de son esprit en font un de ceux dont on ne se sépare pas sans tristesse. Il n'est pas enfin jusqu'à nos tout jeunes camarades, MM. Huc, Grandjean et Papillon, dont la bonne compagnie et les belles illusions n'aient atténué la monotonie de certaines heures.

L'INTEMPÉRANCE ET L'ALCOOLISME

EN LOIR-ET-CHER

Contribution à l'étude de l'alcoolisme par régions.

Good wine is a good familiar creature, if it be well used ;
exclaim no more against it.

SHAKESPEARE,
(*Othello*, Acte II, Sc. 3).

INTRODUCTION

« Encore un travail sur l'alcoolisme » ! sera-t-on tenté de dire en lisant le titre de notre étude. Il est vrai que depuis quelques années il a été fait des travaux de toutes sortes sur la question, et en toutes circonstances : livres, brochures, articles, rapports, conférences publiques, congrès scientifiques ou philanthropiques, tribunes parlementaires, revues périodiques, quotidiens à un sou ! Partout et sous tant de formes le cri d'alarme a été poussé, qu'il semblerait aujourd'hui que la question dût être jugée. Elle est loin de l'être pourtant, car si l'on est d'accord pour dénoncer le mal, on ne l'est plus quand il s'agit de le combattre, et aujourd'hui encore la discussion est chaude quand on s'occupe des moyens à mettre en œuvre.

La lutte a été si vive à un moment, la conviction si profonde, que la confusion s'en est suivie. Beaucoup ont voulu frapper fort et n'ont pas frappé juste; si bien qu'il fallut songer bientôt à remettre les choses au point, restituer au bon sens l'autorité qu'il avait perdue dans la chaleur de la lutte, et accorder toute l'importance qu'elles méritaient à l'*observation* et à la *clinique*, trop négligées dans des discussions où celle de la théorie avait été exagérée.

Notre travail sera fait d'observation et de clinique; nous avons bien pris garde de ne pas nous embarrasser de théories et nous croyons être arrivé à montrer l'importance et la netteté des résultats que peuvent fournir ces deux méthodes d'étude quand il s'agit de questions comme l'alcoolisme, où le domaine des faits positifs est si vaste que l'on n'a qu'à y glaner pour se faire une opinion raisonnable.

Il y a cent manières d'étudier l'alcoolisme; les meilleures sont celles qui l'envisagent à un point de vue particulier, et parmi ces études particulières de l'alcoolisme, celle qui l'envisage au point de vue des *régions* est une des plus intéressantes et des plus instructives. Par contre, cette étude perd beaucoup à être trop générale, quand elle est faite globalement, pour tout un grand pays, comme la France par exemple, car elle repose alors sur des données trop larges et particulièrement sur des statistiques souvent fausses pour qu'il en soit fait état.

L'étude de l'alcoolisme par régions, au contraire, dans laquelle le champ de l'observation est limité, ne peut en être que plus précise et plus complète et ses résultats plus exacts. Outre son grand mérite de précision, une telle étude a celui de fournir des déductions importantes tirées de la comparaison de l'alcoolisme des diverses régions. Elle permet, enfin, d'arriver à la connaissance précise, faite par fragments, de l'alcoolisme de tout le grand pays dont font partie ces régions; mais cela à condition que cette étude par régions soit totale, qu'aucune ne soit laissée de côté.

A la vérité, cette « régionalisation » dans l'étude de l'alcoolisme n'est pas une idée nouvelle; elle a été commencée depuis

longtemps ; on l'a faite pour la Seine-Inférieure, le Finistère, les Côtes-du-Nord, l'Armagnac, en Charente, etc., etc. Mais il faut bien dire qu'on s'est surtout occupé jusqu'à ce jour des régions où l'alcoolisme sévit manifestement, qui ont une véritable réputation d'alcoolisme. Les autres, celles qui ne sont pas nommées dans les études d'ensemble, dans les aperçus généraux sur l'alcoolisme d'un pays, ont été négligées. Parce que le danger n'y paraît pas grand, elles ne semblent pas intéresser et on ne condescend pas à s'en occuper. Et pourtant que d'enseignements on y trouverait ! Même s'il arrivait de rencontrer de rares coins de territoire absolument indemnes, ce serait une agréable et précieuse constatation dont on pourrait encore tirer quelque profit.

Voilà pourquoi nous n'avons pas dédaigné d'étudier l'alcoolisme dans le département de Loir-et-Cher, où le hasard nous avait conduit. Sans les explications précédentes, ce choix aurait pu surprendre ; car c'est bien là la dernière région dont il serait venu à l'idée de s'occuper, parce que justement elle est de celles qui n'ont pas réputation d'alcoolisme. Jamais, sans doute, son nom n'a été écrit dans un rapport, prononcé dans un congrès, et peut-être seulement a-t-il figuré en mauvaise place dans quelque statistique générale. Au surplus, on n'ignore point que ce n'est pas un de ces pays qui possèdent de grandes agglomérations ouvrières, industrielles ou commerciales, pays d'élection de l'alcoolisme, ou un pays dont l'habitant, comme en Bretagne, par exemple, victime d'une âpre nature et d'un rude labeur, croit trouver dans l'alcool un soutien, un soulagement ou l'oubli de sa misère. Au contraire, on sait assez communément qu'il est agricole et fertile, qu'un certain bien-être y règne et que le paysan, favorisé par une nature généreuse, ne se trouve pas naturellement porté à ce vice dégradant ; car il est notoire que le bien-être des paysans n'entraîne ni ne présuppose l'alcoolisme. On ne le connaît pas non plus comme producteur d'alcool, ce qui pourrait être une cause favorisante d'alcoolisme : le Nord-Est a sa bière ; le Nord, son alcool de betteraves ; la Normandie et la Bretagne, leur cidre ; le Jura,

son absinthe; le Midi et le Sud-Ouest, leurs vins; l'Armagnac et les Charentes, leurs eaux-de-vie. Ici rien de tout cela. Quelques-uns savent-ils vaguement peut-être qu'il s'y cultive de la vigne; ce n'est pas suffisant pour supposer qu'alcoolisme puisse s'ensuivre. Aux yeux de tous, au contraire, il est ce pays divin des *Bords de la Loire*, qu'une nature bienveillante a si singulièrement favorisé; choisi par nos rois pour être leur séjour favori; terre qui vit la manifestation la plus haute de l'esprit de notre race dans ce qu'il a de grâce et d'harmonie; patrie de Ronsard et de du Bellay; lieu de poésie et de charme où aimèrent une Diane de Poitiers et une Agnès Sorel. Le Progrès et ses vices ne semblent pas l'avoir atteint; il n'est souillé ni par la fumée des usines ni par les détrituts de l'industrie; le « bistro » ne semble pas y régner et les « vitriols » ne l'empoisonnent pas. Et quand l'étranger, attiré par son glorieux passé, vient admirer ses adorables paysages que l'homme a su encore embellir de si magnifique façon, il s'attend bien à ne pas y avoir l'affligeant spectacle d'une humanité dégradée, et à ne pas rencontrer, au pied de ces poèmes de pierre qu'on appelle Blois, Chambord, Chaumont, Cheverny, Menars, les tares qu'on rencontre, hélas! si souvent ailleurs, et qui, par contraste, n'en pourraient être ici que plus révoltantes.

C'est dans un tel pays que nous étudions l'alcoolisme. On verra quelles constatations intéressantes nous y avons faites; on verra aussi qu'en matière d'alcoolisme l'intérêt d'une étude n'est nullement proportionné à l'intensité de cet alcoolisme, et ainsi sera justifiée une fois de plus la nécessité de l'étude complète des régions au point de vue de l'alcoolisme, sans en dédaigner aucune.

PRÉLIMINAIRES

DIVISION GÉOGRAPHIQUE ET PRODUCTION EN VIN ET EN ALCOOL DU DÉPARTEMENT DE LOIR-ET-CHER

S'il est de toute nécessité de faire l'étude de l'alcoolisme par régions, du moins faut-il s'expliquer sur le sens de ce mot, savoir ce qu'on doit entendre par *régions d'alcoolisme* et ce que seront ces régions.

Il est de toute évidence qu'on entendra par « régions d'alcoolisme », les portions du territoire d'un pays où l'alcoolisme présentera les *mêmes caractères*, où il sera uniforme, soit quant à sa nature, soit quant à son intensité.

On voit déjà combien ces régions seront différentes les unes des autres. Tantôt ce seront des centres ouvriers, industriels ou commerciaux, d'importance diverse : grandes villes et leur banlieue (alcoolisme de la région lyonnaise); pays miniers (alcoolisme de la région houillère du Nord); tantôt ce seront des pays qui, par leur production d'alcool, obligent ou obligeraient l'habitant à l'alcoolisme de cet alcool (le Jura, l'Armagnac, les Charentes); tantôt enfin ce seront des pays où, par leurs mœurs, leurs habitudes, leur état social, leurs occupations, les habitants ont une vie identique (alcoolisme du Breton, du travailleur des diverses plaines agricoles du Centre, du Montagnard, etc.). Et, d'une façon générale, ces divisions correspondraient assez, croyons-nous, à ces régions que la géographie étudie sous le nom 'de « régions naturelles », régions que distinguent précisément la nature et la configuration du sol, les productions et les mœurs des habitants. Dans ces régions, on y étudierait l'alcoolisme comme on y étudie le régime des eaux, et on pourrait faire ainsi, par l'as-

semblage de ces divers travaux, la carte, la description générale alcoolique du pays, comme on fait la carte, la description hydrographique, agricole, commerciale ou industrielle. Ce serait évidemment là la seule étude logique et scientifique. Mais, hâtons-nous de le dire, une telle étude est malaisée et pratiquement difficile. Tout d'abord il y aurait un inconvénient; dans cette étude que l'on voudrait faire complète, on trouverait des endroits, des recoins de pays, des pays intermédiaires, bâtards, sans caractères définis, des « pays tampons » que l'on serait en peine de faire figurer dans telle ou telle région naturelle; ensuite et surtout parce qu'on est obligé de compter dans le travail d'élaboration avec nos actuelles régions administratives au chef-lieu desquelles sont centralisés tous les travaux administratifs, tous les documents indispensables à cette étude. C'est ainsi, par exemple, qu'en ce qui nous concerne, nous avons l'avantage, pour l'étude de l'alcoolisme mental qui est une des principales manifestations de l'alcoolisme et la plus qualifiée pour servir de terme de comparaison dans les diverses études qu'on en fait, de trouver groupés dans les asiles tous les malades d'une même région administrative. Or ces régions administratives, qui sont les *départements*, sont des divisions arbitraires qui ne correspondent en rien aux régions naturelles: tantôt c'est une région naturelle qui empiète sur trois, quatre départements; tantôt c'est le département qui est formé de parties de trois, quatre régions naturelles (c'est le cas du Loir-et-Cher) ce qui compliquerait singulièrement le travail d'élaboration. Aussi l'étude de l'alcoolisme par départements, pratique assurément, n'est-elle qu'un pis aller dont le moindre inconvénient est une grande complication.

Nous nous en sommes bien aperçu quand nous l'avons entreprise pour le Loir-et-Cher qui est certainement le département le plus artificiel, le moins homogène, le plus complexe qui se puisse concevoir. Ce fait n'a pas manqué de frapper avant nous tous les auteurs qui ont eu à y traiter de questions diverses. « J'aurais voulu dans mon travail, écrit en 1834 M. de Pétigny qui en étudiait la *population*, m'attacher uniquement aux divi-

sions naturelles du sol. Mais comme les éléments sur lesquels j'opère ont été recueillis dans *l'ordre des circonscriptions administratives*, je ne puis me dispenser d'en dire aussi quelques mots ». Et il ajoute : « Les circonscriptions administratives ne sont bonnes ni durables qu'autant qu'elles se rapprochent des divisions naturelles du sol qui survivent à toutes les révolutions humaines et qui seules ont un nom dans la langue des peuples. Sous ce rapport, les circonscriptions de nos anciennes provinces avaient de grands avantages : elles étaient l'œuvre du temps et des circonstances sociales. Celles des départements, conçues dans le but de désunir les populations et d'étouffer l'esprit de localité, sont au contraire, en général, très arbitraires » (1).

Et c'est bien dans ce département que l'arbitraire a été porté au plus haut point; pas moins de quatre provinces, Maine, Touraine, Berry, Orléanais, ont concouru à le former, sans que soit intervenue la moindre préoccupation géographique ou démographique. Il semble que la Convention ait voulu, comme jadis César, faire, en leur prenant à chacune un morceau de leur territoire un « pays tampon », comme nous le disions tous à l'heure, entre les Bituriges et les Carnutes, entre les gens de Touraine et ceux de l'Orléanais. « Ce département est comme le point de jonction où viennent aboutir plusieurs régions de l'aspect le plus différent, on pourrait dire le plus opposé. Sous ce rapport, il n'est peut-être pas de province en France qui offre aux études locales un intérêt plus grand et plus varié. Quelle bonne fortune en effet, pour l'économiste, l'historien, le médecin, le naturaliste que de trouver réunies dans l'espace de quelques lieues carrées la région la plus saine et la plus fertile du royaume, la Beauce, à côté de la contrée réputée la plus stérile et la plus insalubre, la Sologne, et les sauvages collines du Perche, au regard des riches coteaux de la Touraine. Toutes les sciences ne s'éclairent que par des comparaisons et, où il y a le

(1) De Pétigny, *Essai sur la population du département de Loir-et-Cher au XIX^e siècle* (Mémoires de la Société des sciences et des lettres de la ville de Blois, novembre 1834).

plus à comparer, c'est toujours là qu'on a le plus à apprendre » (1).

Cela peut être une bonne fortune, en effet, pour les études comparées et nous-même en tirerons profit, mais c'est un fort grand inconvénient pour les études d'ensemble. Aussi M. de Pétigny se voit-il obligé pour la sienne, comme nous allons l'être pour la nôtre, de diviser le département en plusieurs régions, selon la nature du sol et les caractères du pays.

ARTICLE PREMIER

DIVISION GÉOGRAPHIQUE

Le département de Loir-et-Cher appartient au centre de la France et à la vallée moyenne de la Loire. De forme assez régulièrement rectangulaire, il est coupé perpendiculairement à son grand axe dirigé du Nord-Ouest au Sud-Est par le fleuve, qui le divise ainsi en deux parties de superficie à peu près égale et symétriques, mais bien différentes au point de vue géographique. La partie septentrionale est elle-même divisée en deux régions par la vallée du Loir dont le cours est sensiblement parallèle à celui de la Loire.

A. *Beauce*. — La région au sud du Loir, entre cette rivière et la Loire, est formée par la Basse-Beauce, ou Beauce Dunoise, portion importante de cette immense plaine qui des portes mêmes de Blois va mourir à celles d'Etampes, et dans l'autre sens s'étend de Dreux jusqu'à Orléans, empiétant ainsi sur quatre départements. Quiconque l'a une fois traversée conserve le souvenir de cette étendue immense et monotone, qu'en raison de la richesse de sa production en céréales on a appelée le « Grenier de la France »; où le regard que rien n'arrête est porté par dessus le vaste champ de blé jusqu'à l'infini, sans pouvoir se reposer sur le moindre accident de terrain, sur le

(1) De Pétigny, ouvrage cité,

plus simple bosquet. Fortunat décrivait en deux vers cet étrange pays :

*Belsia, triste solum, cui desunt bis tria tantum :
Colles, prala, nemus, fontes, arbuslo, racemus,*

ce qu'Andrieux traduisait ainsi :

Le triste pays que la Beauce !
Car il ne baisse ni ne hausse ;
Et de six choses d'un grand prix :
Collines, fontaines, ombrages,
Vendanges, bois et pâturages,
En Beauce, il n'en manque que six !

Balayée par les vents en hiver, brûlée par le soleil en été parce que l'eau y manque, elle rappellerait, n'était la fertilité et l'intensité de sa culture, la steppe russe ou la pampa d'Amérique. Les villages, dont on aperçoit de très loin à la ronde les clochers pointus et les toits des maisons, sont espacés comme des campements; nulle habitation isolée ne les réunit, et, de ce fait, la population y est relativement peu dense. La limite de la Beauce est nettement tranchée, on y entre sans transition; d'emblée elle acquiert l'aspect particulier qu'elle possède uniformément sur toute son étendue; elle est une autant qu'on peut le souhaiter, ce qui en fait une de ces régions naturelles types dont nous parlions tout à l'heure, qui se prêteraient si bien à l'étude de l'alcoolisme.

B. *Perche*. — L'autre région, qui comprend toute l'extrémité nord-ouest du département, est formée par le Vendômois. De forme triangulaire, à base tournée vers l'Eure-et-Loir, elle est limitée au sud-est par la vallée du Loir qui la sépare de la Beauce et au milieu de laquelle est agréablement assise Vendôme, coquette sous-préfecture; au nord-ouest, par celle de la Braye qui forme la limite du département en le séparant de la Sarthe et vient à la pointe ouest se réunir à celle du Loir. L'aspect de ce pays est tout différent du précédent. A la plaine sèche, découverte, uniformément plate, fait suite « un pays inégal et presque montueux, un amas de collines boisées entre lesquelles serpentent des vallées étroites où coulent avec rapi-

dité des ruisseaux d'une eau vive et limpide » (De Pétigny).

Ce n'est plus la triste Beauce, c'est le pays plein de fraîcheur et de charme que chantèrent les poètes de la Pléiade. D'abord, sur les bords du Loir, ce sont, au pied des coteaux dont le sommet porte les dernières vignes, des prairies agréables où déjà paissent de vigoureux chevaux de la race percheronne; plus loin, ce sont les innombrables arbres à fruits : c'est le pays du *cidre*. Ce n'est plus le Centre, et le climat devient plus froid, l'homme plus rude et plus actif; c'est le Perche, et plus exactement le Perche vendômois, portion de cette autre région naturelle qui couvre également les départements d'Eure-et-Loir, de la Sarthe et de l'Orne.

C. *Sologne*. — Quant à la partie du département située au sud de la Loire, elle est formée presque en entier par plus de la moitié (270.000 hectares) de la superficie totale de cette autre immense plaine de 500.000 hectares qui s'étend également sur les départements du Loiret et du Cher; elle est elle aussi un beau type de région naturelle, mais tellement différente de sa voisine la Beauce, qu'elle en est tout l'opposé. Son sol, dont le fond, couvert d'une mince couche sablonneuse, est argileux et par conséquent imperméable, ne se laisse pas infiltrer par les eaux, qui, en raison du manque de déclivité, stagneraient à la surface et feraient du pays un immense marécage, si le travail des habitants n'était venu les réunir en ces innombrables étangs qui en criblent la surface. Le terrain y est naturellement pauvre; il n'a été rendu fertile que grâce au travail inouï de l'homme qui l'a desséché, assaini, amendé; la culture y est variée; champs, bois, vignes, couvrent le pays; mais sa fortune, ainsi que nous le verrons plus tard, a été diverse. Nous l'avons dit, elle occupe la plus grande partie de la moitié sud du département; elle s'enfonce comme un coin entre les vallées de la Loire et du Cher, s'étendant de l'une à l'autre; mais elle n'est pas uniforme comme la Beauce sur son étendue entière, et cela vient de ce que ses limites ne sont pas aussi nettement tranchées, mais qu'elle se confond insensiblement avec les pays d'alentour. La Sologne proprement dite, ou Sologne pouilleuse, s'arrête à la ligne qui

joint les trois centres de Bracieux, Contres et Saint-Aignan. Au delà, vers l'Ouest, l'aspect change quelque peu : « Le terrain s'élève par degrés et devient inégal, les sables font place à un sol argileux moins favorable que celui de la Beauce à la culture des céréales, mais beaucoup plus fertile que celui de la Sologne. Des plateaux couverts de bois, de champs de blé ou de vignobles sont coupés par d'étroits vallons qu'on nomme « coulées » et s'abaissent vers le lit des rivières par des coteaux légèrement inclinés et couronnés de vignes. On commence à reconnaître la Touraine avec ses vignobles et ses vergers, avec ses villages bâtis en pierre de taille et couverts en ardoises, avec cet aspect général d'aisance et de gaité qui lui a fait donner le beau nom de « Jardin de la France » (de Pétigny).

Telles sont les trois régions principales qui concourent à former le département de Loir-et-Cher; à la rigueur, cette division pourrait satisfaire le géographe; elle n'est pas suffisante pour nous, et nous devons distinguer encore deux autres régions de superficie bien inférieure aux précédentes, mais de non moins grande importance dans l'étude de l'intempérance.

D. *Val de Loire*. — La première de ces divisions secondaires est le Val de Loire; c'est cette bande de terrain d'alluvions, large à peine d'une lieue, formée, d'une limite à l'autre du département, par les deux rives du fleuve et resserrée entre les pentes calcaires de la Beauce et celles sablonneuses de la Sologne; c'est l'ancien lit du fleuve, avant qu'il n'ait été contenu entre des digues, à l'époque fort reculée où, probablement, il n'était que marécage. Sur la rive droite, elle est beaucoup plus étroite que sur la gauche, et y est formée par le flanc couvert de vignes des coteaux abrupts qui, d'Orléans jusqu'à Tours, dégringolent dans la Loire. Sur la rive gauche, elle est resserrée entre les deux vallées de la Loire et du Cosson et constituée par un pays plat longeant la Sologne, dont il est séparé par les immenses et admirables forêts de Russy, Boulogne et Chambord.

Aux approches d'Indre-et-Loire, le pays s'élargit pour se confondre avec la partie occidentale de la Sologne et bientôt

avec la Touraine, dont il revêt peu à peu les caractères. Géologiquement, le Val de Loire appartient à cette dernière. C'est un pays fort peuplé, fort riche et, ainsi que nous le verrons, presque essentiellement vignoble.

E. *Vallée du Cher*. — La dernière région enfin est formée par la vallée du Cher, qui, tout à fait au sud, longe le département et le limite; c'est également une bande d'une longueur de 20 lieues environ, formée par les deux rives du Cher et sans caractères bien définis; c'est un pays neutre qui participe de l'un et de l'autre de ses voisins; au nord, la Sologne vient y aboutir (Romorantin, sa capitale, n'en est pas très loin), en y perdant peu à peu son aspect particulier, et s'y confond insensiblement avec le Berry, qui commence aussitôt après, au sud. Vers l'ouest, du côté de Montrichard, elle s'apprête à entrer en Touraine et commence à acquérir toute la grâce du Jardin de la France. En somme, et pour plus de netteté, voici la constitution de la vallée du Cher : vers l'est, rive droite, Sologne finissante; rive gauche, Berry commençant; vers l'ouest, approches de la Touraine.

En résumé, la partie méridionale du département est formée pour la plus grande part par la Sologne, qui affecte la forme d'un triangle dont la base se continue avec la Sologne du Loiret et du Cher, et dont les côtés sont formés par le Val de Loire et la Vallée du Cher, le sommet du triangle se confondant à l'ouest avec les deux côtés pour former une contrée qui se rattache à la Touraine.

On voit maintenant d'une façon évidente, par la nécessité où nous avons été de diviser en cinq régions un territoire de 635.000 hectares, combien peut être et est artificielle l'étude de l'alcoolisme d'un département; et elle l'est d'autant plus ici qu'à cette diversité géographique correspond une égale diversité économique et démographique : Le paysan du Val de Loire est vigneron, la vigne y étant la culture presque exclusive; le Beauceron cultive ses céréales à l'exclusion de toute autre production; la Sologne est un pays mixte : champs, bois, vignes

se partagent l'activité du Solognot; le Perche a quelques vignes, mais aussi des arbres à fruits, surtout des prairies, et l'élevage du bétail y est la principale occupation; l'habitant de la Vallée du Cher, enfin, est fort occupé dans ses vignobles et commence à être éleveur comme le Berrichon son voisin.

Si maintenant nous étudions les mœurs, nous constaterions une égale variété; mais nous ne le ferons pas à cet endroit, réservant cette étude pour plus tard, au moment où nous traiterons de l'intempérance par régions; elle sera alors plus à sa place en raison de la grande influence des unes sur l'autre. Toutefois nous croyons devoir nous expliquer incidemment sur un point.

Cette diversité de mœurs peut sembler étrange dans un même département, après plus d'un siècle d'existence, alors qu'on en a vu dont la population tout aussi complexe est devenue homogène. Pour quelle raison en Loir-et-Cher n'en est-il pas ainsi? C'est que d'ordinaire, dans un département, le chef-lieu est un centre d'attraction où, pour leurs affaires, pour leur agrément, se rendent les habitants qui s'y coudoient, s'y mêlent, et si, primitivement, leurs mœurs sont différentes, au contact, en se les empruntant réciproquement, ils les uniformisent.

Ce n'est pas le cas en Loir-et-Cher. Blois n'a jamais réussi à centraliser les affaires du département ou à y attirer la population. Chaque coin du département a son centre d'affaires qui n'est pas le chef-lieu, qui est même parfois dans le département voisin. Quand Romorantin ne suffit pas aux gens d'alentour, ils vont à Vierzon; Vendôme est un centre important avec son commerce, sa vie propre, son théâtre; il se suffit à lui-même, mais les gens du Vendômois sortent aussi du département: du Perche vendômois proprement dit, on va à Saint Calais ou au Mans; tout à fait au nord, dans le Perche chartrain, on va à Chartres ou à Châteaudun; dans tous les cas, à moins d'en être voisin, on s'éloigne de Blois. Les choses sont restées comme sous l'ancien régime où les provinces, régions naturelles, étaient des régions économiques et sociales dont les populations ne se pénétraient pas. Voilà pourquoi le Loir-et-Chérien type n'existe pas; malgré un fonds de caractère commun, il demeure Beauce-

ron, Solognot, Percheron ou Berrichon. Et comme l'intempérance est fonction du genre d'existence, des habitudes et des mœurs, elle présentera en Loir-et-Cher, suivant les régions, autant de particularités qu'il faut étudier; son étude complète en sera par cela même d'autant compliquée, ainsi qu'on le verra par la suite.

ARTICLE II

PRODUCTION EN VIN ET EN ALCOOL

Nous avons dit, dans notre introduction, que le département de Loir-et-Cher n'avait pas réputation d'alcoolisme : d'une part, en effet, il n'est pas connu comme pays producteur d'alcool et, d'autre part, l'intempérance des habitants n'est guère soupçonnée. Nous allons voir quelle est la vérité sur ces deux points.

Le Loir-et-Cher est un pays producteur d'alcool : il en produit sous forme de vin et sous forme d'eau-de-vie, l'un et l'autre en grande quantité. Nous allons étudier successivement chacune de ces productions.

§ 1. *Vin.*

On sait que la limite de culture de la vigne en France est la Loire. Le Loir-et-Cher est à cheval sur cette limite; il semble qu'il ait voulu en profiter et qu'il s'efforce de jouir des derniers privilèges que, sous ce rapport, la nature lui accorde : aussi son vignoble est-il important.

Cette importance est très ancienne, ainsi que nous avons pu nous en assurer par nos recherches personnelles, le travail n'ayant encore jamais été fait, ni par les géographes agricoles, ni, plus particulièrement, par les ampélographes. Comme nous pourrions tirer des enseignements importants pour notre étude de la notion d'ancienneté de ce vignoble, nous allons donner ici le résumé de nos recherches sur son histoire.

A. Histoire du vignoble.

Avant la conquête romaine, la vigne n'existait en Gaule que sur les bords de la Mer Intérieure, dans le pays des Massiliotes (Provence) et dans la Narbonnaise (1). Quant au pays qui nous occupe, il était entièrement recouvert d'une forêt profonde dont les forêts actuelles de Blois, de Marchenoir, de Russy et de Boulogne sont de beaux restes, où les Druides avaient des écoles et où ils se réunissaient chaque année pour régler les différends survenus parmi tout le peuple celtique (2).

Mais rapidement, sous l'influence de la Paix Romaine, les forêts se défrichèrent, et les cultures diverses que l'on n'avait vues jusque-là que dans la Gaule Romaine remontèrent vers le Nord, en même temps que le commerce se développait partout. Le mouvement commercial et agricole avait déjà au ^{II}^e siècle dans le pays des Carnutes une intensité remarquable : c'est à cette époque que *Genabum* changea son nom en celui d'*Aurelianus* (Orléans) et que la bourgade de *Blesis*, berceau de Blois, prit de l'importance. La culture de la vigne doit sans doute dater de ce moment. Toujours est-il que l'empereur Julien, qui habitait Paris en 358, vantait la qualité des vins qu'on récoltait dans les environs, et au ^V^e siècle, ainsi qu'on a pu le voir par le passage de Fortunat que nous avons cité, cet auteur reprochait à la Beauce, qui présentait déjà le même aspect qu'aujourd'hui, de n'avoir pas de vigne ; il est donc à présumer que cette culture existait dans le voisinage.

A partir de ce moment, on peut suivre à travers les siècles le vignoble de cette partie de la vallée de la Loire, et en constater la continuelle prospérité. Non seulement il n'eut pas à souffrir des premières invasions des Barbares, mais l'industrie vinicole fut même favorisée par les conquérants germaniques qui avaient

(1) Strabon, *Géographie*, IV, 1, 2.

(2) César, *De bello gallico*, VI, 8. — C'est cette même forêt qui aurait été abattue par les coups de queue que donna la jument de Gargantua pour se défendre des « mouches bouines et freslons » (Gargantua, I, xiv).

édicte des peines sévères contre ceux qui volaient les raisins et les ceps (1).

Sous les premiers Mérovingiens, le vin était devenu boisson de consommation courante et sa production contribuait au bien-être dans une large mesure : « Mais vous, ô rois, s'écrie amèrement dans sa *Chronique* Grégoire de Tours au moment de reprendre le récit de leurs longues querelles fratricides, que vous manquez-il à présent ? que voulez-vous ? que cherchez-vous ? Vous avez de tout en abondance ; vos greniers, vos *celliers* regorgent de blé, d'huile et de *vin* » (2) !

Aussi l'intempérance que nous étudions aujourd'hui est-elle déjà implantée dans le pays. C'est encore Grégoire de Tours qui nous en fournit les preuves et il est amusant de trouver dans ce vieil auteur les premiers héros de cette intempérance ; c'est Eberulf, que Frédégonde, la reine de Neustrie, accusait, à tort ou à raison, du meurtre de Chilpéric. Il passait sa vie en orgies ; un jour il frappe à coups de banc un malheureux prêtre qui tarde à lui apporter du vin ; un autre jour, il pénètre dans la basilique de Saint-Martin, à Tours, au moment d'un office, et fait un scandale tel qu'on le croit possédé du démon. C'est un certain Sichaire, un jeune « fêtard » de l'époque, qui tue les parents de son meilleur ami Chramnisinde pour permettre à celui-ci d'en hériter plus tôt, et s'en vante, étant ivre, après un festin, au malheureux fils qui les venge d'un coup de poignard. « Sichaire, ajoute Grégoire de Tours, avait été durant sa vie inconsidéré, ivrogne, homicide, et dans son ivresse il avait causé de grands dommages ». Ce sont, enfin, deux habitants de Blois qui, revenant de Tours, entrent dans une maison pour demander du vin ; comme le propriétaire leur en refuse, ils lèvent leur lance pour le frapper (3).

Sous les Carolingiens, la vigne tira un nouvel élément de prospérité de l'édit de Charlemagne, qui, en 813, avait ordonné

(1) Monteil, *Hist. agricole de la France*, p. 33.

(2) Grégoire de Tours, *Chronique sur l'histoire de France*, chap. IV.

(3) Grégoire de Tours, *Hist. des Francs*, trad. Guizot, VII, 22 ; IX, 19 ; VII, 21.

d'en planter dans ses domaines partout où elle avait chance de réussir. Au ix^e siècle, les invasions des Normands, dont le pays eut particulièrement à souffrir, n'arrêtèrent pas l'ère de prospérité de son vignoble, et pendant toute la Féodalité, l'industrie vinicole fut si intense qu'elle donna lieu à l'exercice de droits nombreux, parmi lesquels celui de « banvin » fut le plus important. Par sa Charte de 1196, le comte de Blois, Louis I^{er}, se le réserve (1), et un de ses successeurs, Jehan de Chastillon, en affranchit en 1280 les habitants de Blois ainsi que de « toute aultre chose par quoy li manans à Blois soyent empeschez ne destourbez de vendre leur vin quant il leur plaira » (2). « Au xiii^e siècle, dit M. Dupré, comme de nos jours, la vigne était la principale culture des environs de Blois; même les vignerons, déjà singulièrement habiles à tromper leurs mattres, abrégiaient leurs journées de travail par des repos trop prolongés; en outre, ils se permettaient des actes de flagrante indécatesse, de véritables vols. Le comte de Blois, Hugues II de Chastillon, souverain féodal du pays, crut devoir réprimer ces abus par un règlement sévère promulgué le 7 février 1294 » (3).

Le vin de tout le comté de Blois, et particulièrement celui des coteaux de la Loire, connu sous le nom générique de *Vin d'Orléans*, eut pendant tout le moyen-âge une grande célébrité. Au xi^e siècle, Henri I^{er}, roi de France, en faisait une grande provision lorsqu'il se mettait en campagne, persuadé qu'il était de son efficacité pour opérer des exploits merveilleux, et, au xii^e siècle, Louis VII, dit le Jeune, le donnait en cadeaux aux personnes qu'il considérait. Les poètes eux-mêmes le chantaient et c'est lui surtout que nomme dans ses *Vaux de Vire* Olivier Basselin, le foulon-chansonnier :

(1) Bernier, *Histoire de Blois*, p. XXVII des preuves, Paris, 1682.

(2) Cartulaire municipal de Blois, f^{os} 18 et 19.

(3) Dupré, *Statut des vignerons blésois au xiii^e siècle*, Bordeaux, 1890.

En mon *recipe*, qu'on ordonne
Que je boyrai *vin d'Orléans* :
La recelte me sera bonne,
Les médecins bonnestes gens (1).

Et encore, dans la *Consultation du vieillard et du médecin* :

LE VIEILLARD

.....
LE MÉDECIN

Recipe, pour ton ordinaire,
Et te donne à travers les dents
Du rouge sirop d'Orléans (2).

Mais il devait céder bientôt la palme des festins à d'autres vins du royaume.

Les vins de la côte du Cher n'étaient pas moins renommés que celui des coteaux de la Loire; ce sont eux qui, dans la *Bataille des vins*, fabliau du ^{xiii}^e siècle de Henri d'Andeli, soutiennent devant le roi Philippe-Auguste la gloire des vins français contre ceux de « Bordiaus, Engolesme, Saintes » et le bon vin blanc de « Poitiers »; et la ville d'Angers, qui redoutait la concurrence des vins de Montrichard, Chissay, etc., leur faisait payer un droit d'entrée de 15 deniers la pipe (3).

Le vignoble de la vallée du Loir est tout aussi ancien. Dès le ^{xi}^e siècle, Bouchard I^{er}, un des premiers comtes de Vendôme, veillait à la stricte application *du ban de vendange et du ban de vin*, et au ^{xii}^e, la ville de Vendôme tirait d'importants bénéfices des droits sur les vins. La « Châtellenie » de Vendôme produisait suffisamment de vin pour sa consommation propre, puisque en 1559 et certaines autres années précédentes, il ne se présenta aucun preneur pour les deux fermes des 5 sols tournois et des 2 sols 6 deniers tournois par pipe de vin vendue dans la Châtellenie, ou la traversant, et qui n'était pas « du creu d'icelle » (4).

(1) Edition Jacob, *Vaux de Vire*, d'Olivier Basselin. « Le vin est un bon remède ».

(2) Edition Jacob, *Vaux de Vire*, « Dialogue du vieillard et du médecin ».

(3) Brethon, *Notice historique et archéologique sur Montrichard*, Montrichard, 1883, p. 44.

(4) De Tremault, *Histoire municipale de Vendôme avant 1789*, Vendôme, 1904, p. 19.

Ce vin du Vendômois eut sa célébrité à un moment et à la Cour de France, on faisait grand cas du vin blanc de Prépatour, le fameux *Suren* dont Henri IV, qui y avait goûté lors de ses rendez-vous de chasse en ce lieu, faisait ses délices, et c'est aussi ce même vin qui, plus d'une fois, inspira la verve de Rabelais, de Ronsard et de du Bellay. Toutefois, en raison de sa situation déjà septentrionale, le vignoble vendômois n'eut jamais l'importance ni la renommée de ceux du Blésois et de la côte du Cher.

Mais dans cette prospérité non interrompue du vignoble de Loir-et-Cher, celui de Sologne constitue une exception malheureuse. Ce pays, à cause de la nature imperméable de son sol et de la disposition horizontale de son terrain, demande pour être fertile des soins assidus et une main-d'œuvre considérable.

Jadis la Sologne était peuplée, cultivée et fertile, et la vigne, entre autres cultures, n'y était pas moins abondante que dans les régions voisines; on le sait par des documents nombreux et M. Beauvallet, qui a mis le fait en lumière, estime que le vignoble occupait un quart du territoire. Mais un tel état de prospérité ne devait pas durer.

Avec la guerre de Cent ans, s'ouvrit une ère de malheur pour la Sologne; dévastée à ce moment, elle ne put désormais se relever, et d'autres causes, qui s'ajoutèrent successivement, vinrent parachever sa misère et consommer sa ruine. Ce furent, selon M. Denizet : les guerres de Religion qui chassèrent du pays les Protestants en grand nombre; les guerres de Louis XIV, qui enlevèrent au pays la plupart des hommes valides; l'éloignement des châtelains qui quittèrent leurs domaines pour la Cour du Roi Soleil et négligèrent leurs terres; l'exagération des impôts, les maladies et les épidémies enfin qu'amenèrent l'abandon du sol et la misère croissante, et au premier rang desquelles doivent figurer l'ergotisme (1), et les fièvres paludéennes (2). Si bien qu'au début du XVIII^e siècle la Sologne était le pays le

(1) *Journal des Savants*, 16 mai 1676.

(2) Thévard, *De l'influence des transformations agricoles de la Sologne sur la diminution des fièvres intermittentes et l'amélioration de la race*, Th. de Paris, 1886.

plus triste qu'on puisse imaginer et qu'il devait rester jusqu'au milieu du siècle dernier. :

En 1701, M. Roujault, intendant du Berry, écrivait : « Dans la Sologne, la dixième partie des terrains n'est pas en valeur, et tout le reste n'est plus que communaux servant au pâturage ». En 1787, Arthur Young, dans le récit du voyage qu'il fit en France s'écrie : « Que Dieu m'accorde de la patience, quand j'aurai à rencontrer des pays aussi abandonnés, et qu'il me pardonne les malédictions qui m'échappent contre l'absence ou l'ignorance de leurs propriétaires ». Enfin en 1843, il y a à peine plus d'un demi-siècle, Félix Pyat écrivait encore : « C'est la Sibérie française; on pourrait condamner un Parisien à la Sologne ».

Et ainsi resta la « triste et maudite Sologne », négligée par les pouvoirs publics, abandonnée de tous, misérable et sans culture, peuplée d'êtres rares qui n'avaient d'hommes que le nom, jusqu'au milieu du XIX^e siècle (1). Alors toutefois, elle put commencer à entrevoir une nouvelle ère de prospérité. Déjà, dès le commencement du siècle, on s'était occupé de ce malheureux pays, délaissé depuis si longtemps, et lui-même avait semblé vouloir, par un effort suprême et intelligent, se tirer de la misère où il se débattait. On assainit le sol, on l'améliora, on s'efforça d'y ramener les cultures disparues, et la vigne, dans cet effort nouveau, ne fut pas oubliée. Deux hommes éminents, les docteurs Guyot et Edouard Burdel, menèrent la campagne.

Lors des deux voyages qu'il fit en Sologne, en 1837 et 1860, le docteur Guyot exprima l'espoir que l'on pourrait avec succès revenir à la culture de la vigne. En 1862, son disciple, le doc-

(1) Il faut lire en entier la description que faisait encore en 1843 de la Sologne Félix Pyat, pour se faire une idée de ce qu'était ce malheureux pays. Voici ce qu'il disait du paysan Solognot. « Une brute ayant quelque chose d'humain, des cheveux de crin, une peau d'écorce, des pieds de corne à ferrer comme les sabots des pachydermes, un bipède équivoque, tant il est courbé par la misère et le labeur, parlant à peine, pensant encore moins, presque fauve, dont la femelle fait des petits, qui boit mange et dort, quand le maître veut, travaille jusqu'à la mort et s'appelle paysan : voilà ce qu'est devenue l'œuvre faite à l'image de Dieu ».

teur Burdel, en une brochure intitulée : « La vigne en Sologne, son influence sur le pays et la population », examine la question au double point de vue du viticulteur et du physiologiste ; ce dernier seul nous intéresse ici. « Au point de vue hygiénique, il insiste vivement sur l'action favorable qu'exercerait le vin sur le tempérament débilité du Solognot, qui n'avait alors le plus souvent à sa disposition que les aliments de la plus mauvaise qualité » (Denizet).

Tous les efforts épars jusqu'alors prirent corps un jour et furent concentrés entre les mains d'une association d'hommes dévoués et tenaces, le *Comité central agricole de la Sologne*, créé le 25 juin 1859 et à l'intelligence, à la science, à la persévérance duquel on doit la régénération et la prospérité actuelle de la Sologne. Le Comité s'attacha tout particulièrement, entre autres choses, à la reconstitution du vignoble ; en 1863, M. Mutrécy-Maréchal étudiait la culture de la vigne et les mesures à prendre pour la propager en Sologne ; en 1867, M. Julien demandait pour la vigne en Sologne une méthode de culture plus rationnelle et mieux appropriée que celle suivie jusqu'alors. Les tentatives, les essais, les expériences se poursuivirent avec un effort constant, et le succès se montre aujourd'hui dans le vignoble que nous allons étudier maintenant.

B. Etude du vignoble actuel.

A l'heure actuelle, c'est-à-dire après la reconstitution devenue nécessaire du fait de l'invasion du phylloxéra, le vignoble du Loir-et-Cher a une superficie de près de 28.000 hectares (le vingt-troisième de la superficie totale du département), occupant une population d'au moins 35.000 vignerons, et pouvant produire annuellement plus d'un million d'hectolitres de vin ; la production annuelle moyenne durant les quatorze dernières années a été de 860.000 hectolitres (1).

(1) Nous nous sommes tout particulièrement aidé, dans la rédaction de ce paragraphe, de la « *Notice sur les vins de Loir-et-Cher* », publiée par M. Vézin, professeur départemental d'agriculture et secrétaire général de l'Association des viticulteurs de

La Beauce, pays exclusivement de céréales, est la seule région, avec un coin du Perche, qui n'ait pas de vigne. On en voit bien encore quelques champs à la lisière, sur le rebord du plateau, aux approches des coteaux de la Loire, ainsi qu'à l'extrémité Sud-Ouest sur les confins d'Indre-et-Loire, ou vers le Nord-Ouest près de la vallée du Loir, mais la quantité y est négligeable; le Beauceron ne fait pas même de vin pour sa consommation propre et est obligé d'en acheter à ses voisins. Mais partout ailleurs, sur une plus ou moins grande échelle, en groupes plus ou moins denses, se cultive la vigne.

Ces groupes, que caractérisent la nature du sol, la qualité des vins, et qui correspondent justement aux divisions géologiques et démographiques que nous avons faites plus haut, sont au nombre de quatre, que nous devons étudier séparément.

En premier lieu, le vignoble du Val de Loire qui, sur les deux rives du fleuve, s'étend dans toute la traversée du département, de Saint-Laurent-des-Eaux à Chaumont, sur la rive gauche; de Mer à Mesland sur la droite. C'est, sur cette dernière rive, le fameux vignoble des coteaux de la Loire, qui continue celui de l'Orléanais et aboutit à celui de Touraine que le cru de Vouvray a de tout temps illustré. C'est le vin de cette côte qui était autrefois connu sous le nom de « vin d'Orléans » (1) et dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. A la partie occidentale cette bande de vigne s'élargit un peu vers l'espace laissé libre par la Beauce finissante, et, remontant la jolie vallée de la Cisse, couvre les beaux coteaux de Molineuf; aux portes de Blois, elle renferme le crû coté des Grouëts. La production annuelle y est de 200.000 hectolitres, dont 150.000 de rouge et 50.000 de blanc.

Au Sud, de la Loire au Cher, s'étend le vignoble de Sologne.

Loir-et-Cher, que nous sommes heureux de remercier ici pour son bienveillant accueil.

(1) Aujourd'hui encore, du reste, et si, dans tous les traités d'hygiène, on étudiait les qualités et propriétés du vin d'Orléans ou de l'Orléanais, il n'est pas oublié et est cité sous ce nom dans les traités contemporains, le formulaire de Dujardin-Baumetz, par exemple.

On sait quelle est son histoire ; il reste encore beaucoup à faire avant qu'il n'ait retrouvé sa prétendue importance d'autrefois ; mais l'effort se poursuit et déjà le résultat est satisfaisant. C'est dans la partie Sud Ouest surtout que se récolte le vin : Mont, Cheverny, Cormeray, Sambin, Contres ont de beaux vignobles ; Dhuizon est sur la limite ; plus loin, vers le Nord-Est, commence la Sologne proprement dite, la Sologne pouilleuse, qui rappelle encore par son aspect la triste Sologne d'autrefois, et où la vigne est encore rare, mais où elle pénètre de plus en plus. La Sologne ne produit presque exclusivement que du vin blanc : 180.000 hectolitres pour 27.000 de rouge. Ce dernier se récolte principalement dans le canton de Romorantin ; c'est la partie limite de la Sologne, voisine des côtes du Cher.

Les coteaux du Cher en effet, ne produisent que du vin rouge : 210.000 hectolitres. « Depuis une vingtaine d'années toutefois, l'engouement qui s'est manifesté pour le vin blanc a provoqué la plantation de vigne blanche ». On y récolte actuellement 35.000 hectolitres de vin blanc. La vallée du Cher, nous l'avons vu, se rattache du côté de l'est au Berry et son vignoble fait suite à celui, assez connu, du Sancerrois ; du côté de l'Ouest il se continue par celui du Cher tourangeau qu'illustra le séjour de Paul-Louis Courier qui s'intitulait le « Vigneron de la Chavonnière ». Les centres de production en sont nombreux, et, parmi les plus connus ceux de Montrichard, Chissay, Thézée, Monthou, Villefranche sont à citer.

Reste le vignoble des Côtes du Loir : il n'est guère moins important que les précédents, et pourtant il est situé sur l'extrême limite de la culture de la vigne ; il représente le dernier effort du vigneron qui, dans ce pays déjà septentrional et froid, a dû rechercher et choisir les emplacements propres à cette culture et à la maturité du raisin, et n'a réussi qu'en accrochant ses vignobles au flanc exposé au soleil de ses collines déjà élevées. Il n'en arrive pas moins à produire 175.000 hectolitres de vin rouge et passablement de vin blanc, vin alcoolique du reste, puisqu'il peut peser jusqu'à 15°. Pour préciser, notons que le vignoble occupe surtout la partie de la vallée située au-dessous

de Vendôme avec son cru célèbre de Trôo ; au-dessus c'est encore la Beauce, ou plus exactement la région intermédiaire à la Beauce et au Perche, deux pays impropres à la culture de la vigne. Au-delà de la vallée du Loir, la vallée de la Brayre et le pays intermédiaire aux deux vallées font partie du Perche proprement dit, autre région naturelle ; on n'y est plus dans le Centre, c'est un pays à fruits, c'est le pays du cidre qui y devient le breuvage ordinaire. Nous aurons l'occasion de revenir plus tard sur l'importance du fait.

Tel est, rapidement étudié, le vignoble de Loir-et-Cher.

On en voit l'importance malgré qu'il ne soit pas très connu. Mais quel est ce vin de Loir-et-Cher ? Question importante, car au moins faut-il connaître un... « poison », ou soi-disant tel, avant d'étudier son action pathologique sur l'organisme. Et ici cette question de la qualité alcoolique du vin de Loir-et-Cher le sera d'autant plus que les ennemis de ce breuvage ne manqueraient pas de nous dire en lisant, dans la deuxième partie de notre travail, les résultats de nos recherches, que le seul secret de son innocuité réside peut-être dans son extrême faiblesse en alcool.

Envisagés dans leur ensemble, les vins de Loir-et-Cher n'ont pas, certes, la force alcoolique de ceux des pays vraiment viticoles, du Bordelais par exemple ; malheureusement il n'est guère facile de donner une moyenne de leur teneur en alcool en raison de leur diversité si grande suivant les régions et aussi suivant les années. Les vins les plus chargés en alcool sont ceux des coteaux de la Loire et des côtes du Cher. Là, certains crus atteignent 12° à 13°5 ; ce n'est pas évidemment la majorité, ce n'est pas l'exception non plus ; mais la plus grande partie oscille de 6° à 10° et c'est entre ces deux chiffres qu'on pourrait établir une moyenne (1). Les vins blancs, dont il se fait la plus grande consommation, sont généralement plus alcooliques que les rouges ; on estime que leur moyenne est d'un degré environ supé-

(1) Dujardin-Baumetz, dans son *Formulairé*, attribue au « Vin d'Orléans » une teneur moyenne en alcool de 10°66.

rière à celle de ces derniers. Si malaisé qu'il nous paraisse de dire quel chiffre d'alcool ingurgite habituellement avec son « litre » le buveur Loir-et-Chérien, nous estimons qu'en donnant celui de 7 à 8° pour le vin rouge et 8 à 9° pour le blanc, nous ne nous écartons pas beaucoup de la vérité.

Nous ne parlons, bien entendu, que du vin naturel. Car selon toute apparence il y en a un autre, le vigneron n'ignorant pas plus en Loir-et-Cher qu'ailleurs l'art de modifier la quantité et la qualité de son vin. Toutefois, on doit reconnaître que depuis la mévente des vins le mouillage semble un peu moins pratiqué, le paysan ne tenant guère à augmenter la quantité d'un produit dont il ne se débarrasse qu'avec peine. Mais il n'en est plus de même pour le sucrage. C'est, paraît-il, la faute au négociant ; il dit au vigneron : « Votre vin est trop faible ; qu'il ait tant de degrés et je pourrai vous l'acheter ». Qu'à cela ne tienne ! Et le vigneron donne libéralement à son vin le tant de degrés demandé. D'autres fois, c'est à l'eau-de-vie qu'on demande l'élévation du degré alcoolique (4 ou 5 litres d'eau-de-vie pour une barrique de 2 hect. 1/2). Dans quelles proportions se font ces tripotages ? Chose évidemment impossible à dire et, d'ailleurs, d'importance secondaire pour nous, car ils s'adressent surtout au vin destiné au commerce, à l'exportation hors du département. Mais nous croyons que le vin consommé sur place, dans le département, par le paysan lui-même, ou dans les débits et auberges, peut être considéré comme naturel ; du reste, nous n'accordons pas à la question plus d'importance qu'il ne convient, car s'il nous arrive de constater que les méfaits que cause le vin dans ce pays où il pourrait n'être pas toujours naturel sont insignifiants, la cause du vrai vin ne pourra qu'y gagner.

§ 2. *Eau-de-vie.*

Le Loir-et-Cher produit encore de l'alcool sous forme d'eau-de-vie et cette production n'est guère moins importante que celle du vin. Elle est aussi très ancienne et, sans doute, l'usage qu'en fait l'habitant également : quelques mots d'histoire vont nous le montrer.

A. Histoire de la production.

L'histoire de l'eau-de-vie se divise, on le sait, en deux périodes : une première, qui va du moment de la découverte jusqu'aux premières années du xvi^e siècle, et qu'on pourrait appeler période de fabrication et de consommation médicales et thérapeutiques ; — une seconde qui commence au xvi^e siècle et qui est la période de fabrication commerciale et de consommation courante.

Dès que les médecins eurent connaissance de ce produit nouveau qu'avaient distillé les alchimistes, ils en firent une panacée universelle. Thadée, médecin florentin, en répandit l'usage en Italie et plus tard Arnaud de Villeneuve, qui professait à Montpellier, la propagea en France. Voici ce qu'il en disait : « Cette *eau-de-vin*, quelques-uns l'appellent *eau-de-vie*, et ce nom lui convient puisqu'elle fait vivre plus longtemps. Déjà, l'on commence à connaître ses vertus. Elle prolonge la santé, dissipe les humeurs superflues, ranime le cœur et conserve la jeunesse ; seule ou réunie avec quelques remèdes convenables, elle guérit la colique, l'hydropisie, la paralysie, la fièvre quarte, la pierre, etc... » (Ne rions pas de cette croyance. Ne sommes-nous pas plus naïfs encore que nos pères, nous, médecins d'aujourd'hui, qui devrions pourtant être plus instruits par l'expérience, et qui, à l'apparition sensationnelle d'un remède nouveau, — et il en surgit presque chaque jour — croyons à son efficacité affirmée par l'inventeur et bientôt infirmée par la pratique, pour guérir telle ou telle maladie, sinon toutes ?) Bref, à cette époque, on soigne tout par l'eau-de-vie, mais elle ne sert qu'à cela. Elle est substance médicale, simple médicament fabriqué exclusivement dans l'officine de l'apothicaire ou du chimiste et, quoique de vente libre, délivrée par eux seuls.

Mais en 1514 s'ouvre pour l'eau-de-vie une ère nouvelle. Louis XII réunit en communauté les vinaigriers et accorde à leur seule corporation le droit de distiller l'esprit de vin. A partir de ce moment s'étendit l'usage de l'eau-de-vie : de médicale elle devint commerciale et elle fut de consom-

mation courante. Au surplus, elle n'est plus seulement considérée, même dans le monde médical, comme remède, mais comme nécessaire à l'état de santé; à sa vertu thérapeutique était venue s'ajouter une vertu hygiénique; au ^{xvi}^e siècle, Mathiole la préconise au delà des Alpes et recommande d'en prendre tous les jours plein une cuiller à bouche, ajoutant qu' « elle fortifie la mémoire et la vue, qu'elle réchauffe l'estomac et donne de la vivacité à l'esprit ».

Avec une telle renommée, il est tout naturel que l'usage s'en soit fort étendu, et que sa fabrication en soit devenue importante. Nous ne savons pas trop quelle région de la France en produisit le plus tout d'abord; mais ce que nous savons, c'est que la corporation des vinaigriers d'Orléans et du Blésois, encore importante aujourd'hui, était florissante à cette époque et qu'elle ne dut pas manquer de donner toute l'extension possible à cette nouvelle industrie, source abondante de revenus. Et nous nous permettons de supposer qu'avec le tempérament que nous leur connaissons, les gens du pays ne tardèrent pas à adopter la nouvelle liqueur.

Sans discontinuité depuis cette époque, on « brûle » dans la vallée de la Loire. La production de l'eau-de-vie y fut abondante, mais celle du Blésois fut la plus cotée. Au ^{xvii}^e siècle, l'abbé Marolles vantait beaucoup les eaux-de-vie fabriquées avec les vins blancs de l'Anjou, mais il regardait comme la première de toutes celle des clarets du Blésois.

Les années où le vin ne se vendait pas on le brûlait en entier.

Dans le livre de comptes d'un noble campagnard blésois du ^{xviii}^e siècle, on relève les chiffres suivants : en 1761, M. Savard brûle 84 poinçons de vin qui lui donnent 19 poinçons d'eau-de-vie; en 1762, il brûle 82 poinçons de vin qui ont rendu 17 poinçons d'eau-de-vie; en 1787, 77 pièces de vin lui donnent 10 pièces d'eau-de-vie (1). Le prix de vente d'ailleurs n'en était pas très

(1) Ernest Roussel, *La noblesse de campagne dans le Blésois au XVIII^e siècle*; Joseph de Brunier et Pierre de Graffard d'après un livre de comptes (Mémoires de la Société des sciences et lettres du Loir-et-Cher, T. XI, p. 255).

élevé, ce qui n'était pas pour affaiblir la consommation personnelle du producteur et de ses gens.

Dans une *Description* du département de Loir-et-Cher parue en 1810, nous lisons : « Si ce département n'est pas celui de la France où il se fabrique le plus d'eau-de-vie, on peut toujours le ranger au nombre de ceux qui en font le plus. Cette eau-de-vie qu'on distingue dans le commerce sous le nom d'eau-de-vie d'Orléans prend comme le vin beaucoup de qualités en vieillissant ; son extrême douceur la fait préférer aux autres pour en faire des liqueurs de toute espèce ; cependant étant nouvelle elle est forte, mais moins que celle de Cognac qui l'est davantage que celle de Saumur. On compte plus de 800 chaudières montées dans le Loir-et-Cher. Toutes vont dans les grandes années. On ne brûle pour l'ordinaire que les vins blancs. Ce n'est que dans les années où les vins rouges et noirs ne se vendent absolument pas ou se gâtent, qu'on les passe à la chaudière. En général, on ne fait d'eau-de-vie, même avec les vins blancs, que dans les années fortes, dans celles où son bas prix annonce de l'avantage à le brûler, dans celles où il est sans demande, où enfin quand on est surpris par le manque de futailles pour la récolte prochaine qui s'annonce comme abondante ».

On ne parle pas là d'eau-de-vie de marc et pourtant elle était bien connue à cette époque, puisque sa fabrication date de la fin du ^{xvii}^e siècle. Nous ne savons pour quelle raison on n'en fabriquait pas en Loir-et-Cher ; peut-être parce que la nécessité où l'on se trouvait acculé de brûler du vin qui ne se vendait pas en fournissait de suffisantes quantités.

B. Production actuelle.

Aujourd'hui on ne fabrique que relativement peu d'eau-de-vie de vin, ainsi qu'on le verra au tableau ci-après ; l'eau-de-vie de marc ou de lie se fabrique au contraire en quantité considérable ; il est peu de propriétaires de vignes qui ne brûlent pas, la plupart pour leur consommation personnelle, très peu

pour le commerce (1). Déjà, en 1888, le département comptait 1.541 bouilleurs de cru; leur nombre a dû augmenter depuis, surtout en Sologne, où la superficie du vignoble augmente chaque année.

Le département ne produit pas que de l'eau-de-vie de vin ou de marc. Dans sa partie septentrionale, celle qui appartient au Perche, où la vigne ne pousse plus, il se fabrique avec le cidre ou son marc de l'eau-de-vie assez forte connue sous le nom de « berluce »; la production, sans être très considérable, est de quelque importance et néanmoins bien insuffisante pour la consommation de l'habitant, grand buveur d'eau de-vie, ainsi que nous le verrons plus tard.

Il n'est guère possible, sous le régime du privilège des bouilleurs de cru, de savoir la quantité produite de ces diverses eaux-de-vie; tout au plus, peut-on arriver à une évaluation très éloignée. C'est à cela que s'efforce l'Administration des contributions indirectes et voici le tableau qu'elle nous a fourni pour l'année 1906. Les chiffres indiquent les quantités en alcool pur; comme on estime que les eaux-de-vie ont une teneur en alcool de 50 à 52°, il faut doubler les chiffres pour avoir les quantités approximatives d'eau-de-vie obtenues :

Alcool de vin.	800 ^{hl}	$73 \times 2 =$	1.601 ^{hl}	46	d'eau-de-vie environ.
» de cidre	23	$\times 2 =$	46	»	»
» de fruits	14	$84 \times 2 =$	29	68	»
» de betteraves. . .	68	$68 \times 2 =$	137	36	»
» de marcs et lies.	5.193	$30 \times 2 =$	10.386	60	»
Total . . .	6.100	55	12.201	10	»

dont 302 hect. $87 \times 2 = 605$ hect. 74 sont produits par des bouilleurs de profession et 5.797 hect. $68 \times 2 = 11.595$ hect. 36 sont produits par des bouilleurs de cru.

Nous n'attribuons à ce tableau qu'une simple valeur docu-

(1) Il semble que l'on se soit mis à fabriquer de l'eau-de-vie de marc depuis que les chemins de fer ont facilité l'expédition du vin et surtout depuis que l'usage des pressoirs mécaniques s'est répandu. Quoi qu'il en soit, on a aujourd'hui beaucoup plus d'avantage à vendre son vin qu'à le brûler.

mentaire, car, en raison même de son peu d'exactitude, nous ne pourrions en tirer aucune déduction précise. Nous ne ferons remarquer que deux choses : d'abord, l'énorme supériorité de la production d'eau-de-vie de vin ou de marc de raisin sur celle d'autres alcools, traduisant la proportion de leur consommation réciproque ; en second lieu, la grande quantité produite par les bouilleurs de cru montrant le besoin qu'éprouve tout vigneron d'avoir sa provision d'eau-de-vie.

Si nous avions une plus grande confiance dans les statistiques, nous aurions pu, avec d'autres données que nous aurait fournies l'Administration des contributions indirectes sur les mouvements des divers alcools, leur entrée ou leur sortie, établir leurs chiffres respectifs de consommation dans le département ; mais ces données seraient fort inexactes dans un département où la fraude, paraît-il, se pratique sur une vaste échelle ; il vaut mieux, dans ces conditions, s'abstenir de tout calcul et, faute de mieux, s'en tenir, ainsi que nous le ferons par la suite, à la seule observation (1).

(1) Pour mettre en garde contre l'importance qu'on pourrait accorder à de tels travaux de statistique, nous ne citerons que cet aveu de la Direction des contributions indirectes elle-même, dans son *Bulletin de statistique pour l'année 1905*, le dernier qu'elle ait publié : « L'expérience a démontré que ces relevés que l'Administration est dans l'impossibilité de contrôler n'offraient pas toutes les garanties désirables d'exactitude, par suite des erreurs ou des omissions qui se produisent forcément dans un travail aussi complexe et qui faussent les résultats pour certains départements. Dans ces conditions, il a paru préférable de renoncer à cette statistique qui est publiée aujourd'hui pour la dernière fois ».

Lire aussi l'article de Baudrillart sur « La consommation de l'alcool en France en 1905 », dans l'*Informateur des aliénistes et des neurologistes*, n° de juillet 1906, p. 100.

PREMIÈRE PARTIE

De l'intempérance en Loir-et-Cher.

Nous venons de montrer que le Loir-et-Cher produisait une grande quantité d'alcool sous forme de vin et d'eau-de-vie et que par conséquent la nature met à la disposition de l'habitant, s'il veut en abuser, de quoi le faire largement. Il nous reste à étudier maintenant le second point de la question : l'intempérance.

Le Loir-et-Chérien est-il intempérant ? S'il boit outre mesure, pourquoi boit-il ? Enfin que boit-il ? C'est la réponse à ces diverses questions qui fera le sujet de cette première partie.

Pour des raisons que l'on comprendra par la suite, nous diviserons l'étude de la consommation des diverses boissons alcooliques en Loir-et-Cher en deux parties : dans un premier chapitre, nous étudierons l'intempérance par abus du vin et dans un second, l'intempérance par abus de toutes les autres boissons alcooliques.

CHAPITRE PREMIER

De l'intempérance par abus du vin.

Cette intempérance par le vin, qui est l'intempérance type de Loir-et-Cher, nous l'étudierons d'abord en général, c'est-à-dire dans ce qu'elle a de commun à tout le département, et nous montrerons ensuite les différences qu'elle présente suivant les régions.

ARTICLE PREMIER

ÉTUDE DE L'INTEMPÉRANCE EN GÉNÉRAL

Aspect général du pays. Sobriété apparente. — L'étranger qui, traversant le pays, arrive à Blois, est frappé dès l'abord de l'allure particulière de la ville. Le Loir-et-Cher n'est pas un de ces départements dont on parle beaucoup; rien ne le signale à l'attention, ni sa vie économique, ni sa vie sociale. La seule réputation qu'il ait, il la tient des siècles passés, de la place qu'on lui fit occuper dans l'histoire; sa seule renommée lui vient de la nature, qui lui donna de fraîches vallées, des sites agréables, une poésie et un charme légendaires; c'est de ce côté surtout que s'étendent les auteurs qui ont à en parler, et on en a fait des descriptions charmantes : « Des coteaux verdoyants limitent l'horizon, un ruisseau serpente sous le branchage des aunes et des trembles, des bouquets d'arbres se montrent entre les prairies et les champs de blé, un château dresse les pointes de ses tours au milieu de la verdure, et dans le lointain on voit briller la nappe argentée du grand fleuve entre des îlots ombr-

gés de saulaies ou « luisettes » et des bancs de sable qui de jour en jour changent d'aspect, suivant la crue ou la décrue des eaux » (Reclus).

Mais de ses habitants il ne tient rien, ni gloire ni illustration d'aucune sorte. « De la disposition générale qui porte les habitants du Loir-et-Cher à s'occuper essentiellement de la culture des terres et du soin des propriétés rurales, résultent, dit M. Petitain, un état de mœurs et un caractère communs, les plus propres à assurer l'exécution des lois et le maintien de la tranquillité publique; aussi les excès révolutionnaires ont-ils occasionné dans ce département moins de désastres, produit des scènes moins scandaleuses et laissé moins de traces que partout ailleurs... L'habitude des occupations agricoles, le défaut de commerce, enfin l'absence des grandes richesses et celle aussi des grands besoins, toutes ces causes se réunissent pour maintenir le peuple dans l'état où nous venons de le représenter. Toujours soumis et paisible, il obéit sans murmure aux lois et même à celles dont l'exécution peut lui coûter davantage. Il faut en conclure que si le département de Loir-et-Cher n'est pas de ceux qui puissent réclamer une grande portion de la gloire nationale ni contribuer le plus à l'augmenter, il est néanmoins, par les agréments de son séjour, par la douceur de son climat, par la bonté, la douceur des mœurs de ses habitants, un de ceux que tout homme paisible voudra habiter de préférence ».

Voilà qui peint admirablement le pays et ses habitants. Pas d'excès de quelque nature que ce soit, ni en bien, ni en mal, tel est son caractère général; et on ne saurait pas plus le supposer alcoolique qu'on ne le sait révolutionnaire. Ce calme, cette tranquillité frappent l'étranger dès son arrivée dans le pays et l'impression persiste au spectacle de la ville. On est étonné du peu d'animation de ce chef-lieu, de son manque d'activité, de l'absence apparente de tout effort, de la fièvre des grandes villes ou de celle des petites, tant soit peu commerciales ou industrielles; le *fervet opus* de la vie moderne est inconnu ici. Dans cette ville de 23.000 habitants ce serait la vie morne de petite sous-préfecture, si ce n'était pas plus. Car le peu d'inten-

sité de cette vie est aggravé par le caractère de l'habitant qui est apathique plus qu'on ne saurait dire. A qui observe ce calme et cette paix, il semble au premier coup d'œil que la vertu doive régner sous toutes ses formes et en particulier sous celle de la tempérance, dans cette ville archaïque de bons bourgeois, où l'on paraît surtout vivre du passé, où le temps semble s'être là, immobilisé, où, à cent détails, on s'aperçoit que le Progrès moderne n'a pas fait son entrée avec tout son cortège de tares et de vices nouveaux, où le degré d'activité trouve son symbole dans ce sport favori : la pêche à la ligne, et où le seul fait de vivre paraît être la suprême distraction. Le jour, les cafés, peu nombreux d'ailleurs, sont déserts et l'heure de l'apéritif n'amène point la triste affluence à la terrasse du mastroquet ; le soir seulement, les fonctionnaires étrangers au département leur donnent une bien légère animation, la « fée verte » ne règne pas ici, le *facies* alcoolique des villes ouvrières ne s'y rencontre pas, et le soir l'ivrogne ne vient guère troubler de ses imprécations le silence des rues tôt désertes ; ce qu'on remarque aux tables des buvettes, c'est l'homme du peuple, propre et poli, tranquillement assis devant le verre de vin blanc dont il paraît se rafraîchir. C'est ici le domaine de la vie familiale et il semblerait que l'hygiéniste puisse venir s'y reposer et s'y consoler des laideurs que l'époque lui montre ailleurs.

Et pourtant cette première impression n'est pas exacte ; le premier aspect est mal interprété ; pour être plus justement informé il faut un séjour et une observation de quelque temps. Sous son aspect de ville modèle, Blois a aussi sa plaie d'intempérance. Mais elle lui est particulière ; c'est un mieux dans le mal, ce qui est un peu à son honneur et c'est ce qui nous la rend au plus haut point intéressante.

Et ce qui est vrai du chef-lieu l'est également et à plus forte raison des sous-préfectures : Vendôme et Romorantin sont des villes de 8 à 9.000 habitants, la première plus bourgeoise peut-être, mais au fond l'une et l'autre plus paysannes qu'ouvrières, dont l'aspect général ne diffère guère de celui de Blois.

Sortons des villes et allons dans la campagne voisine ; là la

vie agricole est intense, et sur un sol fertile et bien cultivé, le paysan, plein de l'amour d'un travail facile, ou, plus exactement, du gain, est tout entier consacré à son labeur journalier. La paix et le bien-être apparaissent de toutes parts, et Virgile, sans aucun doute, se réjouirait d'y rencontrer un homme des champs qui sait apprécier son bonheur et n'en demande pas davantage. Et cet homme néanmoins, comme son voisin de la ville, nonobstant son allure paisible et la sobriété ordinaire des gens de la campagne, boit, boit énormément. Cela nous a intéressé de savoir pourquoi cet homme de la ville et cet homme des champs n'ont pas échappé à ce besoin de boire, et pourquoi ils l'ont poussé à un si extrême degré. On nous permettra de l'expliquer.

A. — Ville.

Intempérance réelle : a) Ses causes. — Si la vie rude mène à l'intempérance, il n'est pas impossible que la vie facile y mène aussi ; si l'homme à existence agitée croit avoir besoin de l'alcool pour se soutenir, si celui sur qui s'acharne la misère s'en sert comme d'une consolation, l'homme à vie moins intense, à existence aisée, qui, satisfait de son sort, philosophiquement, accepte ce que la nature lui donne, et lui donne ce qu'elle exige, peut, pour des raisons différentes, en abuser tout autant. Ce pays en est la preuve. Une nature favorable l'a rempli de bien-être ; le climat y est doux, et l'habitant qui n'a à lutter ni contre l'une ni contre l'autre, subissant l'influence du milieu, en a gardé cette mollesse de caractère particulière à l'homme du Centre, avec ceci en plus qu'il est d'un naturel heureux, ennemi et incapable de tout effort soutenu, apathique et nonchalant ; il est comme ses rivières paresseuses et lentes, qui coulent mollement à travers leurs plaines, sans qu'aucun obstacle vienne déranger leur cours, s'attardant dans les prairies, à l'ombre des bosquets ou des hautes futaies, et sans oser jamais prendre la décision de se jeter dans le grand fleuve.

Dès longtemps, les auteurs en ont fait la remarque.

Le Tasse déjà nous apprend qu'Etienne d'Amboise conduisit à

la Première Croisade 5.000 hommes de Blois et de Tours, et il ajoute :

Non e gente robusta, o faticosa,
Se beu tutta di ferro ella riluce.
La terra molle, e lieta et dilettoza
Simili a se gli habitator produce.

« Ce n'est point une race robuste et infatigable, bien qu'ils soient tout reluisants de fer. *La terre molle, douce et agréable* produit des habitants qui lui ressemblent » (1).

« Les bourgeois et habitans de Bloys, dit un auteur du xvi^e siècle, par une certaine douce et politique accordance, *conviennent avecques la douceur de l'aer et bonté de leur territoire*; car si on se met à considérer quelle et combien grande est la courtoisie dont ils usent entre eux et leurs communes conversations et devis familiez; combien sont leurs manières civiles; de quel entregent, élégance et faconde ils s'entretiennent, quelle gualantise et gentillesse ils monstrent tant en leur vivre qu'en leurs habits, on devra confesser que cette humanité si grande qui est en leur ville et en leurs manières avenantes et convenables, *suit et accompagne la naturelle bonté du terroir* » (Théâtre des citez du Monde).

Il n'est pas jusqu'au bon La Fontaine, que l'on se plaît pourtant à nous montrer distrait, qui, lors du voyage qu'il fit en 1663 « de Paris en Limosin » n'en ait fait l'observation : « Quant à présent, la façon de vivre y est fort polie, soit que cela ait été ainsi de tout temps, et que le climat et la beauté du pays y contribuent, soit que le séjour de Monsieur ait amené cette politesse ou le nombre de jolies femmes ».

Encore : « On dit que les bords de la Loire sont le Jardin de la France; la beauté du climat influe généralement sur les habitants du pays. Le peuple y est doux, bon et intelligent. Dans presque toutes les relations de voyages on voit des Blaisois, et il est très rare d'en trouver qui se soient mal conduits » (2).

(1) Le Tasse, *La Jérusalem délivrée*, chap. I, LXII.

(2) *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution*, par Dufort, comte de Cheverny, T. I, p. 338.

Et Michelet enfin : « C'est la faute aussi de ce doux pays, de cette molle Loire, le travail est chose contre nature dans ce paresseux climat de Tours, de Blois et de Chinon, dans cette patrie de Rabelais, près du tombeau d'Agnès Sorel... *C'est le pays du rire et du rien à faire* » (1).

Voilà ce qui domine l'étiologie de l'intempérance en Loir-et-Cher.

Il ne reste plus en effet à ces hommes qu'une nature bienveillante a dispensés de tout effort, qu'à goûter le plaisir de vivre, et nous ne savons pour quelle cause, boire fut de tout temps et chez tous les peuples la façon la plus ordinaire de jouir de la vie et d'en apprécier le charme. Ajoutons-y « la grande courtoisie dont ils usent entre eux » leur « gualantise » leur familiarité, et l'on comprendra leurs nombreuses stations à la table de l'estaminet où l'insignifiante conversation et la partie de cartes sera accompagnée d'un nécessaire breuvage.

b) *Sa forme*. — C'est ce que l'étranger, habitué à voir ailleurs l'intempérance moderne de l'employé surmené ou de l'ouvrier fatigué ne remarquera pas à première vue, mais qu'il peut constater quand il a quelque temps vécu dans le pays et quelque peu observé. Même dans son intempérance, le Blésois semble montrer « gualantise et gentillesse » et s'il ne la cache pas, elle frappe moins à cause de son allure particulière; elle n'est ni laide, ni affligeante à voir, et cela est dû, disons-le tout de suite, à ce qu'il ne boit guère que du vin, le bon vieux vin de ses pères. A le voir, il a l'air non d'un individu qui s'intoxique, mais d'un brave homme qui se rafraîchit; on ne sait pas qu'il n'en a guère besoin. Tout ici se passe en famille, chacun se connaît, on est des voisins de quartier, des compagnons de travail, mais toujours des camarades et tout le monde se tutoie. De plus, dans cette ville où l'on est curieux comme le Gaulois, bavard comme à Athènes, le débit et la buvette sont, plus encore que le salon du coiffeur, le lieu préféré des nouvellistes. On va chez le débitant de vin, à deux ou trois, prendre une chopine, à

(1) Michelet, Hist. de France. Livre III.

propos de tout et le plus souvent à propos de rien ; il suffit que l'on se rencontre entre deux coups de marteau, ou au milieu d'une course, et on ne se rencontrera pas sans y aller. On n'y va pas froidement, seul, pour tuer le ver, ou parce que le moment est venu de prendre l'apéritif ; le naturel du pays ne connaît pas l'apéritif et, pour notre part, si extraordinaire que cela paraisse, nous n'y avons jamais entendu prononcer ce mot par un homme du peuple. On y va à toute heure, au hasard de la rencontre et du moment, pour le seul plaisir d'être ensemble, de jaser, pour utiliser le « rien à faire. » et aussi parce qu'on trouve le vin bon, car on ne boit pas ici comme les gens du Nord, dont « la fin, dit Montaigne, c'est l'avaller plus que le gouter » ; et devant la chopine toutes les professions sont égales : le policier fraternise avec le commissionnaire, le porteur de journaux avec l'artisan, l'employé de commerce avec l'ouvrier. Et on en consomme des verres de vin ! Il n'est pas possible, quand on ne l'a pas soi-même observé de près, de se faire une idée de cet irrésistible besoin de trinquer et du nombre considérable de fois que cela se fait dans une journée.

c) *Son intensité.* — Il faut, comme nous, avoir habité plus d'un an en face d'une buvette, dans un quartier fort calme pourtant, et y avoir suivi le va-et-vient des gens d'alentour pour se l'imaginer.

Et que de détails inattendus cette observation ne nous a-t-elle pas révélés ! A combien de scènes drôles n'avons-nous pas assisté ! Tantôt c'est un conducteur de voiture de chemin de fer qui s'y oublie au risque de mettre en retard ses voyageurs ; tantôt ce sont des employés des Pompes funèbres qui, au retour de leur triste voyage, ayant préalablement déposé brancard et bénitier devant la porte, sur le trottoir, sans souci de l'étonnement et des quolibets des passants, s'attardent à boire des heures entières ; ce sont aussi les employés de la voirie qui, avec une régularité amusante d'horloge, entrent chaque matin automatiquement dans les débits successifs qui se trouvent sur leur parcours. Au moment même où nous écrivons ces lignes, nous entendons un bruit de voix sous nos fenêtres ; c'est un bicy-

cliste employé des Télégraphes qui, à l'angle d'une rue, s'est jeté dans une voiture lancée au grand trot. La dispute est vive, beaucoup plus que le choc heureusement, entre les deux conducteurs de véhicules. Soudain l'un d'eux dit : « Enfin avez-vous du mal ? — Non, répond l'autre. — Eh bien, allons boire une chopine ! » et les deux nouveaux amis entrent dans le débit. Et nous en citerions ainsi mille.

Si la seule observation ne suffisait pas à donner une idée de cet incroyable besoin de boire, nous le compléterions par des chiffres. Nous parlerions de l'adjonction d'une buvette aux bureaux de tabac, si ordinaire que sur les 19 bureaux de tabac de Blois, 3 seulement n'en sont pas pourvus ; et cela traduit bien cette allure locale de l'intempérance ; car enfin quelle occasion plus futile de boire que celle que fournit l'acquisition d'un timbre ou de dix centimes de tabac ? et pourtant, deux clients se connaissant, ne s'y rencontreront pas sans prendre un verre. Nous parlerions aussi du nombre des débits ; mais il est si élevé, que ce serait une faute de ne pas le donner. Le voici pour chacune des villes, avec les proportions par rapport à la population.

	Population.	Nombre de débits.	Proportion par rapport à la population.	Nombre de débits par 1.000 habitants
Blois	23.800	282	1 déb. p. 84 hab.	12
Vendôme. . .	9.500	142	1 » 66 »	14,95
Romorantin .	8.300	122	1 » 68 »	14,70

Pour apprécier, faisons quelques comparaisons empruntées à une statistique récente publiée par le *Bulletin de statistique russe* et reproduite par le *Journal de médecine de Bordeaux*. — D'après cette statistique, Paris serait la ville du monde qui détiendrait le record du nombre de débits par rapport à la population, avec 11,25 débits par 1.000 habitants ; San-Francisco, ville où vit le rebut de toutes les races d'aventuriers, dit-on, viendrait ensuite avec 8,81 débits, et Bordeaux avec 5,44.

Cette statistique, ainsi que la plupart des statistiques, n'est évidemment pas d'une parfaite exactitude, et nous savons qu'en ce qui concerne Bordeaux, entre autres, le chiffre de 5,44 est beaucoup trop faible. Une statistique toute récente, soigneusement établie sur des données spécialement fournies par l'Administration des contributions indirectes par M. le Dr Vennat, rapporteur de la Section d'hygiène mentale et d'alcoolisme de l'Alliance d'hygiène sociale de Bordeaux, a donné une proportion de 11,62 débits par 1.000 habitants. Si l'on doit augmenter de même de quelques unités, pour arriver à la vérité, les chiffres concernant Paris et San-Francisco, il se trouve encore, à considérer les nôtres, qui nous ont également été fournis par l'Administration des contributions indirectes et qui représentent un minimum, il se trouve que le record peut encore appartenir aux villes de Loir-et-Cher. Et notons que, parmi celles-ci, ce sont les sous-préfectures, villes essentiellement paysannes, qui viennent en tête. Voilà, il nous semble, qui montre bien quel est le degré d'intensité de l'intempérance dans ce département.

d) *Son ancienneté.* — Et qu'on n'aille pas croire que cette intempérance soit de fraîche date, et s'accroisse de jour en jour. Elle est aussi vieille que le vignoble, et on pourrait faire son histoire à travers les siècles, comme on fait celle de ce dernier. Sans reparler des ivrognes dont nous entretient Grégoire de Tours, nous rappellerons que si au Moyen-Âge le vin des coteaux de la Loire était partout célèbre, les gens du pays avaient la réputation d'en user largement.

Je suis né Bas-Normand, mais ma bouche avinée

Dit être d'Orléans (1)

Et que le vin clair et qui est de sa contrée

Je doy loger céans (2).

(1) Toute cette région, qui faisait partie de l'Orléanais, dépendait étroitement d'Orléans, et le « buveur d'Orléans », comme le « vin d'Orléans » appartenait à toute l'étendue de la province.

(2) Olivier Basselin, *Vaux-de-Vire*, « La misère des temps ».

Chapelle et Bachaumont, dans leur *Voyage en France*, traversèrent le pays par une forte chaleur ; à Blois, ils dînèrent chez un M. Collomb et purent apprécier l'art de se rafraîchir qui y était porté à un suprême degré. (Ils nous apprennent en même temps qu'à ce moment comme de nos jours (?) le vin du maître n'était pas dédaigné des domestiques :)

*En ce lieu seul nous bûmes frais
Car il a trouvé des merveilles
Sur la glace et sur les banquets
Et pour empêcher les bouteilles
D'être à la merci des laquais.*

A un certain moment, sous le Premier Empire, une corporation, celle des *Porteurs de chaises*, eut le privilège d'un peu trop sacrifier à Bacchus, si nous en croyons un arrêté du 7 juillet 1806 de Pardessus, maire de Blois, qui commence ainsi :

« Le Maire de Blois,

« Considérant qu'il est urgent de remédier aux abus résultant de la conduite des *porteurs de chaises*, qui souvent refusent arbitrairement le service ou le font dans un *état d'ivresse* qui compromet la sûreté et la vie des personnes qui ont recours à eux..., etc. ». Mais les porteurs de chaises, ancêtres de nos actuels cochers de fiacre, ne devaient point être gens dans le gosier desquels, si la tempérance disparaissait de la surface de la terre, on pût la retrouver. D'ailleurs, si à ce moment comme de nos jours il y avait des ivrognes à Blois, il ne semble pas qu'il ait dû y avoir de l'ivresse généralisée. C'est ainsi que dans le *Recueil des Arrêtés* du même Pardessus, qui s'efforça, paraît-il, durant toute sa carrière, de donner à sa ville une parfaite tenue, et dont l'Administration fut fertile en arrêtés, nous n'avons pas pu en trouver un seul où il en fût question. Même dans celui du 9 novembre 1807 *Sur la surveillance des réunions, les jeux et la débauche*, et qui s'adressait spécialement aux tenanciers de cabarets et d'auberges, il n'y est pas fait allusion (1).

Voilà pour la ville, voyons la campagne.

(1) Louis Belton, *Recueil des Arrêtés de Pardessus, maire de Blois*, Blois, 1902.
Eymery 4

B. Campagne.

L'étude d'ensemble de l'intempérance, malgré les différences qu'elle présente suivant les régions, est rendue possible pour la campagne par ce fait qu'elle a un fonds commun à toutes ces régions, sauf le Perche, et cela parce que le fond du caractère est également le même partout ; c'est ce que dit excellemment Joanne : « Formé de pays divers, le Loir-et-Cher n'offre pas cette unité de mœurs que l'on retrouve par exemple dans les départements exclusivement normands ou bretons. Cependant sa population se caractérise par certains traits généraux communs aux habitants de la Beauce, des Bords de la Loire et de la Sologne. Ils sont paisibles, laborieux, doux, honnêtes, et d'un commerce agréable » (1). Mais il importera, après cette étude d'ensemble, d'étudier les nuances avec quelque détail.

L'homme de la campagne est loin d'être aussi un modèle de tempérance. Nulle part ailleurs, nous osons le dire, la passion de boire n'est portée chez le paysan à un aussi haut degré qu'en Loir-et-Cher. Il commence dès son jeune âge ; un grand nombre de forts buveurs nous ont déclaré avoir commencé à boire dès l'âge de quinze ans ; dix-huit ans est l'âge ordinaire où, dans cet art, on fait sérieusement son apprentissage ; à vingt ans, quand on arrive au régiment, on ne craint plus personne... et on continue.

Ceci n'est rien ; on apprend le plus souvent aux jeunes citoyens à aimer le vin dès le berceau. Le docteur Triau (de Neung-sur-Beuvron, en Sologne), nous dit : « Beaucoup d'enfants sont élevés à partir du troisième ou quatrième mois avec du vin ; quelques-uns le sont même dès leur naissance. Ils ont pour toute nourriture, à ce moment, une espèce de soupe composée de mie de pain mélangée à du vin coupé d'eau (moitié environ pour un enfant de trois à quatre mois) et beaucoup boivent à leur repas du vin pur à partir de dix-huit mois. C'est d'ailleurs toujours du vin rouge qu'on leur donne ». De même, le docteur

(1) Joanne, *Géographie du Loir-et-Cher*, édit. de 1869.

Baudron (de Josnes, en Beauce) : « Ce qui est désastreux, c'est que l'enfant lui-même est entraîné dans cette passion du vin ; on l'habitue à en boire dès le berceau, pur et par verres, et bien des mères n'hésitent pas, lorsque le bébé est souffrant, à lui donner de l'eau-de-vie pour le guérir, en attendant la visite du médecin ». Le docteur Ferry (de Mur-de-Sologne), nous écrit de son côté : « Dans mes tournées d'Inspecteur des enfants, j'ai même trouvé des biberons pleins ou à demi-pleins de vin rouge, et il est fréquent de voir les parents manger avec les enfants de la bouillie au vin. Cela promet pour l'avenir... »

On ne va guère au cabaret pendant la semaine, parce que l'occasion s'en présente rarement, et quand elle se présente, du reste, on ne la laisse pas échapper. Mais chez soi ! Et à son travail ! Aux repas, point de privation ; hors des repas, on craint toujours que la soif ne vienne et on boit en conséquence.

Cette question de la soif est de toute première importance pour le travailleur des champs. En Beauce, on « loue » pour la moisson quantité d'étrangers qui viennent d'un peu partout. Dans la Beauce de Loir-et-Cher, il en vient beaucoup de Sologne et de la vallée du Cher. Ceux-là savent qu'en Beauce, faute de vin, la sobriété est plus grande, mais ils estiment que ce n'est pas une raison suffisante pour abandonner, fût-ce l'espace de quelques semaines, les habitudes ordinaires, et ils ont grand soin, le Solognot surtout, d'agiter et de régler lors de la louée, cette question du breuvage qui devient une des clauses les plus sérieuses du marché ; on exige ordinairement quatre litres de vin par jour, et cette quantité semble d'ailleurs aller en augmentant chaque année. Il est vrai qu'on a pour excuse la chaleur de l'été et la poussière des gerbes.

Mais la plus formidable occasion de boire dont on tire profit est celle que procurent les diverses assemblées du peuple : les fêtes et surtout les réunions commerciales, foires et marchés. A cause de l'importance de la vie agricole du pays, ces derniers sont ici nombreux et fréquents et fort achalandés. Tout y est prétexte à beuveries successives : rencontre de deux amis, simple conversation, discussion d'intérêt, décision à prendre,

conclusion d'un marché; le verre devant lequel on est assis donne du poids à la parole et, dans ses affaires, il est le sceau du paysan de Loir-et-Cher après avoir été son conseiller. Sans lui, il semble que rien ne pourrait se faire de bon; ainsi Triboulet, le fol, qui était, dit-on, du pays, ne manqua point de boire tout le vin qu'en une bouteille clissée lui avait offert Panurge avant de prononcer la phrase décisive qui devait éclairer celui-ci « sur l'entreprise de mariaige » pour laquelle il l'avait consulté (1).

Il va sans dire que chez le paysan l'offre d'un verre de vin est une formule de politesse pour le visiteur quel qu'il soit, et c'en est une également pour celui-ci d'accepter. Le médecin lui-même n'y échappe pas. « On ne manque pas de lui offrir un verre de vin blanc, nous écrit le docteur Imbert (de Vendôme), après un accouchement ou une délivrance heureuse, quand tout est fini ». Remplaçant nos maîtres de l'Hôtel-Dieu, il nous est souvent arrivé dans la banlieue de Blois, de nous voir offrir avec insistance, la visite terminée, un verre de vin, et nous ne sommes pas sûr de n'avoir pas froissé notre client en ne l'acceptant pas.

Bref, à la fin de chaque jour que le soleil éclaire, on a fini par ingurgiter on ne sait plus combien de litres de vin. On ne les compte pas. Quand nous interrogeons quelque buveur sur cette quantité, le dialogue était invariablement le suivant :

« Combien buvez-vous par jour ? — Oh ! je ne sais pas, je ne compte pas. — Approximativement ? — Je ne peux pas vous dire. — Mais enfin, cinq, six litres ? — Oh ! au moins, peut-être plus » ! Et on arrive assez communément à ces chiffres fantastiques de 10 litres, 17 litres, un tonneau par mois, un tonneau en 15 jours (V. lettre D^r Piédallu).

Le nombre des débits et auberges nous montre également quel est ce besoin de boire chez le paysan de Loir-et-Cher. Le département compte 2.774 débits, dont 546 pour les villes; la compagne possède donc à elle seule 2.228 débits pour 234.000 habitants, ce qui fait 1 débit pour 105 habitants; c'est la propor-

(1) Pantagruel, III, XLV.

tion ordinaire des villes ouvrières... et alcooliques, et par conséquent de beaucoup supérieure à tout ce qu'on peut voir dans d'autres régions.

Professions. — Si l'intempérance est générale en Loir-et-Cher, il faut bien reconnaître pourtant que certaines professions y prédisposent et poussent à son exagération. Nous allons voir quelles sont celles qui passent pour détenir la palme.

En vertu de ce que nous avons dit plus haut, et au contraire de ce qui se passe ailleurs, où, le plus ordinairement, on rencontre l'intempérance chez l'ouvrier qui fait un travail pénible, qui a besoin d'excitant, et chez qui elle accompagne souvent la difficulté de la vie, ou les mauvaises conditions hygiéniques, ou bien chez l'employé qui y cherche une distraction, un dérivatif à ses occupations plus ou moins absorbantes, ici, on la trouve surtout dans les professions qui, ailleurs, pourraient être les plus tempérantes, et avec d'autant plus d'intensité que le travail est moins rude et moins absorbant. Elle est en raison directe des commodités que l'on a de boire, et c'est ainsi qu'elle sera par exemple, à la ville, portée au plus haut point chez l'artisan, chez le petit ouvrier, à qui le travail chez eux laisse la liberté de quitter souvent la boutique ou l'atelier pour ingurgiter le verre de vin, ou à qui la visite successive de clients fournira l'occasion de leur manifester sous cette forme leur sympathie.

Les *coiffeurs*, à ce titre, croyons-nous, tiennent le premier rang. Nous avons eu à l'Hôtel-Dieu un coiffeur qui, à la suite d'ennuis professionnels et d'excès extraordinaires, avait fait pendant deux jours une crise légère d'alcoolisme délirant subaigu ; il nous raconta que rares étaient les clients qui, une fois servis, ne lui offraient pas un verre ou à qui il n'en offrait pas. Les *forgerons* et *maréchaux-ferrants* viendraient ensuite, qui croient avoir l'excuse d'être desséchés par le feu de la forge. Et nous n'oublions pas les *débitants* et *buvetiers* qui ne se refusent guère à partager le litre qu'ils viennent de fournir au *consommateur* et à être ainsi à eux-mêmes leur meilleur client. Toutefois, soit dit en passant, il arrive ordinairement que ces débitants ne sont pas seulement des buveurs de vin, mais de toutes sortes de liqueurs.

Ces quelques champions de la bouteille exceptés, l'intempérance est à peu près égale, en ville, pour le reste des citoyens.

A la campagne, il en va de même. Ici, toutefois, il est une profession où le travail pénible pourrait dans une certaine mesure expliquer l'intempérance. C'est celle des travailleurs des forêts vulgairement appelés « boissiers » dans le pays, abateurs, fendeurs, fagoteurs, scieurs, charretiers, qui sont très nombreux, puisque les forêts couvrent 130.000 hectares. Pour ces gens qui passent des semaines entières au milieu des bois, y couchant même, boire est vraiment la seule distraction, le seul passe-temps. Les boissons leur sont fournies dans la forêt même par les garde-ventes dont la cabane est une véritable auberge, et qui, n'ayant à payer ni loyer ni patentes, fournissent le vin à très bon marché, ce qui en facilite singulièrement la consommation.

La moyenne de ce que boit un forestier est très variable selon les individus, mais elle ne descend guère au-dessous, même en hiver, époque où la forêt est le plus peuplée, de quatre litres de vin, et presque exclusivement de vin blanc, sans compter les « gouttes » d'eau-de-vie. Nous tenons ces renseignements des forestiers eux-mêmes, et tous s'accordent à ne pas tenir cette quantité pour exagérée. Quelques travailleurs, toutefois, mélangent de l'eau à leur vin, ce qui est une exception dans le pays : la quantité de celui-ci n'en est pas diminuée d'ailleurs, ils boivent alors 6, 7 litres par jour, mais les 4 ou 5 litres de vin y sont quand même ; il est seulement plus dilué.

Les professions dont nous allons parler maintenant ne sauraient plus donner comme excuse à leur besoin de boire la rudesse de leur métier.

C'est, tout d'abord, celle des conducteurs de voitures publiques ; en tout lieu, ces personnages aiment boire ; mais dans le département, où ils sont véritablement très nombreux, cette habitude est puissamment stimulée par leurs dispositions naturelles. Et pourtant quelle que soit leur intempérance, ils sont encore distancés par leurs cousins germains les *routiers*, ou conducteurs de messageries, dont une vingtaine de lignes sillonnent le département. Plus lents que leurs compagnons

des voitures publiques, moins pressés par le temps, les rouliers n'auraient garde de traverser une auberge sans y boire; et Dieu sait s'ils en rencontrent sur les routes de Loir-et-Cher! On suppose quel peut être leur degré de sobriété qui est bien un peu le même par tout pays, mais si on ne le connaissait pas pour celui-ci, on en jugerait par comparaison par l'anecdote suivante dont nous avons été le témoin... et la victime amusée. Il ne s'agit pas de messagers, mais d'employés d'une des lignes de chemins de fer à voie étroite qui desservent le département. Un jour, à la lisière d'un bois, le train s'arrête; c'est auprès d'une carrière et il s'agit d'aller y prendre deux wagons de pierres; la machine se détache à cet effet et descend dans le chantier; comme elle tarde à remonter avec son nouveau fardeau, les voyageurs du train, impatientés ou inquiets, vont regarder dans la carrière; la machine y fume, les wagons sont attelés, mais on n'aperçoit ni mécanicien, ni homme d'équipe; nos hommes sont tout bonnement dans la hutte du gardien à vider une chopine! Or, c'est une loi que dans ce genre de profession la soif est en raison inverse de la vitesse!

Une autre corporation, fort tranquille celle-là, et pas très active, est célèbre par son intempérance. C'est celle de ces hommes à qui leur vie, faite d'une promenade continuelle, laisse d'innombrables loisirs et qu'elle met en rapport avec un nombre considérable de « connaissances »; nous voulons parler des *facteurs* et surtout des *gardes* de sortes diverses, si nombreux dans le pays: champêtres, forestiers, particuliers, et nous ne pouvons résister à la tentation de citer le fait suivant, qui est piquant et significatif. Nous avons eu à soigner à l'Hôtel-Dieu de Blois durant l'année que nous y sommes resté, seulement trois cirrhotiques du foie et l'un était justement le garde-champêtre d'une commune des environs qui, faisant la police des cabarets, n'avait pas manqué, durant toute sa vie, de trinquer plus qu'il ne l'aurait fallu avec ceux sur l'intempérance desquels il était chargé de veiller. Ce n'est pas là l'exception; même le fait est assez commun pour qu'on l'ait mis en chanson.

Le garde-champêtre entrant au cabaret :

Bons citoyens qu'êt'saoûls,
Dix heures! C'est l'gard'champête!
Mais, en l'régalant, p'tête
Qu'i trinqu'ra avec vous!
Hé! Hé!
Régalez donc l'gard'champête!
Hé! Hé!
Allons! A sa santé! (1).

Mais n'insistons pas pour ne rien enlever de leur autorité à ces représentants de la Loi.

Telle est donc la physionomie générale de l'intempérance dans le département de Loir-et-Cher. Il nous faut maintenant étudier les caractères particuliers qu'elle revêt dans chacune des régions.

ARTICLE II

ÉTUDE DE L'INTEMPÉRANCE SUIVANT LES RÉGIONS

A. *Val-de-Loire*. — Nous aurons peu de chose à dire sur l'intempérance du Val-de-Loire. Nous sommes là, en effet, au cœur du département, et cette région et ses habitants répondent assez exactement à la description générale qu'on pourrait faire du pays; c'est la région type des Bords de la Loire, le thème sur lequel les nuances sont brodées. Le paysan du Val est presque essentiellement vigneron, ce qui veut dire qu'il a sa disposition autant de vin qu'il en voudra; de plus, il est riche, très riche, car, soit dit en passant, cette région est justement celle de France qui possède le plus d'argent. Au caractère commun de tous les habitants de Loir-et-Cher, vient donc s'ajouter, pour ceux du Val-de-Loire, un bien-être qui n'est pas pour diminuer la disposition qu'ils ont naturellement à jouir de la vie. Au demeurant, ce sont tous gens bon vivants, fiers de la bienveillance de la nature à leur égard, et heureux de la fertilité de leur sol, regardant avec morgue leurs voisins de Sologne, moins

(1) Paul Besnard, *D'Orléans à R'morantin*; « Buveux d'village ».

riches, ou ceux de Beauce, privés de vin ; ils ont la paix de l'âme, face épanouie, ventre opulent, et santé florissante ; mais l'intellect est demeuré rustaud et les plaisirs de leur esprit béotiens et populaciers. Car il en est du gros propriétaire comme de ses ouvriers, qui peut bien se distinguer de ceux-ci parce qu'il est « Maître un Tel », et conseiller municipal, ou même général, mais aussi en ce qu'il appuie sa dignité sur un solide renom de fort buveur : dans le Val, comme jadis chez les Parthes, on cherche la gloire dans la faculté de boire beaucoup (1).

Quant à l'ouvrier, il ne diffère guère de celui des régions voisines ; s'il n'a pas, comme le « Bourgeois », fortune en sa paillasse, il aime bien aussi se donner du bon temps ; c'était lui qui dès le ^{xiii}^e siècle, dans la vigne de son maître, avait « accoustumé à faire des avances assises, chascuniour, au mengier et à boyre, et, pour la besoigne délayer et faire plus longue, avoit accoustumé, de la feste de Toussainz iusques à Karesme prenant, faire chascun iour fu (feu) quant il mangeoit » et cela avec tellement d'exagération que le comte de Blois Hugues de Chastillon dut y mettre le holà en rédigeant un « établissement ». Nous ne savons si cet « établissement » rendit alors le marrier (2), plus sobre mais ce que nous savons bien c'est que l'efficacité ne s'en est pas

(1) A propos de cette intempérance de l'homme des classes aisées, voici un rapprochement qui est amusant. Après la mort de la Pompadour, son frère, le marquis de Marigny, avait pris le parti de se retirer dans sa terre de Menars, à deux lieues de Blois, qu'il avait acquise. L'endroit était admirablement choisi pour mener dans le cadre merveilleux de cette vallée de la Loire la vie élégante et facile qui convenait aux seigneurs de l'époque. Mais qui sait si Marigny n'avait pas dû y être conduit instinctivement par son flair de noceur qui l'avait poussé à choisir un pays où l'on se garde bien de mourir de soif ? L'anecdote suivante, rapportée par Dufort, comte de Cheverny, qui avait dû lui aussi se retirer dans sa nouvelle terre de Cheverny, nous induirait à le croire. « M. le marquis de Marigny, dit Dufort, possesseur de la terre de Menars, dépensait son revenu en embellissements magnifiques et en bonne chère avec les passants de Paris... Nous nous étions vus à Versailles... Il m'avait attaqué dans le Cabinet, comme si nous nous étions toujours vus amicalement, et il avait fini par me dire : « J'espère que quand nous serons dans le pays nous boirons ensemble ». Dufort comte de Cheverny, ouvrage cité, T. I, p. 341.

(2) La « marre » est une sorte de houe dont se sert le vigneron de L.-et-Ch. pour façonner la vigne.

transmise à travers les siècles. Nous ne saurions dire si le Val est la région du département où l'on boit le plus; du moins cette réputation est bien contre-balancée par celle de la Sologne. Peut-être même que le Solognot a une plus forte propension à boire, mais il en a moins de facilités; son sol pauvre et stérile naturellement l'oblige à un travail opiniâtre; il a moins de vin à sa disposition; une grande partie de la population doit l'acheter, et de ce fait, l'intempérance du Val est plus générale. Quoi qu'il en soit, étudions maintenant celle de la Sologne.

B. *Sologne*. — Il serait intéressant de suivre à travers les siècles l'intempérance en Sologne, en raison des fortunes diverses de ce pays. Nous ne nous y attarderons pas, d'autant que les documents nous manqueraient peut-être. Nous avons tout lieu de supposer néanmoins que jusqu'à la période malheureuse, c'est-à-dire jusque vers le xvi^e siècle, la vigne abondant en Sologne, le Solognot ne fut guère plus tempérant que son voisin du Val (1). Mais durant cette période malheureuse, c'est-à-dire du début du xvii^e siècle jusqu'à ces dernières années, il n'y eut pas d'intempérance chez le paysan Solognot; il ne buvait pas du tout de vin. Des gens qui vivent encore, qui ont vu cette triste Sologne, se rappellent ne l'avoir vu consommer que de l'eau saumâtre, pour faire couler la miaussée (2), sa nourriture ordinaire, qui « tenait au couteau comme à la gorge » et tous les auteurs s'accordaient à demander pour lui l'usage du vin.

Dans une *Description statistique et topographique* du département de Loir-et-Cher parue en 1810, on lit : « Si les habitants de ce pays sont plus sujets aux fièvres d'automne, il paraît qu'on doit l'attribuer surtout à la mauvaise qualité de leur

(1) Nous devons signaler ici le nom patronymique de *Becavin*, ou, par corruption *Bacavin*, porté encore en Sologne par nombre de familles, et qui atteste certainement les hauts faits d'ancêtres célèbres dans l'art de boire.

(2) La « miaussée », qui pendant des siècles fut la nourriture exclusive du Solognot, était une pâte noire et gluante d'orge et de sarrasin, additionnée d'eau et de miel rance, qui fermentait toute la matinée et était servie dans d'immenses terrines continuellement assiégées par des myriades de mouches qu'attiraient le miel.

nourriture, à la privation presque totale de viande fraîche et de vin, au mauvais choix des eaux dont ils font usage partout où ils se trouvent et comme ils les trouvent ». Le D^r Guyot écrivait de son côté : « C'est surtout la santé, l'activité, l'énergie de ses habitants qui sera portée à un si haut degré qu'en aucune autre partie de la France avec l'usage abondant du vin dans toutes les familles. Pour acquérir la preuve de ce fait, il suffit de voir la force, l'activité et la santé des vignerons de Cheverny et de Romorantin » (1). « Jamais de vin, écrit en 1858 le D^r Burdel, de Vierzon, du moins chez lui. Il n'en prend qu'exceptionnellement, lorsqu'il va en ville, les jours de marchés et de foires ou de grandes fêtes. Mais la famille en est complètement privée. C'est l'eau qui est son seul breuvage, soit aiguisée d'un peu de vinaigre, soit additionnée d'un peu de miel. Quelquefois il compose des cidres, si l'on doit donner ce nom à une sorte d'infusion incapable de fermenter, faite avec des baies de genévièvre ou de pruneliers ».

Lors de la construction de la ligne du chemin de fer d'Orléans à Vierzon, on employa aux travaux de terrassement, en même temps que des Solognots, des ouvriers auvergnats, belges et irlandais. Leur alimentation était différente, tant au point de vue de la nourriture que de la boisson; seul le Solognot n'absorbait pas d'alcool, sous quelque forme que ce soit, et montrait une absolue tempérance, alors que les autres faisaient des dépenses en boissons alcooliques considérables, ce qui ne contribuait pas peu, dit le D^r Burdel, à déterminer les rixes et les disputes si fréquentes dans leurs chantiers. Le médecin de l'hôpital de Vierzon dresse le tableau comparatif de la différence de la nourriture, des boissons et du travail fourni par ces divers ouvriers. Nous le croyons assez rempli d'intérêt pour le reproduire.

(1) D^r Guyot, *Etude des vignobles de France*, II, p. 719. Paris, Imprimerie impériale, 1868.

	NOURRITURE	BOISSONS	CHARGE en voitures ou wagons
L'Irlandais.... Le Belge.....	Café au lait, viande, pommes de terre, pain blanc.	Bière, eau-de-vie, café.	20 mètres de terre.
L'Auvergnat...	Pain blanc, viande de porc, légumes.	Eau, peu de vin.	16 mètres.
L'ouvrier de ville.....	Légumes, fromage, pain blanc.	Eau, peu de vin.	16 mètres.
Le Solognot...	Pain de seigle, lait, fromage blanc.	Eau de mauvaise qualité.	8 à 10 mètres.

Et le docteur Burdel, qui n'avait pas de préventions anti-alcooliques, en était amené à écrire cette page enthousiaste que brûleraient solennellement aujourd'hui nos impitoyables hydrophilistes :

« Nous ne pouvons passer sous silence l'influence immense que la culture de la vigne peut donner aux habitants de la Sologne ; avec un pain meilleur et du vin, l'homme peut, sinon toujours braver, résister du moins avec plus de force à l'action des éléments contraires. C'est dans un semblable pays que l'on doit regarder le vin comme un tonique puissant et un excitateur précieux des propriétés vitales ; autant il est nuisible et funeste lorsqu'il est pris avec excès, autant il devient salubre et bien-faisant pour l'homme qui, dans de semblables conditions, en use avec modération. Nous voyons avec un plaisir indicible l'agriculture s'améliorer chaque jour, le froment prendre peu à peu la place du seigle et montrer sa tête blonde, lourde de grains, là où l'on ne voyait que l'épi barbu du premier. Nous voyons encore avec joie les bois recouvrir de leurs masses vertes et ondulées les steppes arides des landes sablonneuses ; mais ce que nous voudrions voir, ce que nous appelons de tous nos vœux, c'est la culture de la vigne autour de tous les petits villages qui possèdent quelques pentes inclinées au soleil. Est-ce à titre de spéculation que nous demandons ici la propagation de la vigne ? Non certes, loin ne nous la naïveté de croire qu'on peut créer un vignoble d'une culture remarquable dans ce pays. Mais qu'on n'oublie pas non plus que nous parlons dans l'inté-

rêt des classes pauvres ; qu'un vin, même médiocre, est d'une *utilité incontestable*, et que souvent, à ce degré de l'échelle sociale, le *nec plus ultra* de l'ambition de l'honnête ouvrier est de posséder, qui un quartier, qui un demi-arpent ou un arpent de vigne, que, cultivant lui-même et presque toujours à ses moments de loisir, il se trouve possesseur d'une ou plusieurs pièces de vin qu'il n'aurait certainement pas eues s'il avait fallu tirer de sa poche les quelques écus nécessaires à cet achat ; que pour ceux-mêmes qui sont trop pauvres pour avoir du vin, ils trouveraient assez de quoi composer d'excellentes boissons avec les résidus de la vendange.

» Propager la vigne partout où se rencontrent les conditions nécessaires à sa culture, ce que nous savons exister dans un nombre infini de lieux, la créer surtout dans cette vue de donner aux classes pauvres une *boisson tonique* à la portée de leurs moyens, boisson qui remplacerait d'une manière si avantageuse l'eau miellée ou acidulée dont l'usage est général, nous semble, après la production du froment, *un des moyens les plus puissants* à employer pour vaincre l'inclémence du climat... Tous nos désirs se bornent, du reste, à voir élever près de chaque village de modestes clos suffisant aux besoins des habitants, et nous le disons d'autant plus que nous sommes convaincu de l'influence bienfaisante du vin sur l'homme dans ce climat ».

Et le docteur Burdel demande à l'Etat des primes en faveur des premiers planteurs de vigne (1).

Si, aujourd'hui, il revenait sur terre, il serait satisfait des résultats obtenus et fier de l'œuvre qu'il a mise en branle. La Sologne est maintenant un pays comme tous les pays, le Solognot est un homme comme tous les hommes. « Il vit, disait dans sa thèse en 1886, notre maître, le Dr Thévard, il vit comme tout le monde, se soigne quand il est malade, parce qu'il a compris la valeur de sa santé et n'est pas plus affligé par la maladie, même par la fièvre intermittente que tout autre habi-

(1) Dr Burdel, *Recherches sur les fièvres paludéennes, suivies d'études physiologiques et médicales sur la Sologne*, Paris, Masson, 1858.

tant de la France ». Ce résultat, c'est l'assainissement du pays, sous toutes ses formes, qui l'a produit, et la culture de la vigne n'y a pas joué le moindre rôle. M. Ansaloni, médecin à Selles-sur-Cher écrit : « En 1859, lors de mon installation, mon père et moi voyions de 25 à 30 malades nouveaux atteints de fièvres intermittentes. En 1878, il y eut encore une autre grande et forte épidémie, mais depuis cette époque, il n'y a eu que très peu de fièvre; ce changement doit être attribué, je pense, à l'amélioration de la culture et surtout à *la culture de la vigne* et à l'assainissement de la Sologne ».

Le Solognot, à mesure que se faisait la résurrection de son pays, s'est donc repris à boire du vin. En 1886, le D^r Thévard disait que « l'usage du vin s'était répandu dans le pays et qu'on pouvait affirmer que le Solognot, sans en faire sa boisson exclusive, en usait cependant dans une certaine mesure ». Depuis, il a fait un pas de plus. Le pays est relativement aisé; bientôt peut-être il va être riche; le clos que demandait pour chaque ouvrier le D^r Burdel a été dépassé : il est devenu vignoble; le vin est abondant, et le Solognot en use très largement. Il a repris la tradition de son ancêtre heureux, tradition qui fut conservée durant l'époque malheureuse par un personnage dont il nous faut parler : car il n'est pas vrai que, pendant toute cette époque, la tempérance ait été absolue en Sologne.

Ce personnage qui vivait parmi le peuple des paysans, moins malheureux que lui, moins atteint par la misère et qui surnageait un peu dans le cataclysme où la Sologne avait sombré, c'était le gros propriétaire, le « Bourgeois solognot » qui vivait de l'âpre travail du premier et qui, au milieu d'un peuple de débilité morale et de dégénération physique, perpétuait l'ancien type solognot (1). Ce personnage, nous le soupçonnons fort de n'avoir

(1) On nous saura gré de transcrire en entier le portrait brossé de main de maître que Pyat nous a laissé du *Bourgeois solognot* qui fut le gardien fidèle, à travers les temps malheureux, des vieilles habitudes de son pays. « Nous n'avons pas beaucoup à nous occuper du bourgeois solognot, maître rebondi de toute la maigreur du fermier, recevant et gardant ses revenus avec une économie de fourmi; rentier, c'est-à-dire

pas été très tempérant et ses voyages aux marchés et aux foires, ses discussions d'affaires où il mettait tant d'importance, ne devaient être assurément ni propres, ni favorables à une exquise sobriété. Et c'est lui, sans doute, que Satan (lui-même !) chargeait de perpétuer à travers les siècles les vieilles traditions solognotes d'intempérance : « Un ivrogne quitte-t-il le cabaret quand il ne peut plus boire et par conséquent trouver son chemin ? Le diable le force de revenir au cabaret, où il reste jusqu'à ce qu'on vienne le chercher ; alors il peut passer outre, parce que le diable n'a pas pouvoir tous les jours, surtout sur des vierges, de sorte que s'il n'y en a pas dans la famille ou dans le pays, il prend *gîte éternel* près du tonneau du cabaretier qui, par délicatesse, lui compte et fait payer six bouteilles quand il n'en a pas souvent livré la moitié » (1).

Aujourd'hui, le Solognot est porté à l'intempérance, lui aussi, comme son voisin du Val, tout naturellement. Boire devient sa suprême distraction et la manifestation nouvelle de son bien-être naissant. Nous en avons été le témoin, l'été dernier, à une de ces fêtes locales qu'on appelle l' « assemblée ». C'était au cœur même de la Sologne, dans un bourg de quelques maisons,

oisif toute la semaine, excepté le jour de foire, où il devient maquignon, c'est-à-dire voleur ; où, à l'aide de ses capitaux qui lui livrent la place et lui donnent la supériorité du marché, il vend ou achète au prix qui lui convient. Ce jour-là, pour se débarrasser d'un mouton malingre ou pour acquérir une bonne vache, le bourgeois de Sologne fait plus de serments, commet plus de parjures, combine plus de roueries qu'un négociant de Paris ou de Londres qui traite une affaire européenne, qu'un diplomate qui livre ou reçoit des royaumes. Il faut le voir ce jour-là, le chapeau recouvert d'une toile cirée, une main passée dans la bride de son petit cheval et l'autre posée sur son grave abdomen, le corps enveloppé d'un carrick et les jambes munies de guêtres en guise de bottes ; il faut le voir ainsi discuter sur les qualités de sa vache ou de son mouton s'il est le vendeur, sur leurs défauts s'il est l'acheteur, avec toute l'importance et la ruse d'un Talleyrand contractant la Quadruple-Alliance. Le lendemain, il ira le ventre en avant à la *Société*, ou club littéraire et politique de l'endroit, et là, il se félicitera dans sa redingote et dans ses sabots d'avoir fait un bon marché la veille, c'est-à-dire d'avoir trompé quelqu'un... Entremêlez cette existence d'un peu de chasse, de beaucoup de dîners compliqués d'indigestion et de fièvres tierces, et vous aurez tout le bourgeois solognot. » (Le Solognot, in *Les Français peints par eux-mêmes*.)

(1) Traditions et usages de la Sologne, par M. Légier, du Loiret, in *Mémoires de l'Académie celtique*, II, 1808.

tellement infime que les marchands forains n'avaient pas daigné l'honorer de leur présence. Les paysans s'y étaient rendus en foule, mais, faute de spectacle, on se réfugia au cabaret où la seule distraction fut de boire. On y but jusqu'au soir, causant, riant, jouant, contant des histoires, parlant d'affaires, mais on n'y but que le vin du pays : la gaieté, la vieille gaieté française des buveurs de Rabelais, ne cessa pas de régner, et si le soir quelques jambes fléchirent, elle ne dégénéra jamais en fâcheuses querelles.

Pour le Solognot, le vin est l'ami, le bon compagnon de la vie journalière, le fidèle de toutes les fêtes. On l'aime, on l'honore et on le chante, car la Sologne a aussi ses poètes. Dans la bouche de l'un d'eux, il devient une des causes de l'amour et de l'attachement que doivent avoir pour leur pays les fils de la Sologne. Écoutons-le essayer de retenir un jeune gars qui veut quitter son village pour la capitale :

Tu s'ras prop' de point l'êt' couché
Et d'avouër peuyé l'vin bouché
Du clous d'Campêch-Bourgogne,
Pendant qu'i s'laisse bouër si brav'ment
Et qu'i s'laisse rend' si gentiment
L'vin blanc d'Sologne (1).

Toutefois, il importe de distinguer : l'intempérance en Sologne, si elle est générale, n'est pas sur tous les points aussi intense. La véritable Sologne, la Sologne pouilleuse, celle qui occupe la partie est du département, n'est pas encore arrivée à un degré d'aisance très élevé ; le sol est plus aride et plus ingrat, la vigne y est moins abondante et l'habitant y a moins de facilité pour y satisfaire sa passion. Il y a là aussi de nombreux et respectables buveurs, mais leur nombre n'est pas comparable à ceux de la partie occidentale de la Sologne qu'on pourrait appeler tourangelles, celle qui est située à l'ouest de la ligne Bracieux-Contres-Saint-Aignan. Là, l'aisance est grande, le vin abondant, l'épanouissement de l'intempérance remar-

(1) Paul Besnard, *Au pays de Sologne*, « Reste au pays ! »

quable ; c'est à ce coin de pays que s'adresse surtout l'étude que nous faisons de l'intempérance soglnotte. Mais patience ! l'exemple du voisin est bon et trop flatteur pour ne pas être suivi ; la Sologne pouilleuse marche sur de nobles traces ; elle plante chaque jour plus de vignes ; elle en plantera d'autres ; elle va s'améliorer et s'enrichir de plus en plus. Dans quelques années, elle concurrencera le Val de Loire pour l'usage immodéré du vin ; son habitant y est tout prêt ; il a d'admirables dispositions ; il ne s'agit plus pour lui, selon l'expression de Beaumarchais, que d'armer son bras.

Dans les deux contrées que nous allons maintenant étudier, l'intempérance diffère de celle des deux précédentes, en ce sens qu'elle est tempérée dans l'une et fortement modifiée dans l'autre par de nouveaux éléments ; il s'agit de la portion Loir-et-Chérienne de la vallée du Cher et du Vendômois. Ici, en effet, nous nous sommes éloignés du centre du département ; nous sommes sortis du pays blésois, de la région des « Bords de la Loire » et nous n'y retrouvons plus qu'avec des caractères nouveaux et bien distincts, le type Loir-et-Chérien fondamental. Au reste, ce sont des pays intermédiaires, plutôt bâtards que bien définis, parce qu'ils participent à la fois de l'une et de l'autre des régions voisines.

C. Vallée du Cher. — Cette région, ainsi que nous l'avons vu précédemment, n'occupe pas une grande superficie. C'est une bande étroite de quelques kilomètres de largeur et comprenant les rives immédiates du Cher, formant au sud la limite du département, et longue, de l'entrée à la sortie, d'une vingtaine de lieues. Au nord, la Sologne arrive presque jusqu'à la rivière ; mais c'est une Sologne limite, différente déjà de la vraie Sologne ou Sologne pouilleuse ; on l'appelle la Sologne berrichonne, car au sud, sur l'autre rive du Cher, commence justement le Berry.

Le pays est aisé, et, nous l'avons vu, producteur de vin. Comme le Soglnot, son voisin du nord, l'habitant y aime à à boire, mais avec légèrement plus de modération, comme son autre voisin, l'éleveur berrichon de l'Indre et du Cher. En

semaine, à son travail, l'homme des champs y a peut-être un peu plus de sobriété; dans les centres, qui s'échelonnent le long de la rivière, la différence est insensible, et les jours de marchés et de foires, fréquents sur toute la ligne, à Mennetou, à Villefranche, à Selles, à Saint-Aignan, sont ici aussi l'occasion d'interminables excès. Il s'y traite un nombre considérable d'affaires, surtout en bétail, et on sait quelle peut être la tempérance des marchands de bestiaux.

La partie occidentale de la vallée, après Saint-Aignan, se rattache à la Touraine. Le pays, ainsi que nous l'avons dit, est un peu différent d'aspect; on s'est rapproché de la Loire et éloigné du Berry, et déjà commence le « Jardin de la France ». Ce n'est plus l'aspect triste et désolé de la Sologne; les maisons de pierre blanche, avec leur toiture rouge, propres et coquettes, qui ont fait place aux habitations en torchis recouvertes de chaume, remplissent le pays de gaieté, et autour de chacune d'elles, les jardins qui s'accrochent aux pentes étincellent de fleurs. C'est là que s'élève l'admirable Chenonceaux (1), demeure de maîtresses et de femmes de rois. Le vin de ce pays rappelle celui de Touraine (crus de Montrichard, Bourré, Thézée, Chissay, etc...); l'habitant y a les mœurs tourangelles, et si on veut les connaître au point de vue qui nous occupe, qu'on lise les lettres et les pamphlets que de Veretz, dans la partie inférieure de la vallée, écrivait P.-L. Courier, Vignerons de la Chavonnière. Il vante le calme et la tranquillité du pays, le bien-être des habitants et leur amour de la joie et du plaisir. Dans sa *Pétition à la Chambre des députés pour des villageois qu'on empêche de danser* (2), il montre l'entrain des fêtes de village et de toutes les réunions publiques, entrain que dicte la beauté du climat et qu'excitent les fréquentes libations, et qui ne va jamais d'ailleurs jusqu'à la honteuse ivresse. Même dans leurs

(1) Chenonceaux est en Indre-et-Loire, mais à deux kilomètres seulement du Loir-et-Cher.

(2) Il s'agit des villageois d'Azay-sur-Cher, en Indre-et-Loire, ainsi que Vêretz; mais la vallée du Cher est uniforme dans cette dernière partie de son cours, et ce qu'en dit Courier s'applique aussi bien à la portion comprise en Loir-et-Cher.

excès, les gens de ce pays gardent leur politesse native : « Peu de marchés se font sans boire, peu de contredanses se terminent sans vider quelques pots ; nul désordre, jamais l'ombre d'une querelle. C'est l'admiration des Anglais qui nous viennent voir quelquefois et ne peuvent quasi comprendre que nos fêtes populaires se passent avec tant de tranquillité, sans coups de poing comme chez eux, sans meurtres comme en Italie, sans ivres-morts comme en Allemagne ». Dans cette seconde partie de la vallée du Cher, on boit plus que dans la première, parce qu'en Touraine on boit plus que dans le Berry, mais on boit moins qu'en Sologne.

Une chose frappe le promeneur qui parcourt les routes de toute cette région. Tout près, en Sologne, il est étonné du nombre considérable de débits qu'il rencontre sur sa route. Il n'est pas de petit village qui n'en possède 3, 4 ou 5, adjoints à une épicerie, à un bureau de tabac, à une boutique quelconque ou isolés à la lisière d'un champ. Dans ce petit recoin du département, à partir de Saint-Aignan, il n'en est plus ainsi ; les villages ont meilleure mine, et à chaque détour de la route, le regard ne rencontre plus aussi souvent le modeste écriteau annonçant qu'il y a là des verres à vider. Il ne faut pas trop s'y fier d'ailleurs et les buveurs de Montrichard sont célèbres. Nous ne nous attarderons pas davantage à décrire l'intempérance de toute cette contrée de la Vallée du Cher ; elle rappelle avec les nuances que nous venons de dire, l'intempérance type du paysan de Loir-et-Cher et à décrire sa vie journalière, nous ne ferions que nous répéter.

D. *Perche*. — A l'autre extrémité du département, le Perche, ou, plus exactement le Vendômois, avec les vallées du Loir et de la Braye, séparé de la Loire par la Beauce, diffère bien davantage encore du pays de Loir-et-Cher type que la vallée du Cher ; c'est que nous sommes sortis de la grande région du Centre et nous entrons par le Perche dans les pays du Nord. Ce pays Vendômois, au point de vue géographique et surtout à celui qui nous occupe, n'est guère homogène non plus et, pour être précis, il nous faut le diviser en trois sous-régions : la vallée du Loir

au-dessous de Vendôme où se récoltent les vins du Vendômois (le Vignoble); la vallée du Loir au-dessus de Vendôme, partie intermédiaire entre la Beauce et le Perche proprement dit, où la vigne commence à se voir moins fréquemment (la Petite Beauce); l'extrême nord enfin du département, autour de Mondoubleau, qui est le Perche véritable et qui est totalement dépourvu de vignes (le Petit Perche). Dans cette région du Vendômois, nous retrouverons l'intempérance avec des caractères nouveaux et bien différents de ceux que nous avons vus jusqu'ici en Loir-et-Cher, et pour le Petit Perche ce sera vraiment une intempérance nouvelle.

La première des sous-régions est la seule où pourrait, en raison de sa production en vin, se rencontrer l'intempérance exclusivement vinique. La quantité de vin qu'on y récolte est assez importante, mais l'habitant y est moins buveur que celui du centre du département; il n'a plus cette familiarité, cette apathie, cette facilité apparente de vie et ce plaisir d'en jouir que nous avons rencontrés chez ce dernier, et par lesquels nous avons expliqué sa passion de boire. Il est plus froid déjà, comme son pays dont « les frais pâturages bordent le pied des vignobles » et plus actif. Aussi, il faut bien le dire, il a moins de vin à sa disposition. Il est loin, malgré cela, d'être très tempérant et il se garderait bien de pouvoir encore, à cette latitude, récolter du vin sans le trouver bon. On boit moins, à son travail, qu'en Sologne ou le Val de Loire; on va moins au cabaret ou à l'auberge, sauf toujours les jours de foires ou de fêtes; on boit moins au cabaret à propos de rien; mais il y a là-bas une coutume très curieuse. Dans ce pays, les maisons de la plupart des villages sont creusées dans le flanc des coteaux; c'est un vrai coin de troglodytes; les chais sont des souterrains obscurs et c'est là qu'on se réunit plutôt qu'à l'auberge. A l'entrée, est posé en permanence le primitif chandelier attendant les visiteurs successifs à qui il fournira parcimonieusement sa maigre lumière, cependant que sur le « zinc » représenté par le fond d'un fût renversé, se videront des coupes abondantes prises à même les tonneaux. Peut-être cette originale coutume se perd-

elle un peu au profit des cabarets, car elle est déjà vieille ; pourtant jusqu'à maintenant les générations se la sont transmise. « Le vigneron engendre peu la mélancolie, lisons-nous dans l'*Almanach agricole de l'arrondissement de Vendôme* pour l'année 1851 ; il est caustique et satirique ; dans les moments de loisirs, les vignerons se réunissent dans leurs caves, et, tout en discutant sur les qualités du vin de tel ou tel clos, ils répètent gaiement un vieux refrain de chanson, et s'il se trouve parmi eux un ancien soldat de Napoléon, ses récits les promènent dans toutes les capitales de l'Europe ».

Toujours est-il que dans cette région aussi, on boit beaucoup, et on ne boit guère encore que du vin (1).

Il n'en est plus de même dans les deux autres sous-régions, la Petite Beauce et le Petit Perche. Elles présentent ce point commun que le vin y devient, à mesure que l'on remonte vers le Nord, de plus en plus rare et de moins en moins boisson de consommation courante ; il est remplacé par le cidre. Mais ce qui est changé, aussi et surtout, c'est le caractère de l'habitant, différent également de l'une à l'autre.

Dans la première, il a encore quelque chose du type fondamental de Loir-et-Cher, auquel est venu s'ajouter un mélange de Beauceron et de Percheron. Nous étudierons bientôt le caractère Beauceron ; pour le moment retenons que pour diverses raisons que nous développerons plus tard, le paysan de Beauce est moins buveur que celui de Sologne ou du Val, bien qu'il soit fort intempérant à ses heures. Quant au Percheron il en diffère totalement ; il ne lui reste presque plus rien du type de Loir-et-Cher, ainsi que nous allons le voir ; son intempérance est également toute différente : en conséquence, celle du riverain de la

(1) Sur la route de Savigny à Montoire, dans cette région, il y avait à moitié chemin de ces deux localités une auberge de relais fameuse autrefois : *La Cambuse*. On y buvait du vin à raison de 4 sous...*par heure* ! à une époque où, les chemins de fer n'existant pas, et les routes étant en mauvais état, on était réduit à en consommer sur place la plus grande quantité possible. L'auberge existe encore, mais l'on n'y boit plus seulement que du vin ! Le patron l'a fait savoir en modifiant ainsi son enseigne : *La Cambuse, Café comme les autres*.

vallée du Loir sera fonction de ces divers facteurs : comme Loir-et-Chérien il sera intempérant ; comme Beauceron il y mettra un peu de modération ; récoltant encore du vin, il en boira en assez grande quantité ; quand ce sera plus économique, et cela varie suivant les années, il remplacera le vin par le cidre, et les deux consommations réciproques en dépendront ; du Percheron enfin son intempérance tiendra une nouvelle allure.

C'est tout à fait un homme nouveau pour nous que le Percheron. Nous avons vu déjà combien son pays différait du reste du département ; ce ne sont plus des plaines immenses, sans mouvement et monotones comme en Beauce et en Sologne ; ce sont des vallons tortueux, des ravins boisés, des coteaux découpés en promontoires, des rivières sinueuses, de fraîches prairies où paissent de vigoureux chevaux, car c'est un pays d'élevage, et la vallée de la Braye est un des centres les plus considérables de la production chevaline du Perche. Le climat est humide et presque froid, et on n'a pas, en le traversant, cette impression de douceur et de mollesse de la vie qu'on rencontre sur les bords de la Loire ; l'effort y est plus apparent et de son côté l'homme « n'y a point, dit M. de Pétigny, l'esprit doux et pacifique des habitants des plaines de la Beauce et de la Sologne ; il est plus rude et plus actif » ; et il ajoute que, dans le département, c'est lui qui fournit le plus d'accusés aux cours d'assises.

Le Percheron est un homme du Nord et sa façon de boire n'est plus celle du Blésois ; il le fait seul, chez lui et même au dehors, au cabaret ou à son travail, spontanément et pour le seul plaisir de boire, pour lui-même ; son intempérance est, pourrait-on dire, individuelle et active, alors qu'elle est ailleurs collective et passive. Elle est aussi générale, commune à toute la population, ce qui la distingue de celle du reste du département où généralement l'homme seul est intempérant ; ici tout le monde l'est, femmes, vieillards, enfants ; nous reviendrons plus tard là-dessus, mais nous devons parler particulièrement ici de celle de l'homme, puisque c'est celle-là qui nous intéresse surtout.

« Je ne crois pas, nous écrit le docteur Barthès (de Sargé),

qu'il y ait en France, même dans les centres industriels et ouvriers, aucun pays qui renferme plus d'alcooliques que cette région du Loir-et-Cher ». Et cette intempérance, en raison justement de la manière dont boit le Percheron, est en rapport avec les facilités qu'il a de s'alcooliser en famille, avec la commodité que procure l'exercice du métier chez soi. Et c'est ainsi que, selon le docteur Barthès, le degré d'intempérance peut s'établir ainsi : « En première ligne, les ouvriers tanneurs, assez nombreux dans la région ; tous sont alcooliques ; puis viennent les ouvriers des bourgs, les fermiers boivent peut-être un peu moins », mais la différence n'est pas grande. — En ce qui concerne les fermiers, il leur serait peut-être moins aisé de s'alcooliser s'ils travaillaient dans leurs champs, mais ils n'y sont guère ; le fermier, le « maître », passe la moitié de son existence à courir les marchés pour vendre ou acheter ses denrées. Voici, à titre de curiosité, son emploi du temps que nous communique le docteur Bouisset (de Droué) : « Le lundi, il passe son après-midi à Mondoubleau, le mardi à Droué, le mercredi à Brou, le jeudi à Châteaudun, le vendredi à la Bazoche, le samedi à Cloyes ; le dimanche, il est censé se reposer, mais ne se prive pas plus pour cela d'ingérer ses boissons habituelles ». D'ailleurs, ajoutait-il, il ne s'enivre jamais. Mais tout de même, quelle semaine bien remplie !

Parmi ces gens d'affaires, il y a une catégorie qui mérite mention à part. C'est celle des maquignons, très nombreux naturellement dans ce pays d'élevage. Eux, courent non seulement les foires et les marchés, mais aussi les campagnes, allant de ferme en ferme où leur est offert partout « le verre de vin » obligé. Le vin dans cette région est considéré comme liqueur et on le tire de derrière les fagots pour traiter les amis. De ce fait le maquignon, buveur professionnel, est surtout buveur de vin ; c'est ici l'exception, ainsi que nous le verrons au chapitre suivant où nous étudierons l'intempérance percheronne au point de vue de sa forme.

E. *Beauce*. — Reste la Beauce que nous étudions en dernier lieu, parce que l'intempérance y présente ceci de particulier,

qu'elle est moins grande que partout ailleurs dans le département; nous allons voir pourquoi.

Quoique le Beauceron du Loir-et-Cher soit bien voisin des « Bords de la Loire » et que son pays appartienne à la vallée de ce fleuve, on peut dire qu'il diffère autant de ses voisins que diffère du « Jardin » le « Grenier de la France ». Il n'est guère aisé, si l'on veut être sincère et vrai, de faire de lui un portrait flatteur, et c'est peut-être pour cela que peu d'écrivains s'y sont essayés. L'auteur de *La Terre*, non toutefois sans son exagération coutumière, a admirablement dépeint les traits de son caractère. Avec quelque nonchalance, parce que c'est l'air qu'il respire qui le veut, le Beauceron est travailleur parce que sa terre l'exige et que c'est à cette seule condition qu'elle l'en récompense. Mais il est travailleur surtout parce qu'il est très âpre au gain, âpre à un point tel qu'il sacrifie tout ce qui n'y concourt pas ou risquerait de l'amoinvrir; « le paysan beauceron, dit Joanne, se livre à la culture de ses champs, avec un zèle qui peut paraître plus intéressé qu'intelligent. Ainsi la Beauce est susceptible de produire des arbres, car du temps des Druides elle était couverte de forêts, mais le paysan beauceron, qui, du reste, trouve ses plaines magnifiques, n'en plante pas parce que le blé rapporte plus que le bois ne rapporterait, et parce que l'ombre des arbres pourrait diminuer le rendement de sa récolte ». Ce n'est pas tout : le Beauceron est avare, comme son voisin du Val; et encore si, comme celui-ci, il n'était qu'avare, ce serait peu; mais cette avarice se complique d'égoïsme, d'un incroyable et affreux égoïsme qui fait vraiment du Beauceron, pour parler comme Plaute, un loup pour tout homme, fût-ce son plus proche parent ou son meilleur ami. Si nous insistons là-dessus, c'est que cela explique en partie la moindre intensité de son intempérance. La Beauce ne produisant pas de vin, tout le vin que boit le Beauceron il doit l'acheter, et en raison de son avarice cette acquisition sera limitée.

Mais en produirait-il, nous nous demandons s'il en ferait un aussi large usage que ses voisins. Son travail d'abord ne le lui permettrait guère. De l'aube au crépuscule il est au milieu de

sa plaine qu'il retourne, ensemence ou moissonne; la nature n'attendant pas, il faut que le travail soit fait, et le Beauceron s'y consacre tout entier. Et alors même que son propre travail ne serait pas un obstacle à des libations incessantes, la nature du pays ne les favoriserait guère; la dispersion de la population, le groupement exclusif des maisons en villages, la dissémination et la solitude relative des travailleurs dans l'immense étendue de la plaine beaucerone, sont autant d'empêchements; les rencontres sont rares entre amis au milieu des champs et les cabarets ne jalonnent pas les chemins de cet étrange pays, que leur circulation peu active ferait presque ressembler à des routes de caravanes. Dans les villages, la rue est « muette, silencieuse, abandonnée, parce qu'en Beauce il n'y a pas de désœuvrés, la terre ne nourrissant pas les oisifs et chacun obéissant à la loi du travail », et les cabarets, peu nombreux, sont déserts.

Aurait-il les mêmes facilités de boire que ses voisins, nous ne croyons pas encore qu'avec son caractère il boirait autant qu'eux, parce qu'il n'userait pas de ces mêmes facilités. Il est trop avare pour dépenser son argent en libations inutiles et pour ne pas regretter celui qu'il y consacrerait quotidiennement. Il est trop égoïste, trop jaloux d'autrui, quel qu'il soit, pour fraterniser avec lui en s'attablant à tout instant devant la chopine, emblème de sympathie. De tout temps, il a dû en être ainsi et c'est cette sobriété relative sans doute qui faisait dire au prédicateur Menot, au xvi^e siècle, dans un de ses sermons : « Ce disner de nostre Seigneur (il s'agit de la multiplication des pains où fut oubliée parallèlement la multiplication des boissons) estoit semblable au disner d'un Limosin. Vous voyez aussi en *Beausse* et en Champagne qu'ils se mettront contre un mur et tireront bien six livres de pain de leurs besaces, sans boire avec cela une seule fois : voire mesmes, s'ils ont une chopine de vin auprès d'eux, ils feront conscience de regarder qu'il y a dedans. Les François ne font pas cela et principalement les Picards qui après avoir payé leur hoste boiront bien encore du

vin pour six patars (sous) » (1). Rabelais renchérit encore et accorde aux Beaucerons une grande frugalité : « Ils desjeunent de baisler et s'en trouvent fort bien, et n'en crachent que mieulx » (2).

Pourtant il y a de l'intempérance en Beauce ou, du moins, on n'y use pas du vin aussi modérément qu'on pourrait le souhaiter ; s'il ne s'en fait pas des excès aussi considérables et aussi généraux que dans le Val ou en Sologne, l'usage ordinaire y est très large ; le Beauceron estime qu'un litre de vin à son repas lui est nécessaire, et comme il fait trois repas par jour, cela fait trois litres de vin dans la journée ; si peu qu'il en prenne encore entre les repas, chez lui ou aux champs, la moyenne quotidienne devient plus que raisonnable.

D'ailleurs, l'intempérance beauceronne existe à l'état potentiel ; tout Beauceron a en lui un intempérant qui sommeille et qui se réveille à l'occasion, lors de fêtes ou de réunions quelconques, par exemple. Alors la passion de boire, réfrénée en temps ordinaire, reprend toute son ampleur ; le buveur de Beauce est même plus ardent que ses voisins et il va jusqu'à l'ivresse, ce qui arrive plus rarement à ces derniers ; nous l'avons constaté nous-même les jours de foires et de marchés, et c'est un fait notoire.

« Mais y en a ben à c' soir qui r'trouv'ront point leu ch'min,
Y en a qui godaill'ront jusqu'à demain matin » (3).

Cet oubli de soi n'est, du reste, nullement déshonorant, et de ce que tel gros fermier rentre ivre chez lui, il ne perd pour cela rien de son autorité. Et tel est cet amour du vin en Beauce, qu'on le préfère même à Vénus ! « A la fête annuelle du village elles (les jeunes Beauceronnes) dansent quand les garçons veulent bien le permettre, car, ce jour-là, les joyeux drilles *plus jaloux*

(1) Cité par Henry Estienne, *Apologie pour Hérodote*, chap. XXXVI.

(2) Maintenant encore, la nourriture du Beauceron consiste presque exclusivement en porc salé aux choux ; c'est le plat unique de tous les repas, sans aucune variété.

(3) Jacques Peltier, *La Fouèr' ed' la Chand'leur*, 1906.

de célébrer Bacchus que les Grâces s'attardent presque toujours au cabaret et ne souffrent pas néanmoins que les gas des autres hameaux qui se présentent à la fête ouvrent le bal avant qu'ils aient eux-mêmes levé le branle » (1). Pendant ces deux dernières années on pouvait, grâce au recrutement régional, retrouver ces mêmes jeunes gens à la caserne. A leur arrivée, imbus des principes ancestraux d'avarice, d'égoïsme et de sobriété forcée, ils étaient presque tous d'une grande tempérance et conservaient avec respect au fond de leur poche, les quelques sous qu'ils devaient à la largesse occasionnelle de la bourse paternelle; puis au contact des camarades du Val et de Sologne, ils se civilisaient (!) et apprenaient à boire; mais non pas comme leurs maîtres; ils buvaient seuls, pour eux, pour le seul plaisir de boire; hors de la caserne on les voyait entrer isolément au cabaret, ce que ne faisaient jamais ceux-ci, pour n'avoir pas à « payer » aux camarades, et ils s'enivraient bien davantage. A côté de ceux-là, d'autres conservaient leur insigne avarice, et retournaient chez eux aussi sobres qu'ils en étaient partis. Ce n'est pas nous qui y trouverions à redire.

Ce que nous disons-là de l'intempérance beauceronne s'applique spécialement, cela va sans dire, à la pleine Beauce, la Beauce type; mais il y a une partie qui y fait exception; c'est la zone limite voisine du Val, large de quelques kilomètres, qui longe le cours de la Loire, puis qui, vers l'ouest, remonte de la vallée de la Loire à celle du Loir, en longeant le département d'Indre-et-Loire, et affecte ainsi, dans son ensemble, la forme d'un croissant. C'est bien déjà la Beauce, mais il y a encore là d'assez nombreux champs de vigne, dont les propriétaires sont très fiers; ils professent pour leur vin un grand amour, et c'est là qu'on peut voir que le Beauceron a de l'intempérance en puissance. « Ce pays, tout en n'étant déjà plus la Sologne, se pique de n'être pas encore la Beauce, nous écrit le Dr Baudron, (de Josnes, dans cette contrée). En Beauce, on ne boit pas trop et la raison toute naturelle de cette tempérance est qu'il y a peu

(1) Noël Parfait : « *Le Beauceron*, » dans *Les Français peints par eux-mêmes*.

de vigne. Ici, on boit beaucoup, parce que chaque individu a sa vigne, qui lui donne en abondance vin et alcool, dont il use et abuse parce qu'il les a à sa disposition sans bourse délier. Mais c'est le vin qui fait surtout l'objet de sa passion ». Et là aussi on commence jeune, puisqu'on donne du vin à l'enfant dès le berceau, pur et par verres, et qu'on n'hésite pas, « lorsqu'il est souffrant, à lui donner de l'eau-de-vie pour le guérir en attendant l'arrivée du médecin ». Sous le rapport de l'intempérance, cette partie de la Beauce se rattache au Val (1).

(1) Nous avons trouvé une preuve amusante de l'amour de l'habitant de cette contrée pour son vin dans les lettres qu'un enfant du peuple, un jeune gas de Villebarou, commune voisine de Blois, écrivait à sa famille en 1794, de l'armée de Sambre-et-Meuse, où il avait été enrôlé. M. Thibault a recueilli et publié treize de ces lettres ; dans toutes, sauf deux, le jeune conscrit parle des vignes et du vin ; pas un mot du blé, qui est pourtant la culture principale du pays. Certains passages en sont assez jolis dans leur naïveté pour être rapportés. « Vous devez être bien réjouis de ce que vous cuerez bien du vin, car, quand on en cue, on en boit. Nous savons bien ce que c'est, car depuis le 23 ventôse, nous n'en avons pas bu beaucoup » (Lettre VIII). A son frère il dit : « Pour moy, je ne m'attends pas de boire du vin nouveau cette année, pour toi tu vas compter les tonneaux que mon père va remplir, et moy je vas compter les lieues que je vas faire, ça va faire que nous allons être occupés tous les deux » (Lettre IX). Et à son cousin : « Pierre Habert, tu ne veux donc pas venir nous voir ? Si tu as la gale viens ; tu la feras passer à l'ambulance ; mais bois du vin pour quand tu viendras nous voir, parce qu'icy, tu n'en boyras point. Je n'en ai bu environ qu'une bouteille » (Lettre XII).

Adrien Thibault, *Un volontaire de Villebarou à l'armée de Sambre-et-Meuse*, Blois, 1894.

CHAPITRE II

De l'intempérance par abus de boissons autres que le vin.

La consommation ordinaire, abusive et presque exclusive du vin, que nous venons d'étudier au chapitre précédent, appartient à presque toute l'étendue du département et à la presque totalité de la population masculine.

Toutefois, il est un autre breuvage dont l'usage (non l'abus) est aussi ordinaire : c'est l'eau-de-vie de marc du pays.

§ 1. *Eau-de-vie de marc de raisin.*

Nous avons vu que cette eau-de-vie était produite en très grande quantité et par un très grand nombre de bouilleurs de cru ; c'est dire que presque tous les vigneron « brûlent », mais pour leur propre consommation et non pas ordinairement pour le commerce. C'est que l'eau-de-vie de marc est vraiment en Loir-et-Cher une boisson populaire, autant même que le vin. Son usage est général ; car on lui attribue de la meilleure foi du monde une vertu hygiénique. Nous venons de voir que la mère n'hésite pas, lorsque son enfant est souffrant, à lui donner de l'eau-de-vie en attendant l'arrivée du médecin ; à Pontijou, sur la route de Châteaudun, la Cisse forme un marais de petite étendue ; les travailleurs qui y vont faucher ne manquent pas, avant d'y entrer, de prendre, en chaussant leurs bottes, un petit verre d'eau-de-vie qui est censé les préserver des fièvres paludéennes ; en beaucoup d'endroits enfin, le matin, au lever, on se rince la bouche et on se nettoie les dents d'un verre d'eau-de-vie. Ce sont là des faits particuliers, mais d'une façon géné-

rale, rares sont ceux qui n'usent pas quotidiennement d'eau-de-vie. Toutefois, on ne saurait dire qu'il y a ordinairement abus ; tout au moins, cette consommation est-elle loin d'être proportionnée à celle du vin. On en prend beaucoup moins dans les débits ; à part quelques buveurs qui en font un réel excès tout le long du jour, le buveur type de Loir-et-Cher lui préfère le vin blanc entre les repas. S'il prend régulièrement de l'eau-de-vie chaque jour, il ne le fait qu'après le repas du matin, ou même après chacun des repas, sous forme de « goutte » ou de « café » ; souvent d'ailleurs la goutte comporte plusieurs petits verres.

Il est très difficile de donner une idée exacte de cette consommation de l'eau-de-vie, en raison d'abord de ce qu'elle est en quelque sorte « familiale » et non publique, et aussi en raison des variations individuelles. Nous ne pouvons guère non plus, sous le privilège des bouilleurs de cru, tenir compte de chiffres officiels ; la seule chose qu'on doive retenir, c'est que presque toute l'eau-de-vie produite est consommée dans le département, et que presque tout le monde en use (1 ou 2 petits verres par jour) ; que beaucoup en abusent ; que, d'autre part, elle est presque toujours chez le buveur concomitante au large usage du vin, et presque jamais exclusive de ce dernier.

§ 2. *Liqueurs d'industrie.*

Dans cette majeure partie du département où l'intempérance est telle que nous l'avons décrite, la consommation des liqueurs ordinaires d'industrie est tout à fait l'exception. Autant dire que dans les débits le peuple n'en consomme pas, et leur étagère est fort mal garnie, ce qui ne va pas sans gêner les buveurs étrangers, habitués à d'autres mœurs, et qui d'ailleurs, noyés dans la multitude des buveurs de vin, ne tardent pas à s'adapter à leur nouveau milieu. Les liqueurs ne sont guère consommées qu'en ville, dans les « cafés ». Mais ceux-ci sont si peu fréquentés par la population indigène ! Le dimanche seulement, les buveurs des classes moyennes s'y rendent, et là, pour se distinguer du vulgaire, ils absorbent les liqueurs à la mode, « vertes » et « oxy-

génées ». L'usage de ces boissons ne va pas plus loin, et jusqu'à présent, on ne peut pas dire que le mal soit bien grand.

Si exceptionnel que soit l'usage de ces liqueurs, il existe pourtant, et il importe de signaler certains buveurs, dont les habitudes détonnent au milieu de celles du pays, parce que malgré leur petit nombre ils ne contribuent pas peu, ainsi que nous le verrons par la suite, à grossir le contingent alcoolique du département.

Ceux là sont des *buveurs de tout*, la plupart destinés presque fatalement à devenir des *alcooliques*, et tenus pour tels, avant l'heure par leurs compatriotes, qui n'admettent pas que l'on boive autre chose que du vin. Il a fallu que chez ces buveurs exceptionnels, anormaux dans le département, une influence étrangère soit intervenue pour modifier la forme de leur intempérance native.

Pour les uns, c'est la *profession* et parmi ceux-là figurent au premier titre les débitants, qui ayant sous la main ces liqueurs, ne peuvent guère se dispenser d'en abuser et ont mille occasions pour le faire. On en verra la preuve en consultant les tableaux de notre deuxième partie, où il en figure plusieurs. (Voir aussi les cas du docteur Piédallu, cités dans sa lettre).

Pour les autres, ce sera une habitude contractée *hors du département*, soit pendant le service militaire, soit plutôt pendant le « tour de France » ; revenus au pays, ils n'ont pas pu, pour une raison ou pour une autre, mais le plus souvent sous l'influence d'une tare mentale latente ou légère, se débarrasser de ces habitudes étrangères. En voici un exemple :

H..., 36 ans, célibataire, ébéniste à Romorantin, admis le 10 avril 1903 à l'asile d'aliénés de Blois. Issu d'une famille de nerveux, réformé au conseil de révision comme faible de constitution, sujet aux épistaxis et aux maux de tête. Laborieux, habile professionnellement, *a fait son tour de France* durant lequel il apprit à boire de tout en abondance : *vin, absinthe, alcools et apéritifs variés* ; grand fumeur, grand chiqueur. Au cours de ses voyages est opéré d'un varicocèle ; l'apparition de cette affection avait agi sur son état mental ; resté inquiet et sombre en dépit de l'intervention. Bien que par-

ticipant à la vie générale commune, restait de préférence seul, parlait peu, s'adonnait à diverses boissons (vin, absinthe surtout); son caractère se modifia peu à peu, son penchant à l'alcoolisme s'accrut de plus en plus; mit de l'irrégularité à son travail qu'il abandonna définitivement six mois avant son internement. Est craintif, peurs fréquentes, hallucinations visuelles nocturnes, actes de violence — a frappé son père.

Août 1904 : Diarrhée, amaigrissement, constatation de lésions aux sommets du poumon. Etat mental amélioré, cause volontiers.

Avril 1905 : Depuis octobre dernier a repris à l'asile son métier de menuisier, travailleur assidu, régulier, habile, répond avec bon sens aux questions; reste peu causeur, n'aime pas à recevoir des ordres.

Encore présent au 1^{er} mars 1907.

D'autres appartiennent aux couches les plus inférieures de la société, dévoyés qui se livrent aux pires débauches, malandrins et vagabonds; ou encore faibles d'esprit. Ceux-là ne sont pas à la vérité, très nombreux en Loir-et-Cher, mais enfin ils existent.

C..., né à Lamotte-Beuvron en 1840, est un vagabond qui n'a jamais quitté le département; travaillait rarement, buvait de tout ce qu'on lui donnait en vagabondant et, dès qu'il avait quelques sous, il s'enivrait avec *les alcools les plus variés*.

1^{re} admission. — ??

2^e admission. — 1^{er} octobre 1903 : Excitation maniaque avec idées de grandeur et de richesses. Ambulomanie. On a essayé de le faire travailler aux champs. S'est montré médiocre travailleur. Faible d'esprit.

3^e admission. — 10 août 1904 : Depuis sa sortie, a mené comme toujours une existence errante et misérable. Idées vagues de satisfaction et de richesse. Calme. Travaille par intervalles.

Ou bien ce sont des individus dont un événement a bouleversé la vie, soit matérielle, soit psychique.

W... a reçu une balle pendant la guerre de 1870 qui lui a crevé

l'œil gauche, l'autre s'est détruit par sympathie. Au bout de neuf ans, est devenu sourd pendant quinze jours et, depuis ce temps, il sent sa balle dans le nez et peut la frapper avec un objet pointu. Il a été fait une tentative d'extraction qui n'a pas réussi. Depuis qu'il est aveugle, il vagabondait dans Blois, faisant des excès alcooliques journaliers, buvant *de tout* en grande quantité.

Interné le 5 septembre 1898. Délire de persécution avec hallucinations de l'ouïe.

Folie alcoolique (Doutrebente); crainte des policiers, des rayons X, d'une prostituée, etc.

C..., admis à l'asile de Blois en 1903. Père grand buveur, mort dément à l'Asile en 1900, à l'âge de 59 ans.

Couvreur, 33 ans. Buvait autrefois modérément; mais depuis la mort de sa femme, il y a huit jours, parcourt la ville, égaré, allant de cabarets en cafés; visage congestionné, corps secoué de tremblements généralisés, langue saburrale, odeur éthylique, agitation, inquiétudes, hallucinations visuelles, visions de flammes; voit sa femme et s'entend appeler par elle. Frayeurs nocturnes.

Sort guéri au bout de deux semaines. *Ne buvait que du rhum.*

A sa sortie, continue à boire exclusivement du rhum en quantités considérables. Entre à l'Hôtel-Dieu de Blois en juin 1907. Il est véritablement dément : paraplégie des quatre membres, surdité, parole presque impossible. Zoopsies, cris inarticulés, alimentation difficile, gâteux. Meurt au bout de trois semaines dans le marasme.

Ou bien enfin ce sont des malades de l'esprit dont l'affection à son début est *cause* de l'intempérance. Au moment où leur caractère se modifie, où leur activité se ralentit, le travail n'est plus possible; ils vont de cabarets en cabarets, passant leur temps à boire et buvant de tout; ou encore ce sont des dipsomanes.

F..., comptable, né en 1875. Enfant chétif, irritable. Vers l'âge de 20 ans, écrit des lettres peu sensées. A ce moment, commence à faire des excès de boisson (vin blanc et alcool) et de tabac (troubles

toxiques de la vue). En juin 1896 (21 ans), agitation, cauchemars, zoopsies, tremblement des mains. A jeun, mélancolique. Le 24 février 1897, étant soldat à Poitiers, fut interné jusqu'au 28 juin et réformé en juillet; l'aliéniste de Poitiers attribue cet état à l'alcool et à la masturbation. Son état s'améliore et il sort à peu près guéri. Quelque temps après, excentricités, agitation perpétuelle, menaces; il a recommencé ses excès alcooliques et onanistiques; il réclame du vin pur avec insistance; il ne peut résister à l'envie de boire et but un jour du vinaigre, ne trouvant pas autre chose; son ivresse dura plusieurs jours. A jeun, toujours mélancolique, se lamente sur son état. Fugues de plusieurs jours, surexcitation; dit qu'il est comme une machine; hallucinations, soliloques. Interné à l'asile de Blois le 30 août 1897.

Dit avoir commencé à boire à 18 ans, du vin seulement; cessa un moment, puis reprit et but de la *bière*, trois ou quatre bouteilles par jour; il boit *depuis qu'il est inactif, pour ne pas penser à la mort* qu'il craint depuis son enfance; fit plusieurs métiers et aussi quelques petites dettes. Actuellement hallucinations, zoopsies, chute dans les précipices. Mémoire conservée, bon état physique, pas de points hystérogènes, mais diminution de la sensibilité; légère asymétrie faciale, phimosis. Sort le 30 octobre 1897.

Travailla à sa sortie. Est resté calme jusqu'au 15 novembre; alors, pendant trois jours, fit des excès alcooliques: but un jour quinze bouteilles de bière. Querelle, bataille, blessure à la paupière inférieure. Interné pour la troisième fois, le 23 novembre 1897. Pas de manifestations délirantes, ne semble pas avoir grande conscience de ses excès; boit, dit-il, pour se donner de la force; dit qu'on exagère ce qu'il a fait, que s'il pouvait boire à sa soif (deux litres de vin par jour), il ne s'enivrerait jamais (il boit à l'asile trois litres de coco par jour). Sort le ?

Ne tarde pas à faire des excès, bat sa mère. Est de nouveau interné le 23 mai 1898. Calme et s'explique convenablement. Sort le 27 avril 1899.

On le place en ville dans un bureau à la Trésorerie générale comme comptable. Travaille quelque temps, puis profite de son séjour en ville pour boire des *liqueurs variées*, et surtout du ver-

mouth en quantité considérable. Nouvelle excitation, nouvel internement le 5 juin 1899. Crises de dipsomanie pendant lesquelles il cherche à s'évader; crises d'excitation intellectuelle, puis mélancolie.

Encore présent au 1^{er} mars 1907.

Encore une fois, ce ne sont pas là des cas « d'intempérance loir-et-chérienne ».

§ 3. *Eau-de-vie de cidre, de fruits, eau-de-vie de commerce.*

Perche. — Une place toute spéciale, dans ce chapitre, doit être faite au Perche, dont l'intempérance est toute différente de celle du reste du département; nous l'avons constaté pour sa nature, nous allons le voir pour sa forme.

Dans ce coin de pays, ainsi que nous l'avons déjà dit, le vin n'est plus du tout boisson de consommation courante; il est devenu exclusivement boisson de débits; on l'y boit, parce que dans le pays c'est une rareté et le D^r Bouisset, de Droué, nous dit que, selon lui, si le Percheron en avait à sa table tous les jours, il n'en prendrait pas dans les cafés, où, du reste, il va moins que ses voisins; chez lui, sa boisson ordinaire est le cidre dont il n'abuse pas; ce n'est *ni du vin, ni du cidre* que vient le mal, il vient de *l'abus d'eau-de-vie*.

Or cette eau-de-vie n'est plus de bonne eau-de-vie de vin ou de marc de raisin; c'est une eau-de-vie faite avec le marc du cidre, de poires, de pommes, de fruits divers, pesant de 50 à 60 degrés et vulgairement appelée dans le pays « berluche ». L'abus de la berluche est incroyable et, ce qui est plus triste, général, car tout le monde en prend, les hommes, les vieillards, les femmes et les enfants. Voici la coutume ordinaire : le matin, de bonne heure, on prend la « routie au cid » (rôtie au cidre), pain grillé trempé dans du cidre chauffé, mais on a soin toujours de laver le pot avec une certaine quantité de berluche; dans la journée, outre le vin qu'on peut prendre au cabaret, on y prend également du café; on en prend également chez soi; mais « *café* » veut toujours dire une demi-tasse de café qu'on achève

de remplir avec autant de berluche, puis qu'on rince avec une nouvelle demi-tasse de berluche pure, et il arrive assez communément qu'on prend 10 à 15 cafés par jour (1) (D^r Castaing, de Mondoubleau).

A un âge avancé (car il ne paraît pas qu'un tel régime suivi pendant toute une vie empêche de parvenir à un âge avancé), on n'est pas encore sevré de pareilles habitudes. Quand il ne peut plus travailler, le vieux Percheron n'en continue pas moins à boire et va chaque jour, dès le patron-minet, de cabaret en cabaret, ingurgiter son nombre habituel de petits verres de berluche.

Quant aux enfants, ils commencent de bonne heure à prendre goût à la berluche et à marcher sur la trace de leurs parents. Beaucoup de petites filles, le matin avant d'aller à l'école, à leur premier déjeuner, en boivent un petit verre. Leurs mères leur donnent si bon exemple ! Si, dans le Perche, les femmes ne sont pas plus alcooliques que les hommes, elles le sont, pour le moins, tout autant et elles le sont avec plus d'acharnement. « On me parlait ces jours-ci, nous écrit le docteur Barthès (de Sargé), d'une femme du bourg, appartenant à une honnête famille de commerçants, qui surveille dans son quartier les allées et venues ; dès qu'elle suppose une maison vide, elle s'y introduit comme un voleur et plusieurs fois on l'a surprise déroband des bouteilles d'eau-de-vie ».

A ce régime, la production régionale de la berluche ne suffit

(1) Cette appellation de « café » semble commune à la Normandie et au Perche, c'est-à-dire au pays du cidre. Au surplus, voici ce qu'on doit entendre exactement par « café » : « Le café n'est destiné qu'à servir de prétexte et de point de départ à l'absorption d'une quantité d'eau-de-vie variant de 50 à 400 grammes (1 à 4 décilitres) pour chaque individu. Habituellement voici ce qui se passe : une première gorgée de café bue, une *main d'acier* comble le vide de la tasse avec de l'eau-de-vie pour en « réchauffer » le contenu ; un homme généreux ne remplit pas seulement la tasse, mais encore la soucoupe. De nouveaux vides se produisent, on les comble de même, et ainsi de suite, de sorte que le café a vite disparu, ou plutôt est arrivé à un degré de dilution telle que nous pourrions presque l'appeler homéopathique, qu'on nous pardonne l'expression » (Tourdot, *De l'alcoolisme dans la Seine-Inférieure*. Th. de Paris, 1886).

pas ; aussi est-on obligé de se procurer de l'alcool étranger. Ce sont les épiciers qui, dans chaque village, en sont détenteurs, et c'est la femme qui, en bonne ménagère, est chargée de faire la provision : certaines, nous dit-on, y vont tous les jours acheter pour 20 sous un litre d'horrible tord-boyaux ; d'autres en prennent jusqu'à 5 et 6 litres par semaine, et ces honorables commerçants débitent ainsi chacun de 8 à 10 barriques de 220 litres d'eau-de-vie dans leur année.

Tels sont les caractères de l'intempérance percheronne en Loir et-Cher.

Pour terminer, et à titre de renseignement seulement, car elle est forcément inexacte, nous donnons la quantité moyenne d'alcool pur consommé par an et par habitant dans le département, telle qu'elle nous a été communiquée par l'Administration des contributions indirectes.

Cette moyenne est la suivante :

1^l,89 en spiritueux.

0^l,17 en spiritueux et vins de liqueurs.

Nous ferons simplement remarquer la faiblesse de cette dernière.

DEUXIÈME PARTIE

De l'alcoolisme en Loir-et-Cher.

Dans cette seconde partie de notre travail, nous allons montrer les conséquences pathologiques de l'intempérance que nous avons étudiée dans la première, en d'autres termes étudier l'alcoolisme en Loir-et-Cher et établir les rapports de l'une à l'autre.

Nous diviserons cette étude en deux chapitres : dans un premier nous donnerons les résultats de nos recherches et de notre observation personnelles, avec les remarques qu'elles nous auront suggérées ; dans un second nous transcrirons les résultats de l'enquête à laquelle nous nous sommes livré auprès des médecins du département.

CHAPITRE PREMIER

Constatations personnelles.

Nous nous en tiendrons, dans cette étude de l'alcoolisme, aux seules manifestations mentales, en insistant de façon toute particulière sur la psychose, nous bornant à dire, en un article très court, un mot des manifestations viscérales. Et cela parce qu'il importe, « parmi les nombreux méfaits du poison, d'en choisir un dont la proportionnalité, exactement connue et relevée, serve partout de terme de comparaison et d'élément de rapport avec l'alcoolisme total » (Régis); or, ce méfait, c'est le méfait cérébral, la folie alcoolique.

Nous n'envisagerons également cet alcoolisme que chez l'homme. Malgré qu'il existe aussi chez la femme en Loir-et-Cher, que celle-ci y soit assez souvent intempérante, nous l'avons laissé de côté, pour ne pas allonger outre mesure notre travail, et parce que nous estimons que la question est assez importante pour faire l'objet d'une étude particulière.

ARTICLE PREMIER

ALCOOLISME MENTAL

Nous suivrons, dans notre étude des manifestations mentales de l'alcoolisme, la division adoptée dans son *Précis de psychiatrie* par notre maître le professeur Régis; elle est claire et simple, et si, ensuite, nous disons un mot du délire dans les maladies infectieuses, les traumatismes, ou après les opérations

chirurgicales, nous aurons la notion exacte et complète de l'alcoolisme mental, en même temps que sa physionomie générale.

§ 1. *Ivresse.*

Ainsi que nous avons eu déjà l'occasion de le dire, l'ivresse est rare en Loir-et-Cher. Cela tient à la façon de boire du Loir-et-Chérien ; nous n'avons pas à y revenir ; nous rappellerons seulement que les quantités de vin, si considérables soient-elles, qu'il absorbe quotidiennement, sont prises par petites doses successives, échelonnées tout le long du jour ; dans ces conditions, l'alcool a tout le temps de s'éliminer avant qu'ivresse ne s'ensuive. Il faut des circonstances spéciales pour que le Loir-et-Chérien s'enivre, et ces circonstances se présentent surtout à la campagne les jours de foire, à la ville à l'occasion de fêtes ; alors il ne s'en fait véritablement pas faute, et la chose n'est du reste, parmi les concitoyens, nullement tenue pour déshonorante. Mais autant les ivrognes « occasionnels » sont nombreux, autant les ivrognes « habituels » sont rares.

Ces ivrognes habituels, du reste, sont bien différents eux-mêmes de ceux d'autres pays où sévit l'alcoolisme contemporain. On a répété partout que l'ivresse du vin était la plus bénigne, la plus douce de toutes. Le fait ne peut nulle part être mieux vérifié qu'ici ; l'ivrogne reste un bon compagnon, doux, paisible ; il erre tranquille dans les rues, chantonnant et riant, jamais querelleur ni méchant ; il ne commet jamais un délit et la police est paternelle pour lui.

Il n'a pas, non plus, malgré les longs excès qu'il a pu faire pendant toute sa vie, l'*habitus* qu'on connaît généralement aux alcooliques. Il reste un individu propre, de mise suffisamment soignée ; il n'a rien du facies alcoolique, ni le regard hébété ou mauvais, ni la voix éraillée, ni l'attitude crapuleuse ; il n'a même pas, le plus souvent, le « visage enluminé » qu'on attribue volontiers au buveur de vin. Dieu nous garde, certes, de faire de l'ivrogne de Loir-et-Cher un homme modèle, mais nous pouvons bien dire qu'il n'attire sur lui ni le mépris ni la répul-

sion instinctive qu'on accorde d'ordinaire à ses congénères; il doit être ce que l'ivrogne était partout autrefois, avant l'apparition de nos actuelles liqueurs d'industrie, c'est-à-dire un homme que son intempérance n'empêchait pas parfois de parvenir aux plus hautes destinées, à preuve Alexandre le Grand, le maréchal de Villars et cent autres, et du vice duquel Montaigne lui-même osait dire : « Je le treuve bien un vice lasche et stupide mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi tous, du plus droict fil, la société publique ».

§ 2. *Psychose alcoolique.*

La psychose alcoolique est la véritable manifestation mentale de l'alcoolisme et c'est elle qui traduit vraiment l'intensité de l'alcoolisme total d'une région; c'est sur elle que nous nous étendrons le plus longuement.

Rappelons tout d'abord en la résumant sa description clinique.

La psychose alcoolique peut survenir soit dans l'alcoolisme aigu, à la suite d'une intoxication brusque et passagère, soit à un moment quelconque dans le cours de l'empoisonnement chronique (Régis). Dans ce dernier cas, elle peut succéder à de copieux excès (*delirium a potu nimio*) ou à la suppression de l'excitant habituel (*delirium a potu suspenso*) ou enfin à un choc moral ou physique (maladie intercurrente, traumatisme, etc.).

L'accès débute ordinairement par une modification du caractère et une altération du sommeil; le premier devient irritable, le second agité et coupé de rêves le plus souvent terrifiants. Le rêve de l'alcoolique n'est pas le rêve ordinaire, fini et oublié dès le réveil; c'est un rêve d'action, qui se continue à l'état de veille; le rêve éveillé ou de jour fait ainsi suite sans transition au rêve endormi ou de nuit et c'est cet ensemble qui constitue le *délire alcoolique*, véritable rêve prolongé et appelé pour cette raison par le professeur Régis « *délire onirique* ». Les hallucinations visuelles, ordinairement terrifiantes (visions d'animaux, de crimes, de batailles, de précipices, etc.) y jouent un rôle capital. Les hallucinations auditives sont plus confuses.

Le délire alcoolique est le plus souvent sans unité et sans cohésion ; c'est une suite incohérente de scènes de rêves ; mais parfois il est formé d'idées plus fixes de persécution, de jalousie, d'auto-accusation, hypocondriaques. C'est dans ces cas que l'alcoolique peut devenir dangereux, soit pour lui-même, soit pour les autres. A ces symptômes psychiques viennent s'ajouter les symptômes physiques habituels de l'alcoolisme : céphalée, tremblement, fourmillement, troubles dyspeptiques, troubles de la sensibilité, etc.

Si le malade s'arrête de boire, au bout de sept ou huit jours, son délire cesse peu à peu et il revient à la réalité ; il ne croit plus à ses visions ni à ses idées délirantes, dont il ne garde même pas toujours le souvenir ; le sommeil redevient normal, l'accès est passé. A moins que les idées délirantes ne survivent à l'accès, ne s'implantent dans son esprit et ne deviennent le point de départ d'un délire systématisé.

Telle est la description schématique de l'accès de psychose alcoolique, mais elle comporte trois formes ou degrés : la description précédente s'adresse plus particulièrement au premier degré, ou *psychose subaiguë*. Mais si l'accès se produit avec une plus grande intensité, il constituera une psychose du deuxième degré, ou *psychose aiguë* : les hallucinations sont plus terrifiantes, la frayeur devient de la *panophobie*, les malades sont en proie à une terreur indicible, il y a un véritable délire d'idées hypocondriaques ou de persécution et les *hallucinations de l'ouïe* sont, non plus confuses comme dans le cas précédent, mais *précises* ; enfin la tendance au suicide est à peu près constante. Ou bien, sous une autre forme, l'excitation est intense, la face congestionnée, les yeux brillants, la température élevée, la peau brûlante, la soif très vive ; l'alcoolique crie, vocifère, marche sans s'arrêter ; les hallucinations sont fantastiques et surtout les *illusions* ordinaires ; le *tremblement* enfin est tellement intense et généralisé qu'il a donné à cette variété de psychose alcoolique le nom de *delirium tremens*. La durée est de huit à quinze jours et la guérison est la terminaison ordinaire.

Le troisième degré est la *psychose suraiguë* ou *délire aigu*

alcoolique. Tantôt les malades sont en proie à un véritable état de *stupeur* : hébétés, les yeux hagards, ils sont plongés dans la prostration la plus profonde; ils paraissent assister à des spectacles terrifiants et ne sortent de cet état d'anéantissement que pour exécuter quelque tentative de suicide. Cet accès guérit habituellement avec lenteur, laissant souvent à sa suite de l'hébétude et de l'obtusion intellectuelle. D'autres fois, l'agitation, extrême, offre tous les caractères du délire aigu simple : élévation de la température jusqu'à 40, 41° (*delirium tremens* fébrile), symptômes typhiques, sueurs profuses, petitesse du pouls, adynamie, etc. La terminaison habituelle est la mort, soit à la suite d'une syncope, soit dans le coma.

Voyons donc la fréquence des cas de psychose alcoolique dans le département de Loir-et-Cher. C'est là l'essentiel de notre travail.

Pour laisser la moindre part au hasard et avoir une moyenne plus précise, nous avons recensé avec le plus grand soin tous les alcooliques qui ont été soignés à l'asile de Blois pendant ces trente dernières années. Nous croyions à un moment y trouver en plus cet avantage de suivre, depuis 1877, la marche de l'alcoolisme et voir s'il était stationnaire ou en augmentation. Malheureusement, nous n'avons pas tardé à nous apercevoir que nous ne pouvions pas faire état de nos recherches et que nos chiffres n'étaient pas comparables. Nous avons été frappé, en compulsant les observations et feuilletant les registres de l'asile, de la très notable infériorité de la moyenne des alcooliques des vingt années 1877-1896 relativement à celle de la dernière période décennale, et déjà nous nous inquiétions de cet accroissement subit de l'alcoolisme dans le département. Notre alarme n'était pas justifiée et nous croyons devoir insister sur ce fait, parce qu'on n'en tient peut-être pas assez généralement compte.

L'alcoolisme est à peu près aujourd'hui ce qu'il était autrefois en Loir-et-Cher; mais on n'internait pas alors les malades avec la même facilité que maintenant; on craignait l'asile et, pour éviter une sorte de tare dans la famille, on gardait, autant qu'on

le pouvait, ses fous chez soi. Il en est encore ainsi dans certains pays, en Bretagne, par exemple, où les aliénés sont gardés dans les maisons ou même remisés dans un coin de l'étable. C'était le cas surtout pour les alcooliques atteints de psychose aiguë, qu'on ne se décidait à interner que lorsque leur accès se prolongeait ou qu'ils devenaient trop dangereux. De plus, les praticiens, à cette époque, n'étaient pas encore aussi familiarisés qu'ils le sont de nos jours avec les manifestations cérébrales de l'alcoolisme et l'étiologie alcoolique n'avait pas toute l'importance que nous lui connaissons et lui donnons aujourd'hui; même ils n'étaient pas toujours consultés. Un alcoolique perdait-il soudain la raison? La famille et les voisins le déclaraient atteint de « fièvre chaude »; on l'enfermait, le ligottait, et privé par là même de son excitant habituel, en quelques jours il était guéri.

Aujourd'hui il n'en va plus de même; on n'a plus pour l'asile la prévention d'autrefois; de plus en plus le séjour à l'asile tend à n'être guère plus déshonorant que le séjour à l'hôpital, et dans ce pays de Loir-et-Cher surtout où l'on a un amour excessif de l'argent et l'horreur des dépenses inutiles, on se hâte de faire interner, dès les premiers symptômes de dérangement cérébral, le malade qui, dorénavant, ne saurait être à la maison qu'une bouche inutile. Et voilà pourquoi quand le docteur Doutrebente prit, il y a quelque vingt-cinq ans, la direction de l'asile de Blois, plus de la moitié des malades étaient fournis par Paris et certains autres départements; peu à peu ceux-ci disparurent, et même il fallut construire de nouveaux pavillons pour les seuls malades du Loir-et-Cher. Il ne faut donc pas conclure que l'aliénation mentale ait d'autant grandi dans le département et il était important de le noter.

En ce qui nous concerne, nos recherches nous ont permis de trouver, pendant les vingt années 1877-1896, un nombre d'alcooliques inférieur de moitié à celui des dix années 1897-1906. Par contre, il est bon de faire remarquer, comme confirmation de ce que nous disons plus haut, que le nombre des vieux déments alcooliques qui venaient à cette époque mourir à l'asile était sensiblement égal à celui d'aujourd'hui.

Pour ces raisons, nous nous en tiendrons aux seuls chiffres des dix dernières années qui représentent un état de choses à peu près établi et définitif et par conséquent comparable avec l'avenir.

Enfin, nous avons adopté la forme de tableau dont le caractère synoptique rend plus aisées les constatations et les remarques que nous serons appelé à faire ensuite.

Nous n'avons fait figurer dans ce tableau que les alcooliques admis pour la première fois. C'est le propre de la psychose alcoolique d'être à répétition; plusieurs de nos malades ont plusieurs internements, parfois dans la même année et viennent ainsi grossir le contingent alcoolique annuel. C'est ainsi que, pour l'année 1906, « le nombre total des alcooliques de Loir-et-Cher admis est de 12, dont 3 admissions pour la première fois et 9 par suite de rechute ou de transfèrement » (Rapport du Dr Ramadier, p. 16). Or, ce qui nous intéresse à nous, c'est le *nombre absolu* des alcooliques que produit l'intempérance loir-et-chérienne.

Nous n'y avons fait figurer également que les *alcooliques purs*, c'est-à-dire les individus qui doivent à l'alcoolisme seul leur affection, qui est ainsi une *protopathie alcoolique*. Mais il est d'autres alcooliques que nous avons laissés de côté et dont nous devons parler maintenant. Ce sont ceux dont l'alcoolisme ne joue pas le seul rôle dans l'affection et qu'on peut diviser en deux groupes :

1° Ceux qui sont fortement prédisposés et en quelque sorte presque fatalement destinés à la folie par leurs antécédents héréditaires ou individuels et chez qui l'alcoolisme n'agit que comme *cause adjuvante* ;

2° Ceux dont l'affection au début ne doit rien à l'alcoolisme et qui ne deviennent alcooliques que consécutivement à leur maladie; c'est de l'*alcoolisme consécutif*, conséquence et non cause de l'affection primitive et dont l'action vient par la suite s'ajouter à celle de cette dernière.

Nous avons trouvé, pour ces dix dernières années, 20 cas de cet *alcoolisme accessoire* qui se répartissent ainsi :

1^{er} Groupe (*Alcoolisme cause adjuvante chez des prédisposés*).

1897 (1). — A..., 53 ans (observation incomplète). Nombreuses condamnations, violences.

Dégénéré impulsif et alcoolique.

1898 (2). — F..., 36 ans. Père buveur, mort à 62 ans d'hémorrhagie cérébrale. Ouvrier habile, intelligent. Un jour, fait des excès avec son frère, et le lendemain on s'aperçoit qu'il n'est plus normal. Erre sans but, rit sans motif. Cet état dure huit jours. Au bout de trois ans, nouvel accès après libations qui dura une semaine. Trois ans après, nouvel accès, semblable aux précédents, qui motive son premier internement. *Entre temps, avait contracté peu à peu des habitudes alcooliques.* Dans la suite, sera interné six autres fois.

Mélancolie, persécution, incohérences, etc. ; tremblement.

Mélancolie chez un débile avec alcoolisme (MAGNAN).

(3). — C..., 32 ans. Sœur idiote. Varicocèle. Autrefois, sobre, bonne conduite, intéressé. A 27 ans, commence à se plaindre qu'on lui doit de l'argent et qu'on lui en vole ; *en même temps, se met à boire avec excès ; cesse peu à peu de travailler.* Violent avec ses parents. Depuis deux ans, ne boit plus parce qu'il n'a pas d'argent ; néanmoins, l'état mental s'accroît et on est obligé de l'interner. Idées de persécution, grandeur.

Débilité mentale avec alcoolisme ancien (DOUTREBENTE).

1900 (4). — C..., 22 ans. Persécution (observation incomplète).

Epilepsie compliquée d'alcoolisme (DOUTREBENTE).

(5). — C..., 30 ans. A partir de 11 ans, crises d'épilepsie. Le 10 juillet 1900, à la suite d'un accès et de copieuses libations, folie furieuse. Frappe son père et sa mère, fait des menaces de mort. A l'asile, voies de fait.

Folie épileptique avec delirium tremens (DOUTREBENTE).

1902 (6). — A..., 29 ans. A toujours eu la manie des inventions,

Impressionnable. Idées mystiques, scrupules, hallucinations, illusions, terreurs panophobiques.

Délire toxique (alcool et tabac) chez un débile (DOUTREBENTE).

(7). — B..., 38 ans. Mégalomanie. Impulsions (observation incomplète).

Dégénérescence mentale et alcoolisme (DOUTREBENTE).

1903 (8). — J..., 29 ans. Mère nerveuse, frère atteint d'une maladie nerveuse ou mentale décédé à 28 ans. Convulsions dans son enfance; excès de boisson depuis l'âge de 18 ans; aboulque, voudrait perdre sa passion, ne peut y arriver. Mélancolie, fugues.

Dégénérescence et alcoolisme (DOUTREBENTE).

(9). — H..., 38 ans. Mère s'adonne à la boisson. Un frère sourd-muet, un autre dipsomane. Lui a toujours été dépensier; irritable, sujet aux maux de tête. Eut un grand chagrin du fait de la perte d'un enfant mort de méningite. Commença alors à faire quelque excès de boisson, eut une première crise de confusion mentale en 1902 qui dura quelques jours. Redevint normal et travailla dans une brasserie où il but de la bière en grande quantité. Second accès qui motiva son internement. Confusion mentale, hallucinations, auto-accusation, persécution, inquiétude, insomnie, anorexie, pîtuïtes matutinales.

Alcoolisme cause adjuvante chez un prédisposé (DOUTREBENTE).

1904 (10). — C..., 32 ans. Persécuté (Observation manque).

Débilité mentale avec alcoolisme (DOUTREBENTE).

1905 (11). — H..., 48 ans. Deux frères ont eu des convulsions dans leur enfance. Lui-même en a eu à l'âge de 9 mois et plusieurs fois depuis. Fièvres intermittentes à 18 ans. Intelligence médiocre; laborieux, mais vif et violent. A bu toujours avec quelque excès. Depuis trois ou quatre ans, les crises épileptiformes ont repris avec plus de fréquence; en même temps, instabilité dans les idées et affaiblissement intellectuel. Huit jours avant l'internement, violente surexcitation, hallucinations, insomnie, incohérence, menaces, violences. Conjonctives subictériques, tremblement.

Epilepsie avec alcoolisme (DOUTREBENTE).

2^e Groupe (*Alcoolisme consécutif à des troubles mentaux*).

1899 (12). — P..., 34 ans. Un an avant son internement; perdit un procès, ce qui lui donna de profonds ennuis. Là remontent les premiers symptômes de trouble mental : impulsion à boire irrésistible, va souvent au café, travaille irrégulièrement; agitation, paroles incohérentes. Il y a huit jours, l'état s'aggrava : quatre ou cinq accès de violente surexcitation; violences, loquacité, insomnie, cauchemars, pituites matutinales, tremblement.

Dégénérescence, débilité mentale, dipsomanie (ALLOMAN).

1900 (13). — B..., 31 ans. La maladie remonte à un an, époque où sa femme le quitta, ce qui lui causa un violent chagrin. Depuis ce moment, ne travaille plus et passe son temps à fumer et à boire; hébété, tentative de suicide; santé physique mauvaise, tremblement, gâtisme.

Alcoolisme chez un débile (DOUTREBENTE).

1903 (14). — N..., 38 ans. Père buveur; mère atteinte de fièvre cérébrale quinze jours avant sa naissance; un cousin de la mère soigné à l'asile. Coup de pied de cheval à la tête vers l'âge de 20 ans. Sait lire, pas écrire; peu vigoureux, indifférent en matière d'amour et de mariage. Il y a neuf ans, coup de soleil suivi de troubles mentaux pendant une semaine. Depuis, plusieurs autres accès. Excès alcooliques qui ont été en augmentant depuis le premier accès. Persécution, violences.

Alcoolisme consécutif à troubles mentaux qu'il est venu augmenter.

(15). — M..., 51 ans. Frère soigné à l'asile. Troubles datant de deux ans et attribués à de grands chagrins de famille (trois mariages malheureux); noie son infortune dans le vin. Excès de boisson intermittents : excitation, peurs, cauchemars, instabilité dans les idées.

Alcoolisme consécutif à troubles mentaux chez un prédisposé
(DOUTREBENTE).

(16). — H..., 36 ans. Famille de nerveux ; lui était faible de constitution ; laborieux. Pendant son tour de France, en 1889, fut opéré d'un varicocèle dont l'apparition avait agi sur son état mental. L'opération n'amena aucun changement : préoccupation, assombrissement du caractère. En même temps, naissait un grand penchant pour la boisson ; était aussi grand fumeur et grand chiqueur. Il y a six mois, dut cesser tout travail : persécution, hallucinations visuelles nocturnes, violences, méchanceté.

Alcoolisme consécutif à troubles mentaux chez un prédisposé.

1904 (17). — R..., 36 ans. Monorchidie droite ; dentition tardive ; nature inquiète. Aurait eu, il y a une dizaine d'années, une peur à la suite de laquelle (quatre ou cinq mois après) il aurait présenté des hallucinations de l'ouïe et des idées de persécution. Après quoi, aurait contracté, depuis sept ou huit ans, des habitudes alcooliques ; devint paresseux et ivrogne : confusion mentale stupide, hallucinations, persécution, menaces, insomnie.

Alcoolisme consécutif à troubles mentaux chez un dégénéré (DOUTREBENTE).

1905 (18). — M..., 32 ans. Sœur morte à l'asile (folie mystique). Maux de tête dans l'enfance. Pas de service militaire (bégaiement). A toujours été considéré comme esprit faible. Sobre autrefois. Il y a deux ans, à la suite d'un mariage manqué, son caractère changea : grande surexcitation, auto-mutilation, puis excès de boisson ; devint méchant, brutal, impulsif. Etat empira il y a trois semaines, cessa de travailler ; surexcitation, impulsions violentes, hallucinations de l'ouïe. Insomnie, appétit médiocre, constipation.

Débilité mentale avec crises aiguës de confusion mentale alcoolique (DOUTREBENTE).

(19). — M..., 30 ans. Père alcoolique. Caractère violent. Maux de tête fréquents. Excès de tabac. S'enivrait tous les jours et se battait. Interné une première fois à Tours, à l'âge de 20 ans ; une deuxième fois, il y a six ans, de son propre mouvement ; il n'y avait pas encore d'alcoolisme. Cauchemars et rêves pénibles ; hallucinations, menaces, insultes. Tremblement de la langue et des mains.

Alcoolisme consécutif chez un débile.

1906 (20). — H..., 31 ans. Intelligent, travailleur, toujours un peu sombre. Il y a deux ans, cessa brusquement de travailler, prétextant qu'il pouvait vivre à ne rien faire; après la mort de sa mère, il y a dix-huit mois, refusa de s'occuper de l'héritage; montrait en tout une grande indifférence; en même temps, faisait des excès de boisson de plus en plus grands. Devint dangereux (coup de fusil sur un voisin). Persécution; délire de possession, grandeurs. Malformation des oreilles, voûte palatine ogivale, tremblement, dermographie, fourmillement dans les membres inférieurs.

Dégénérescence avec appoint alcoolique.

A tous ces cas, l'intempérance loir-et-chérienne a prêté son appui dans une plus ou moins large mesure, elle ne les a pas créés. On ne peut pas leur demander de nous servir dans une étude de l'intensité de l'alcoolisme.

Il nous reste encore à nous expliquer sur un point. On pourrait s'étonner et on s'est étonné déjà de ce que nos chiffres d'alcooliques admis pour la première fois sont inférieurs aux chiffres officiels et en particulier à ceux qui figurent dans les rapports annuels de l'asile. C'est que d'abord, les chiffres et les rapports indiquent le nombre de *tous les alcooliques* admis à l'asile, quelles que soient leur origine ou la forme de leur alcoolisme; *les nôtres sont ceux des seuls alcooliques qui se sont alcoolisés dans le département et qui font de la psychose.*

De plus, beaucoup de malades figurent sur les registres de l'asile comme alcooliques qui, en réalité, ne le sont pas, ou dont l'intempérance est fort douteuse dans l'étiologie de la maladie. Cela provient, à notre avis, du développement général de l'intempérance qui devient presque idée fixe dans l'esprit du praticien de Loir-et-Cher; il suffit d'apprendre qu'un individu devenu aliéné s'est enivré quelquefois pour en faire un alcoolique. Il y a là une véritable exagération, où il conviendrait de ne pas tomber, lors de la rédaction des certificats d'internement en particulier. Nous nous sommes étonnés, avec notre ami le Dr Nouët, interne de l'asile, en relisant les certificats d'admission de ces dix dernières années, de trouver des jeunes gens de 16 et

18 ans qui figurent comme alcooliques; à cet âge-là, même en Loir-et-Cher, il est bien extraordinaire qu'on le soit et, en réalité, les jeunes malades en question étaient des débilés qui faisaient de la confusion mentale ou de la démence précoce et chez qui quelques excès n'avaient dû jouer qu'un rôle bien faible dans l'étiologie du mal. Nous avons trouvé des malades internés il y a de longues années sous le diagnostic d'alcoolisme, qui font par exemple un délire systématisé dont on ne peut pas rendre responsable l'alcoolisme. Nous avons trouvé enfin comptés comme alcooliques nombre de vieillards sexagénaires ou septuagénaires, déments séniles, artério-scléreux, à conceptions délirantes plus ou moins vagues, marasmatiques ou gâteux et chez lesquels on peut relever des excès alcooliques anciens. Franchement, doit-on faire figurer les malades de cette sorte dans une statistique d'alcooliques? Et c'est ce qui se fait pourtant trop souvent. C'est par un soin minutieux, des recherches difficiles souvent et longues mais nécessaires, qu'on peut obtenir des statistiques sérieuses et exactes dont on puisse faire état. Ce n'est généralement pas le cas des statistiques officielles, faites par ordre, et nous n'en voulons pour preuve que celle, récente, qui fut demandée par le ministre de l'intérieur aux directeurs d'asiles de toute la France. Si ces Messieurs avaient pris soin de mettre moins de détachement dans la confection de ce travail (il faut reconnaître qu'on ne le leur demandait pas), il n'aurait pas donné lieu aux observations, aux critiques plutôt, que crut devoir faire dans son rapport au ministre le directeur de l'Assistance et de l'Hygiène publiques. Malgré cela, son caractère officiel ne manquera pas de donner à cette œuvre de longue haleine toute l'importance qu'elle ne mérite pas et on ne se fera pas faute de s'en servir à la tribune du Parlement pour prouver, une fois encore peut-être, que le vin est l'ennemi de l'homme (1).

(1) D'après cette statistique, le département de Seine-et-Oise ne compterait que 9 aliénés alcooliques, et le Cher 166, ce qui donnerait pour ce dernier la proportion extraordinaire de 33,48 alcooliques pour 100 aliénés; le premier n'a qu'un asile privé de faible importance; le second reçoit de nombreux malades de Paris.

Quant à nous, la nécessité nous est apparue de faire l'examen approfondi et détaillé de l'observation de chacun des malades internés à l'asile durant ces dix dernières années, et par ce moyen, nous croyons être arrivé à établir des chiffres dont, en toute conscience, on puisse faire état.

Si nous insistons sur ce fait, c'est que nous savons combien, immanquablement, notre chiffre de 38 alcooliques paraîtra faible. Certes, une moyenne de 3,8 aliénés alcooliques par an pour un département est faible par elle-même, mais combien le devient-elle davantage si l'on considère le degré de l'intempérance et son développement général en Loir-et-Cher et si on compare ce nombre d'alcooliques aux milliers de grands buveurs ! Mais on ne s'en étonnera plus si l'on veut bien considérer d'une part, la vie en plein air, le bien-être assez commun, les conditions hygiéniques peu défavorables, l'absence de surmenage physique et surtout intellectuel chez ces buveurs ; *d'autre part, et surtout, si l'on veut bien se rappeler qu'ils ne sont que des intempérants de vin, à l'exclusion de toute autre liqueur.* Tel est le secret du peu d'intensité de l'alcoolisme délirant dans ce pays, et cette constatation vient encore une fois à l'appui de ce qu'a déjà dit le professeur Régis pour une autre région : « Personnellement, dans une région où l'absorption du vin dépasse de beaucoup, pour certaines catégories d'ouvriers, la dose permise, j'en suis encore à voir un alcoolique d'origine exclusivement vinique ». Mais ce ne sont pas ici certaines catégories d'ouvriers seulement qui absorbent plus que la dose permise, c'est l'immense majorité des individus qui en fait des consommations fantastiques.

Mais, nous dira-t-on, il n'empêche que vous trouvez 38 alcooliques en dix ans et même 58 en comptant bien. C'est suffisant pour qu'on ne puisse pas dire que le vin soit inoffensif. — Sans doute, mais qu'on veuille bien, dans le tableau, jeter les yeux sur la colonne des boissons incriminées, et qu'on nous dise combien de nos alcooliques doivent attribuer au vin seul le fait de leur alcoolisme. Car nous avons expliqué que les alcools d'industrie n'étaient pas totalement bannis de la consumma-

tion du département, qu'également l'usage de l'eau-de-vie de marc y était général, et par conséquent son abus assez facile.

Sur les 38 alcooliques que nous avons trouvés, il nous a été impossible de savoir ce que huit d'entre eux avaient consommé. Quant aux trente autres, ils se répartissent ainsi au point de vue de la nature de l'alcool ingéré.

6	ont fait excès de vin seulement
8	» » de vin et d'eau-de-vie
16	» » d'alcools divers

Ainsi, dans plus de la moitié des cas, les alcools d'industrie sont les grands coupables, et le fait est d'autant plus important à noter que la proportion de leurs consommateurs ordinaires est réellement infime. Une fois de plus s'affirme, par l'observation et la clinique, leur extrême nocivité par rapport à celle du vin et de l'eau-de-vie naturelle.

L'absorption associée de vin et d'eau-de-vie a fourni huit alcooliques, et c'est une nouvelle preuve de la toxicité moindre de l'eau-de-vie de vin ou de marc de raisins fabriquée dans de bonnes conditions et non fraudée, relativement à celle des eaux-de-vie d'industrie, à provenance plus ou moins douteuse.

Et enfin nous avons trouvé six malades seulement dont l'alcoolisme semble être dû à la consommation exclusive du vin. Or, examinons de près ces six malades :

1. Année 1899. — G... fait des excès considérables depuis sa jeunesse, et malgré cela n'est interné qu'à 62 ans pour la première fois. Du reste ne délire qu'au moment des excès.

2. Année 1900. — G..., 51 ans. Boit depuis 25 ans, mais a de l'hérédité : un oncle maternel aliéné, une tante hystérique, et lui-même présente des stigmates de dégénérescence.

3. Année 1900. — D..., 54 ans. Détails manquent.

4. Année 1901. — R..., 32 ans. Constamment ivre depuis son enfance ; a de l'hérédité : le père est douteux, et une tante paternelle

était aliénée. De plus, il aurait fait un précédent séjour à l'asile en 1898 pour maladie nerveuse (?)

5. Année 1902. — M..., 38 ans, était ivre sept fois (!) par semaine, se nourrissait tout à fait insuffisamment; a de l'hérédité : oncle maternel et cousin germain aliénés, frère faible d'esprit.

6. Année 1906. — C..., 48 ans, s'enivrait souvent. Autres détails manquent.

Ainsi de ces six malades, l'un est un vieillard qui n'est interné qu'après au moins 40 ans d'excès; un autre a une hérédité mentale ou nerveuse assez chargée; deux autres sont de grands ivrognes et ont une hérédité mentale assez lourde; un autre est un grand ivrogne et c'est tout ce que nous savons de lui; du sixième enfin, nous ne savons rien. On voit donc dans quelles conditions le vin les a rendus alcooliques, et voilà à quoi se réduit le bilan de l'alcoolisme mental vinique en Loir-et-Cher de 1897 à 1906.

Il nous reste à faire maintenant quelques remarques relatives aux régions et aux professions.

Régions. — La Sologne a fourni 17 alcooliques; la vallée du Cher 6; le Val de Loire 3; le Perche 2; la Beauce 2; la ville de Blois 8.

La *Sologne* vient en tête avec presque la moitié du contingent total; et pourtant elle ne renferme guère que le quart de la population du département. Pourquoi la proportion y est-elle plus forte qu'ailleurs? Est-ce parce que la consommation d'alcools divers y est plus considérable? Parce que l'intempérance y est plus grande encore que dans les régions voisines? Peut-être; mais c'est surtout, à notre avis, parce que la résistance de l'organisme du Solognot à l'intoxication, d'où qu'elle vienne, est moins forte. Malgré l'amélioration de son sol et de son genre d'existence, le Solognot, héritier d'une longue misère économique et physiologique, ne s'est pas encore complètement régénéré, et est demeuré une proie facile pour la maladie. Aujourd'hui encore le paludisme est à l'état latent en Sologne, et il

suffit de creuser le sol pour les moindres travaux de terrassement pour voir une nouvelle poussée de l'infection. Nous ne savons pas, même, si l'on ne doit pas admettre la présence assez ordinaire, dans l'organisme du Solognot, d'un hématozoaire plus ou moins atténué. Nous n'en voudrions pour preuve que le fait de l'apparition de la fièvre intermittente chez des sujets subitement atteints d'une affection étrangère, telle que l'érysipèle ou la fièvre typhoïde, à qui d'ailleurs elle vient donner une gravité particulière, et qui jusque-là n'avaient présenté aucun symptôme de paludisme. Ces cas peuvent même se rencontrer chez des individus qui ont quitté la Sologne depuis plusieurs années. Dans ces conditions, il nous semble possible d'admettre que le foie du Solognot, malade héréditairement, ne peut revenir que lentement et difficilement à un parfait état d'intégrité et de fonctionnement, et que cet organe dégénéré est, de ce fait, moins apte à ses fonctions d'élimination.

Ajoutons encore à ce mauvais état physiologique les mauvaises conditions hygiéniques et les difficultés de la vie matérielle : travail opiniâtre et nourriture souvent insuffisante, et nous comprendrons comment le Solognot est moins capable que son robuste et opulent voisin du Val, par exemple, de supporter sans broncher les doses exagérées d'alcool qu'il peut absorber même sous la forme la moins malfaisante : le vin.

La *ville de Blois* a fourni huit alcooliques ; tous, sauf deux sur lesquels nous sommes imparfaitement renseigné, doivent leur alcoolisme à d'autres boissons que le vin : deux ne buvaient que du rhum, les quatre autres buvaient de tout en très grande quantité. Mais combien de chefs-lieux en France peuvent se vanter de fournir en dix ans un aussi faible contingent alcoolique ?

Le *Perche* ne nous donne que deux alcooliques. Ce chiffre minime pourrait surprendre après ce que nous avons dit sur l'existence d'alcoolisme véritable dans la partie nord de cette région où l'on consomme peu de vin, mais en revanche beaucoup d'eau-de-vie de fruits, plus de l'eau-de-vie du commerce de mauvaise qualité. Mais il faut tenir compte d'abord de la faible éten-

due de cette région : les cantons de Droué et de Mondoubleau ne comptent pas plus de 17.000 habitants, c'est-à-dire le seizième de la population totale du département ; ensuite l'eau-de-vie de cidre et celle de poiré, dont il se fait la principale consommation, sont celles qui, d'après Dujardin-Baumetz et Audigé, ont, après celle de vin, le moins de toxicité ; enfin il semble que ce sont surtout les viscères des buveurs qui soient atteints, plutôt que leur cerveau, et dans cette région l'alcoolisme viscéral a véritablement une intensité très grande et une sérieuse gravité. C'est l'opinion du Dr Barthès (de Sargé). « Tout dernièrement, nous écrit-il, un de mes confrères me disait que sur quinze malades vus dans une journée, douze l'avaient consulté pour alcoolisme (gastrite, cirrhose). Nous reconnaissons que l'alcoolisme se manifeste surtout par des lésions viscérales ; les gastrites sont très fréquentes et la cirrhose n'est pas rare, les manifestations cérébrales sont moins fréquentes. Cela tient pour moi à ce fait que nos braves Percherons ne sont pas des surmenés ni intellectuels, ni physiques ». C'est aussi notre avis, et nous sommes persuadé que si leurs conditions hygiéniques étaient plus mauvaises, ou leur cérébration plus intense, ils paieraient un plus lourd tribut à l'alcoolisme mental.

Nous ne signalerons rien de particulier sur le bilan alcoolique de la *Vallée du Cher* ou de la *Beauce* ; mais nous dirons un mot de celui du *Val de Loire*. Cette région a fourni en dix ans trois alcooliques délirants seulement : ils semblent tous les trois n'avoir fait abus que de vin ; mais deux étaient constamment ivres, et l'autre avait de l'hérédité. Encore ceci nous importe peu. Ce sur quoi nous voulons appeler l'attention, c'est que dans une région qui est celle, peut-être, où fleurit la plus grande et la plus générale intempérance, où l'on est intempérant de père en fils — *ebrii ebrios gignunt* —, mais de vin exclusivement, il n'y a eu en dix ans que trois délirants alcooliques. Sans doute, on attribuera ce fait avec nous, au bien-être général, à la nourriture convenable des habitants, aux bonnes conditions hygiéniques dans lesquelles ils vivent ; mais du moins, si nous ne demandons pas, bien loin de là, qu'on fasse pareil abus du vin, qu'on ne

vienne pas nous dire, après semblable constatation, qu'il est un breuvage contraire à la santé, et qu'on doit s'en abstenir complètement.

Professions. — Elles sont presque toutes représentées parmi nos délirants alcooliques, et chacune par un petit nombre d'individus, un, deux, ou trois, sauf les cultivateurs et les cultivateurs-vignerons, qui sont au nombre de treize. C'est qu'ils forment la presque totalité de la population du département, et surtout qu'ils ne s'en tiennent pas à la seule consommation du vin qu'ils récoltent. Sans cela, ici comme ailleurs, leur corporation serait vierge d'alcoolisme. C'est encore une remarque qu'a faite le docteur Barthès : « Je suis originaire du Bas-Languedoc, nous écrit-il; dans mon pays, on fait une consommation énorme de vin et je reconnais que les alcooliques sont relativement rares; il n'y a aucune espèce de proportion avec ce que je vois ici : dans mon pays d'origine, l'alcoolique est l'exception, ici c'est la règle » (Il s'agit du Perche).

Mais nous ne retrouvons qu'avec peine quelques représentants de ces professions que nous avons signalées dans notre première partie comme les plus intempérantes : un seul coiffeur, qui buvait des alcools de toutes sortes; trois débitants qui buvaient de tout également; trois bûcherons seulement, malgré les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles vivent ces travailleurs; mais point de rouliers, point d'ouvriers de la forge, point de ces divers petits artisans, desquels le travail chez eux permet le fréquent commerce de la bouteille, pas même enfin de garde-champêtre!!

§ 3. *Démence alcoolique.*

Nous terminerons notre étude de l'alcoolisme mental en disant un mot de la *Démence alcoolique*.

« Lorsque l'alcoolisme chronique a duré un certain temps, il détermine à la longue une déchéance progressive de l'individu, tant au point de vue psychique qu'au point de vue physique ». C'est la *démence alcoolique*. Parmi les troubles physiques, on

observe : le tremblement, les convulsions épileptiformes, l'affaiblissement musculaire, des dégénérescences graisseuses, des congestions, etc. Du côté psychique : diminution des facultés intellectuelles, perte des sentiments et des affections ; idées vagues et confuses de persécution, de jalousie, hypocondrie ; irritabilité, violences, impulsions ; perversion du sens moral, actes indéliçats et immoraux. « De dégradation en dégradation, les malades en arrivent à l'état gâteux et finissent dans le marasme, emportés le plus souvent par une attaque apoplectique » (Régis).

Telle est la description sommaire de la démence alcoolique. Elle n'est pas d'un bien grand intérêt dans une étude de l'alcoolisme cérébral, dont elle ne peut guère servir à mesurer l'intensité, car il est bien loin d'être fatal que tous les alcooliques, même les plus invétérés, finissent de cette façon. Ce qui nous intéresse en Loir et-Cher, ce ne sera ni son absence totale ni sa grande fréquence. Nous avons pu relever pour la dernière période décennale huit déments alcooliques soignés à l'asile, et il est à supposer que tous les déments du département n'ont pas été internés. Mais ce qu'on ne saurait affirmer, c'est la parfaite exactitude de cette étiquette de démence alcoolique qui leur est attribuée sur les registres de l'asile. Tous, en effet, sont très âgés, au moins sexagénaires, et fortement artério-scléreux. Et si les excès alcooliques de leur longue existence sont confirmés, ils ne doivent pas être seuls rendus responsables de cette dernière étape de la vie de malades qui, pour la plupart, jusqu'à leur internement, n'ont pas présenté d'autres manifestations alcooliques. Nous estimons donc que, dans cette démence, l'artério-sclérose, la sénilité, la misère, souvent, d'une longue existence, ont une aussi large part que l'alcool, et que celui-ci n'a fait que contribuer à leur mort : il ne les a point tués. Que si, d'ailleurs, on voulait quand même le rendre seul responsable, on nous permettrait de dire de ce breuvage ce que Trousseau disait du café à une époque où ce dernier était, lui aussi, fort décrié : « Si c'est un poison, c'est un poison bien lent, puisqu'il met 80 ans à tuer son homme ».

Par contre, et en opposition avec ces vieux déments buveurs de vin, nous pourrions citer les deux cas suivants :

1° C .., dont nous avons résumé l'observation page 83 et qui fut interné une première fois à l'asile en 1903, où il fit un séjour de deux semaines. Il vint mourir à l'Hôtel-Dieu, en juin 1907, dans un état complet de démence. Il n'avait que 35 ans, *mais ne buvait que du rhum*, en quantités considérables.

2° B..., est un jeune homme de 32 ans, interné à l'asile en 1903, pour affection démentielle dont il devait mourir peu de jours après. Il avait fait de sérieux excès alcooliques et de vin blanc seulement ; *mais c'était un grand comitial et un cardiaque*.

Nous osons croire que l'extraordinaire intempérance loir-et-chérienne aurait d'autres résultats au point de vue de la démence, si la nature de l'alcool consommé était autre qu'elle n'est.

§ 4. *Délire dans les maladies infectieuses.*

Beaucoup de médecins de Loir-et-Cher, au cours de l'enquête que nous avons faite auprès d'eux sur l'alcoolisme dans leur région, nous ont dit qu'ils avaient remarqué la fréquence assez grande du délire dans les maladies infectieuses et particulièrement dans la pneumonie : et, tout naturellement, ils en attribuent la cause à l'alcoolisme des malades. C'est là l'ancienne théorie qui faisait de ces délires de véritables délires alcooliques. La vérité est autre. En réalité, ces délires sont bien des délires toxiques, mais des délires *d'auto-intoxication* dus non à l'alcool mais aux propres toxines de l'agent microbien cause de l'infection, et l'alcoolisme des malades n'intervient qu'à titre secondaire en leur donnant « une aptitude spéciale à délirer... parce qu'ils sont en état de chimisme instable et constamment prêts à faire de l'auto-intoxication » (Régis). Dans ces conditions, il nous paraît bien difficile de dire quelle part revient à l'alcoolisme et quelle part à la maladie elle-même dans la genèse du délire, et pour se faire une opinion exacte à ce sujet, il importerait, non

point de faire *à priori* de tout malade qui délire un alcoolique, mais bien de rechercher s'il a présenté antérieurement de sérieux troubles alcooliques, et en particulier de savoir quelle est la perméabilité de son foie.

Cela dit, nous estimons que l'alcoolisme est loin d'être aussi coupable qu'on semble le croire comme facteur du délire en question. Nous n'avons pas fait à ce sujet de recherches spéciales. Toutefois nous dirons que sur une dizaine de cas d'affection aiguë et grave du poumon (pneumonie, broncho ou spléno-pneumonie) que nous avons eus à soigner à l'Hôtel-Dieu de Blois, un seul malade a fait du délire. C'était un charretier, buveur de vin ; il eut une pneumonie double du sommet et en guérit. De même, dans les autres maladies infectieuses que nous avons observées, typhoïde, grippe, érysipèle, nous n'avons jamais eu à noter une influence quelconque sur ces maladies de l'intempérance souvent excessive des malades. ,

A cela se borne notre expérience sur les rapports de l'alcoolisme et du délire dans les maladies infectieuses, et, pour les raisons que nous avons dites, nous nous en tiendrons là.

§ 5. *Délires post-traumatique, post-opératoire, et excitation sous le chloroforme.*

Il en sera de même pour les délires post-traumatique ou post-opératoire. Leur rapport avec l'alcoolisme est le même que dans les maladies infectieuses, c'est-à-dire qu'ils sont dus à l'auto-intoxication (infection septique ou rétention d'urine) favorisée par l'alcoolisme antérieur.

Nous n'avons pas observé dans le service de chirurgie de l'Hôtel-Dieu un seul délire post-opératoire, et pas davantage de délire post-traumatique. Et pourtant nous avons eu à traiter de grands blessés, et en particulier plusieurs fractures de cuisse chez de très grands buveurs de vin. Un seul de ces malades, deux nuits consécutives, défit l'appareil qu'on lui avait posé, coupant et arrachant les bandes ; le lendemain matin, parfaitement lucide, il déclara avoir probablement fait cela en rêvant.

Evidemment, on ne saurait voir là du délire onirique. Un autre malade, un camionneur de 53 ans, grand buveur de vin, tomba en août dernier de son véhicule en déchargeant un lourd colis; il se fit une fracture de l'extrémité inférieure du péroné, avec une vaste rupture de toute la partie externe de l'articulation tibio-tarsienne et une large déchirure de la peau au même niveau, par où l'extrémité du tibia faisait issue au dehors, le pied étant fortement luxé et renversé en dedans. Il supporta avec un calme parfait la réduction immédiate, la suture de la peau, la mise de la jambe dans une gouttière en fil-de-fer, ne montra à aucun moment la plus légère excitation, eut toujours un sommeil parfait, et est maintenant guéri, sans qu'il se soit jamais produit ni suppuration ni complication d'aucune sorte.

Par contre, nous citerons le cas d'un homme qui, à la suite d'un coup de poing reçu à l'œil où il avait une forte ecchymose, fit du délire pendant une semaine (confusion mentale, hallucinations). Il était récemment revenu d'Angleterre où il était professeur et était grand buveur d'absinthe.

Au moment où nous quitions Blois, nous apprenions qu'un cas de délire post-opératoire venait de se produire chez un homme que le docteur Dubois, de cette ville, avait opéré de la cataracte. On ne manqua pas d'en faire un délire alcoolique. Mais cet homme était, paraît-il, octogénaire; dans de telles conditions, qui doit-on rendre responsable du délire? L'alcool, ou ses reins?

Nous avons maintes fois été témoin, dans les salles d'opérations de l'hôpital Saint-André, à Bordeaux, de la violente et longue excitation de certains malades à la seconde période de l'anesthésie chloroformique. Plusieurs hommes suffisaient à peine à les maintenir, et il n'était pas rare d'en voir ne jamais arriver à la résolution musculaire complète. C'étaient, cela va sans dire, des alcooliques, et cet état d'excitation était le plus prononcé chez les ouvriers du port, c'est-à-dire chez les buveurs des plus mauvaises drogues mises en vente dans les cabarets des quais. Nous n'avons pas besoin de dire que nous n'avons

jamais constaté pareille chose chez nos opérés de l'Hôtel-Dieu. Sur près de 100 malades hommes chloroformisés pendant une année, il ne nous a pas été donné une seule fois d'assister à un épisode anesthésique aussi dramatique que ceux signalés plus haut. A vrai dire, chez les grands buveurs, de vin blanc surtout, nous avons observé une exagération de l'excitation normale, excitation qui consistait plus exactement en deux ou trois violentes secousses musculaires, suivies d'une forte contraction généralisée, d'une véritable tétanisation des muscles avec crispation des mains, contracture des mâchoires, congestion de la face, le tout de durée assez courte; mais point de cris, de hurlements plutôt, de violences, et un homme seul pouvait arriver à immobiliser le patient. Chez un seul malade, un homme de cinquante-cinq ans, nous ne pûmes arriver à la résolution complète, et encore s'agissait-il d'une réduction de luxation ancienne de l'épaule qui fut impossible malgré les divers procédés employés.

Ici encore, on chercherait en vain les résultats funestes de l'intempérance loir-et-chérienne.

§ 6. *Criminalité.*

Se rattachant en quelque sorte à la pathologie mentale de l'alcoolisme, l'étude de la criminalité en Loir-et-Cher présenterait un incontestable intérêt. Nous ne l'avons pas entreprise pour ne pas élargir le cadre de notre travail, d'autant qu'elle exigerait, pour être complète, une importante documentation et des recherches longues et difficiles; il y aurait matière à tout un ouvrage. Toutefois, nous croyons devoir en dire un mot, qui ne sera rien autre qu'une simple impression.

De conversations que nous avons eues tant avec des médecins qu'avec des magistrats, nous avons eu cette impression que l'alcoolisme, ou plutôt l'intempérance, ne paraît pas jouer grand rôle comme facteur de la criminalité, qui d'ailleurs est loin d'être intense dans ce département. Cependant il importerait, toutes les fois qu'on aurait affaire à un criminel alcoolique, de

rechercher si c'est un buveur de vin exclusivement, ou d'autres alcools, et il est à prévoir qu'on arriverait aux mêmes constatations que pour la psychose, c'est-à-dire que la plupart des délinquants alcooliques seraient des buveurs d'alcools divers, et que les rares criminels buveurs de vin seraient des individus à hérédité chargée ou à prédisposition quelconque, comme par exemple ce R..., condamné pour attentat à la pudeur sur sa petite fille.

C'était un fils de grands buveurs ; son père s'était pendu à quarante-deux ans ; il avait été avec ses neuf frères et sœurs, dont quatre sont morts, élevé dans la misère, et sans aucune éducation morale. L'un de ses frères fut condamné aux travaux forcés à perpétuité pour assassinat ; un autre est tenancier de maison publique, un troisième, mort récemment tuberculeux, avait été un vagabond incorrigible qui partageait sa vie entre l'hôpital et la prison ; les sœurs étaient de mœurs fort légères. Tous étaient de grands buveurs, et R... en particulier, mais de vin exclusivement. Le D^r Ramadier, qui fut appelé à l'examiner, releva chez lui certains signes physiques et mentaux de dégénérescence, mais ne put lui trouver que de très légers signes d'alcoolisme (tremblement de la langue et des doigts, irritabilité d'humeur), et il mit l'acte criminel surtout sur le compte de la faiblesse du sens moral, conséquence de l'hérédité et de la mauvaise éducation.

ARTICLE II

ALCOOLISME VISCÉRAL

Si, jusqu'à maintenant, nous avons pu constater, dans le domaine cérébral, la grande bénignité des résultats pathologiques de l'abus du vin en Loir-et-Cher, et la presque parfaite innocuité de ce breuvage, en sera-t-il de même dans le domaine viscéral ? Bien que cette question soit en dehors de notre sujet, nous croyons devoir en dire rapidement un mot.

A en croire l'opinion courante parmi les praticiens du départ-

tement, il semblerait que l'alcoolisme viscéral soit une conséquence assez fréquente de l'intempérance des habitants. A cette opinion, nous croyons qu'on peut faire quelques réserves.

§ 1. *Gastrite.*

C'est du côté de l'appareil digestif, que se manifesteraient le plus fréquemment les troubles d'alcoolisme, et surtout du côté de l'estomac. Nous n'avons pas assez particulièrement étudié la question pour être suffisamment renseigné, mais il nous a semblé qu'il y avait dans ces manifestations stomacales plutôt *dyspepsie* que *gastrite* véritable. C'est en vain, en effet, que l'on recherche chez les malades de cette sorte les symptômes ordinaires de la vraie gastrite alcoolique ; ils accusent un trouble vague de la digestion, avec pesanteur hypogastrique, mais la plupart de ceux que nous avons interrogés n'accusaient ni pyrosis, ni pituites matutinales, ni inappétence particulière, ni sensation de brûlure au niveau de l'estomac, ni douleur aiguë d'aucune sorte. Et si l'on considère que, quel que soit le nombre de ces malades ils sont encore relativement rares par rapport à celui des grands buveurs et qu'ils ne se recrutent généralement pas parmi les plus grands buveurs, on est en droit de se demander si l'intempérance et l'abus du vin en sont les seuls responsables, ou si plutôt ils ne sont pas que de simples adjuvants chez des sujets fortement prédisposés par une diathèse quelconque. Il serait donc intéressant d'étudier les lésions anatomiques de la muqueuse gastrique, s'il y en a, et de savoir ainsi, à l'encontre de l'opinion de Lancereaux, si la dyspepsie du buveur de vin en Loir-et-Cher ne serait pas plutôt l'effet d'un trouble fonctionnel du système nerveux comme cela se voit chez les herpétiques, que celui d'une lésion matérielle de l'estomac, d'une véritable gastrite. Peut-être, en somme, ne faudrait-il voir là, le plus souvent, qu'une simple fatigue de l'organe. Ce qui nous le ferait croire, c'est que le mal rétrocede aussitôt que la cause est supprimée. Toutefois, nous avons eu à soigner à l'Hôtel-Dieu deux ou trois malades manifestement

atteints de gastrite véritable, avec symptômes complets d'alcoolisme ; et ceux-là étaient des buveurs d'alcools divers.

§ 2. *Cirrhose du foie.*

Quelle est la fréquence de la cirrhose atrophique du foie ? Nous ne saurions le dire exactement, et les médecins du département nous l'ont signalée sans donner de proportions. Pour notre part nous n'avons eu en un an, à l'Hôtel-Dieu, que trois cirrhotiques ; l'un avait été débitant et avait bu vin et liqueurs alcooliques de toutes sortes ; un autre était ce garde-champêtre dont nous avons fait allusion dans notre première partie qui, ainsi que le premier, avait bu, outre du vin, de l'eau-de-vie de marc en quantités considérables. On conviendra avec nous que ce chiffre de trois malades par an dans un service d'hôpital de chef-lieu est vraiment infime, quand il s'agit d'une affection dont la nature du traitement ne saurait que favoriser l'hospitalisation.

§ 3. *Artério-sclérose.*

La conséquence ordinaire et en quelque sorte presque fatale de l'intempérance au dire des médecins du département, serait l'artério-sclérose. La vérification de ce fait demanderait une étude sérieuse, surtout si l'on veut bien se rappeler l'opinion actuelle sur les rapports de l'artério-sclérose et de l'alcoolisme. « Les ouvrages classiques, dit Lancereaux, enseignent que les excès d'alcool engendrent l'athérome artériel ou mieux l'artério-sclérose généralisée, et ce fait, partout répété, ne manque pas d'intérêt, en ce sens qu'il montre la facilité avec laquelle se propagent les erreurs en médecine et la négligence apportée par la plupart des auteurs de pathologie à vérifier ce qu'ils avancent. Mes recherches sur ce sujet, qui datent de plus de trente cinq ans, m'ont appris que l'artério-sclérose généralisée était manifestement rare chez le buveur, et si elle venait à s'y rencontrer, celui-ci *était toujours en même temps un rhumatisant chronique*, autrement dit un herpétique, et qu'ainsi la lésion

artérielle se liait non pas à l'intoxication alcoolique mais bien à l'*herpétisme*, qui est la maladie où s'observe spécialement l'athérome généralisé du système artériel ». D'après cela, il n'y aurait donc pas lieu d'exagérer l'importance de cette soi-disant forme de l'alcoolisme chronique.

Pour notre part, nous n'avons pas été frappé par l'extrême fréquence de cette affection, et il nous a bien semblé qu'elle n'était pas plus fréquente ici que partout ailleurs. Nous sommes donc tout disposé à accepter l'opinion de Lancereaux. Nous avons tellement vu de scléreux qui n'avaient jamais fait d'abus d'aucune sorte, nous avons tellement rencontré en Loir-et-Cher de vieux buveurs qui n'en portaient aucune trace, que nous croyons bien plutôt à l'influence d'une diathèse préalable, qu'à celle de l'alcool seul. Que celui-ci, quand il est de mauvaise qualité et pris avec excès, intervienne à titre d'adjuvant ou de cause favorisante, ou bien en faussant les digestions, ou bien en fatiguant les émonctoires et en affaiblissant ainsi leurs facultés éliminatrices, ou de toute autre façon, soit. Mais nous nous refusons à admettre que le vin, même pris en abondance, conduise le buveur, aussi souvent qu'on semble le croire, à l'athérome. D'ailleurs, presque tous les artério-scléreux que nous avons observés étaient des hommes qui avaient de beaucoup dépassé l'âge mûr, quand ce n'étaient pas des vieillards; leur existence, faite de travail et de privations, n'avait guère connu l'hygiène alimentaire, et cette affection du déclin de leur âge peut tout aussi bien être considérée comme une vulgaire « rouille de la vie » que comme une conséquence exclusive de leurs excès de boissons.

Les constatations auxquelles peut donner lieu la fréquence relative des affections diverses se rattachant à l'artério-sclérose (cardiopathies, néphrites, etc.), découlent des observations précédentes.

Si intéressante enfin que soit la question, nous sommes tout à fait insuffisamment renseigné sur les rapports de l'intempérance avec la tuberculose.

CHAPITRE II

Enquête auprès des médecins du département.

Nous allons transcrire maintenant les opinions des médecins de Loir-et-Cher sur l'alcoolisme dans leurs régions respectives. Il est regrettable, ainsi que nous le disons dans notre préface, qu'un plus grand nombre de réponses ne nous soient pas parvenues. Malgré tout, nous croyons que les 17 réponses ci-après suffisent à traduire l'opinion générale de tous les praticiens du département.

Val de Loire. 1. M. DUFOURMENTEL, remplaçant le Dr LECOQ, à Onzain. — J'ai bien souvent eu à examiner des gastralgiques, des artério-scléreux, des cirrhotiques qui ne me semblaient pas avoir abusé d'une autre boisson que du vin et je peux vous dire que, venant de Paris, j'ai été surpris de voir ici le grand nombre d'hommes et de femmes obèses et surtout atteints de gastrite. De plus, les vieux urinaires sont en grand nombre. C'est à ces diverses catégories qu'appartiennent les malades les plus nombreux.

2. Dr BODIN, à Onzain. — Les cas d'alcoolisme mental ne sont pas très fréquents eu égard au nombre des grands buveurs, et dans les cas que j'ai observés, il y avait dans la famille des antécédents nerveux. Presque tous nos paysans sont des dyspeptiques. Doit-on attribuer cette dyspepsie au vin ? C'est probable, mais il est difficile de l'affirmer d'une façon trop absolue, car je suis persuadé que la majorité des paysans se nourrissant d'aliments grossiers, n'ayant pas de repas réglés, mastiquant mal avec de mauvaises dents pour la plu-

part, ont là des causes évidentes de gastrite. Le vin aidant fait le reste. La *cirrhose* s'observe quelquefois.

Sologne. 3. D^r VAISSON, à Contres. — Je suis établi à Contres depuis 25 ans et je n'ai observé pendant tout le cours de mon exercice médical qu'un nombre relativement restreint de cas d'alcoolisme. J'ai connu relativement peu de cirrhotiques. Mettons sept ou huit cas au maximum. Un seul cas était dû à l'alcoolisme, mais je ne puis dire si cet alcoolisme était le résultat de l'absorption de vin ou de liqueurs fortes. J'ai observé quelques cas de crises convulsives épileptiformes dues à l'absinthisme (quatre ou cinq sujets). J'ai eu à observer également sept ou huit cas au plus de folie alcoolique. Les sujets buvaient du vin blanc à jeun ; je ne puis dire s'ils buvaient aussi de l'eau-de-vie ; c'est probable. En somme, le nombre des alcooliques est assez restreint dans ma clientèle et les méfaits sont surtout imputables aux liqueurs alcooliques, telles que absinthe, amers variés, rarement au vin. Je suis persuadé que l'usage du vin à table, pris en quantités modérées, est loin d'être malfaisant. Je pense au contraire que son usage est éminemment hygiénique. J'ajoute, si cela peut vous intéresser, que trop souvent les malades souffrant des voies digestives sont mis à la diète lactée et que quelques malades, loin d'en être soulagés, en sont plus fatigués ; (les malades) supportent au contraire très bien le régime végétarien et le vin coupé.

4. D^r TRIAU, à Neung-sur-Beuvron. — L'alcoolisme dans la campagne n'a pas du tout suivi la progression de la vigne. Je ne parle pas naturellement des bourgs où les ouvriers boivent beaucoup d'alcool (eau-de-vie de marc principalement). Depuis sept ans que j'exerce en Sologne, je n'ai eu que très peu de cirrhoses à soigner chez des fermiers, tandis que dans les bourgs le nombre est beaucoup plus considérable, et des habitants atteints de cette maladie, tous buvaient de l'alcool sous forme d'eau-de-vie de marc ou d'apéritifs. Il y a naturellement des gastrites, mais en nombre relativement restreint, et il est difficile d'en rattacher la cause à l'éthylisme, cette affection n'étant pas plus fréquente qu'autrefois ; le paysan est même beaucoup plus robuste qu'autrefois, mais j'attribue ce fait à la disparition complète

des fièvres paludéennes, bien plutôt qu'à la consommation du vin. Quoiqu'on ne trouve pas de signes véritables d'alcoolisme (gastrites, cirrhoses, néphrites, artério-sclérose précoce), il me semble que les *névroses* ont beaucoup augmenté depuis quelques années. *L'hystérie et la neurasthénie* particulièrement ont fait de très grands progrès; mais ces progrès sont-ils dus à l'alcoolisme ou simplement aux progrès de la civilisation : meilleure nourriture, plus grand confort et lectures beaucoup plus nombreuses ? c'est ce que je ne saurais pas encore dire en ce moment. Enfin il faut remarquer que ces névroses sont beaucoup plus nombreuses dans les agglomérations où l'on consomme davantage d'alcool que dans la campagne où la boisson est le vin, plus nombreuses également chez les femmes qui dépensent moins de forces que chez les hommes qui travaillent dans les champs.

5. Dr HOUSSAY, à Pont-Levoy. — Le vin ne rend pas alcoolique, pris modérément, mais j'ai de grands buveurs exclusivement de vin (10-12 litres) qui présentent des troubles certains d'éthylisme. *Evidemment on ne trouve pas les cas que vous signalez (alcoolisme mental)*, mais des formes de troubles organiques de pronostic moindre, mais cependant sérieux. Ces cas, alcoolisme mental délirant, mélancolie, confusion mentale, sont rares. Je crois que l'alcoolisme peut être une cause adjuvante chez les prédisposés par l'hérédité ou la dégénérescence. L'eau-de-vie engendre le délire et la folie alcoolique; c'est le grand facteur. *Quant au rôle du vin dans l'alcoolisme viscéral, il est faible.* Il donne des gastrites, c'est possible; je le crois, et encore quelle impression vous donner maintenant qu'on a fait tant de vins de sucre alcoolisés et toxiques même ? *Il y a plutôt dans ma région intempérance qu'alcoolisme pur.* Oui, l'alcoolisme vinique existe, mais rare. Mais est-il une conséquence de vins remontés ? C'est bien possible (Certains vins ont été remontés de 5 litres d'eau-de-vie par 2 hectolitres et demi).

6. Dr ARRAULT, à Chaumont-sur-Tharonne. — Je crois qu'il faut attribuer à ce penchant (l'abus de vin et d'eau-de-vie) aidé en cela par le climat humide de la région, la fréquence des lésions graves du rein (congestion, néphrites, etc.), l'artério-sclérose, les lésions du

foie (cirrhose, lithiase biliaire). L'alcoolisme délirant n'est pas très fréquent, mais nombreux sont les malades très affaiblis au point de vue mental qui doivent cet affaiblissement à l'abus des vins et liqueurs. En somme, l'alcoolisme existe en Sologne et produit *surtout des lésions du foie et des reins*; il est la cause déterminante de *troubles mentaux peu accentués*, mais relativement fréquents (l'association vin-eau-de-vie est pour ainsi dire constante).

7. D^r FERRY, à Mur-de-Sologne. — Je crois, comme vous, que si le Solognot s'en tenait à son petit vin peu alcoolique (7, 8 ou 9° au plus), cela ne ferait de mal qu'à sa bourse; mais hélas ! depuis que dans chaque localité la loi des bouilleurs de cru a fait se multiplier les alambics, il n'est pas de petit vigneron d'une ou deux boissellées (13 à l'hectare) de vigne qui ne fasse distiller. Et alors deux choses se produisent : ou bien le petit vin est remonté avec l'alcool ainsi distillé, ou bien le vigneron, en plus du vin, s'administre l'eau-de-vie : d'où alcoolisme. Malgré cela, *je n'ai jamais vu en Sologne un seul cas de delirium tremens*. Par contre, j'ai fréquemment eu à soigner des gens atteints de *cirrhose, entérites, gastrites* non douteuses quant à leur origine alcoolique, et bien des *artério-scléreux* de ma clientèle doivent au vin leurs « tuyaux de pipe ». Ne pensez-vous pas que c'est aussi à la consommation exagérée du vin qu'on doit le nombre toujours grandissant des *neurasthéniques* de toutes catégories ?

Beauce. 8. D^r BAUDRON, à Josnes. — Malgré cette débauche de vin, je reconnais comme vous que *l'alcoolisme mental délirant n'existe absolument pas ici*. Depuis tantôt quatorze ans, je n'en ai jamais rencontré un seul cas. Mais l'alcoolisme viscéral règne en maître, et les *gastrites* et l'*artério-sclérose* surtout sont la rançon de tous les grands buveurs de vin. Je crois donc qu'on peut hardiment conclure de ces observations que, si l'alcool et les alcools à essences engendrent l'alcoolisme « psychique », le *vin pris en excès détermine fatalement l'alcoolisme somatique*, et en première ligne l'*artério-sclérose* et les *gastrites*. Chez l'enfant, l'usage prématuré du vin aboutit à des perturbations graves de la nutrition et de la croissance et crée dans les voies digestives un *locus minoris resistentiæ*.

9. D^r DESGRANGES, à Marchenoir. — L'alcoolisme dans notre région — je parle de la Beauce — est plutôt rare. Et je n'ai trouvé que quelques cas d'alcoolisme aigu qui, par la raison qu'ils ne sont qu'accidentels, n'ont point mené leurs auteurs à des manifestations pathologiques intéressantes telles que celles qui vous préoccupent : alcoolisme mental et alcoolisme délirant.

10. D^r MONOD, à Ouzouer-le-Marché. — Les Beaucerons sont, à de rares exceptions près, de grands consommateurs de vin ; presque tous boivent aussi de l'eau-de-vie en petite quantité (deux verres à liqueur par jour, en moyenne). *Cependant, le nombre d'alcooliques est peu élevé, sans doute parce que la vie au grand air permet la prompte et complète élimination du toxique. L'alcoolisme mental est assez rare : on le rencontre parfois chez des femmes névropathes qui font un usage intempestif et trop abondant de boissons spiritueuses ; la forme mélancolique est la plus fréquente. L'alcoolisme viscéral est plus fréquent : la cirrhose atrophique s'observe moins souvent que la myocardite d'origine éthylique avec cirrhose cardiaque. La gastrite, la gastro-entérite avec coliques et diarrhée rebelle sont l'apanage d'un grand nombre de moissonneurs qui boivent pour se désaltérer d'énormes quantités de vin. L'artério-sclérose, les névrites périphériques ne sont pas rares. Je ne crois pas qu'il existe en Beauce un alcoolique purement vinique. J'ai vu des sujets absorber par jour 6 et 8 litres de vin sans en être incommodés. C'était, il est vrai, du vin naturel, sans adjonction de tanin ni de sels de potasse. Je pense, au contraire, que l'alcoolisme pathologique est produit par l'absorption simultanée de vin et d'autres alcools (eau-de-vie, absinthe, vermouth, bitter, etc.).*

11. D^r BRETTMON, à Herbault. — D'une manière générale, tous les buveurs que je connais dans ma clientèle, buveurs âgés de 60, 70, 80 ans, sont des buveurs de vin. Ils prennent quelquefois un petit verre d'eau-de-vie, mais leur passion, c'est le vin..., les jeunes boivent de l'alcool. Les vieux sont *alcooliques viscéraux*, les jeunes *cérébraux*. Le buveur de vin vit vieux, est bon luron, gai ; *dyspepsie, gastrique alcoolique* à l'âge de 50-60 ans. Le buveur d'alcool, agres-

sif, sec, maigre, *troubles cérébraux, enfants atteints de dégénérescence mentale*. Le buveur de 2 litres de vin par jour (3, travaux manuels) se porte bien s'il dépense en travail l'excès. Autrement il engraisse et devient artério-scléreux à l'âge de 60 à 70 ans. Est-ce l'âge? Est-ce le vin? Les deux? Les buveurs d'alcools sont de futurs apaches sous toutes les formes.

Vendômois. 12. D^r IMBERT, médecin de l'hôpital de Vendôme. — Il y a dans le département et principalement dans la vallée du Loir, de grands buveurs de vin; je connais bon nombre de vigneron de cette région qui boivent une moyenne de 2 à 3 litres de vin par jour. Ils paraissent, en général, supporter très bien la chose et sont très rarement malades; ils ont, en général, un caractère très heureux et deviennent à un certain âge *dyspeptiques*. La *gastrite* est la maladie qui les guette après 50 ans. Quelques-uns, mais en très petit nombre, peuvent devenir *cirrhotiques*. A part l'ébriété que provoque l'usage immodéré du vin, *je ne crois pas que celui-ci pris en très grande quantité conduise aux affections mentales. La folie proprement dite ou le délire alcoolique m'ont paru être le fait de gens faisant usage d'apéritifs ou de liqueurs*. Bref, j'estime que les manifestations morbides causées par l'absorption du vin pendant longtemps, sont d'abord : la *gastrite*, ensuite la *cirrhose* (beaucoup plus rarement) et enfin l'*artério-sclérose*, assez fréquente à un certain âge. J'ai eu l'occasion d'observer des cas de *delirium tremens*, mais toujours chez les individus faisant usage d'*apéritifs*, presque toujours des cafetiers. Je ne me rappelle pas en avoir observé un seul cas chez les *gens de la campagne* ou les *vignerons*.

13. D^r JOULAIN, à Montoire. — Dans la région, il y a beaucoup de grands buveurs de vin parmi les hommes, parmi les femmes, parmi les enfants, même parmi les nourrissons (pour les fortifier!). Quant aux liqueurs, il n'y a guère que l'eau-de-vie des bouilleurs qui soit en usage et encore cet usage est limité à un petit verre dans le café. Les apéritifs divers ne sont pas d'usage courant : ce sont boissons d'exception. Résultat : *Nous rencontrons peu d'alcooliques mentaux; on en voit un de temps en temps parmi les buveurs de vin, encore en*

cherchant bien, c'est surtout chez les jeunes sujets frais émoulus du service militaire, où ils ont usé de bien des breuvages; il m'a été donné d'assister à quelques attaques de delirium chez les buveurs de vin exclusivement. Mais rarement. Si la forme mentale de l'alcoolisme est rare, la forme viscérale, en revanche, abonde en sujets de toutes sortes : gastrites typiques qui rétrocedent dès que la cause est enlevée, cirrhoses du foie, néphrites et scléroses de toutes sortes qui ne peuvent avoir d'autres causes, chez des sujets encore jeunes, sans tares héréditaires, sans syphilis, sans autres causes d'intoxication.

Eau-de-vie : Ici on fait surtout de l'eau-de-vie de marc; on en abuse peu et ceux qui en font un usage excessif ne s'en tiennent point là : ce sont aussi de grands buveurs de vin. Dans ces conditions, je crois que tous nos buveurs de vin s'intoxiquent plus ou moins rapidement, suivant des causes diverses, mais sûrement. Si donc vous ne limitez point le mot alcoolisme à un état mental particulier, si vous l'étendez à des troubles *viscéraux et nerveux* (périphériques), je crois que l'alcoolisme vinique existe dans des proportions variables avec l'âge et les prédispositions diverses.

14. D^r PIÉDALLU, à Morée. — Il y a dans ma contrée, comme vous le pensez avec juste raison, des buveurs de grand mérite et d'ailleurs *fort peu d'alcooliques et d'a'iénés*. Comme c'est un pays vignoble, la plupart des gens y boivent du vin pur, même les femmes, souvent. On y ajoute très mal à propos quelques petites doses d'eau-de-vie de marc, mais il ne me semble pas qu'il y ait encore eu abus de ce côté. *Le résultat : pas d'alcooliques*. Quand je dis : pas, je dépasse un peu la mesure. Je ne me souviens que de *deux cas de delirium tremens*. L'un chez un *cafetier* qui s'est cru obligé de devenir son meilleur consommateur et qui est mort prématurément à la peine : il tenait tête quand même avec toutes les consommations, l'absinthe comme les autres. Je l'ai remis sur pied deux fois, mais la troisième attaque l'a emporté. Le second est un *cafetier* aussi, de la même commune, qui n'a eu encore qu'une attaque et qui vraisemblablement arrivera au même résultat avant peu. J'ai eu un troisième cas chez un *dégénéré*, aussi grand buveur qu'il était petit de taille. Il a disparu après trois attaques. Je n'ai pas envoyé à l'asile un seul pensionnaire.

Et parmi les grands buveurs de vin, j'en ai un qui peut boire une pièce de vin en quinze jours, et qui en a bu Dieu sait le nombre. *Il n'a jamais eu la plus petite indisposition*, bien qu'il ait près de soixante-dix ans. Dernièrement, il a eu de l'eczéma des deux jambes, je l'ai condamné à diminuer sa ration pendant quelques mois, il a très bien guéri, et a repris naturellement ses bonnes habitudes. Ma conclusion est celle-ci : *le vin, même pris en excès, même avec un peu d'eau-de-vie ne rend pas alcoolique, mais le vin naturel, sans addition du sucre et autres drogues plus ou moins indigestes*. Si mes vigneronns font encore parfois du vin de sucre, ils le vendent et ne boivent eux-mêmes que leur meilleur vin. C'est à lui qu'ils doivent leur santé de fer qui résiste à tous les chocs.

Je pense que mes confrères ont trop de propension à ordonner l'eau, toujours l'eau. Qu'on poursuive impitoyablement la fraude, qu'on laisse les vigneronns acheter leur sucre pour le vin artificiel au même prix que celui qui sert à sucrer leur café et tout ira bien, et ces travailleurs pourront boire un petit peu trop à l'occasion sans qu'il en résulte pour eux aucun mal.

Perche. 15. Dr CASTAING, à Mondoubleau. — Les alcooliques, hommes et femmes, s'intoxiquent avec le cidre quand il y en a et avec de l'eau-de-vie de pommes (de la berluche), et quand la récolte est nulle comme depuis quelques années, avec de l'eau-de-vie d'épicier prise pure ou dans le café (10 à 15 cafés par jour); certains épiciers ruraux vendent à des clientes jusqu'à 3 à 6 litres d'eau-de-vie par semaine, et de 8 à 10 barriques de 220 litres chacune pour leur année! *Les manifestations mentales de cet alcoolisme sont la folie avec délire de la persécution* (la forme la plus fréquente des ces idées de persécution, est qu'on leur a fait des tours), cette forme de folie les mène souvent au suicide, la *paralysie* guette et atteint tous ceux qu'épargne la folie. Le cidre dans les bonnes années est consommé en grande quantité sous forme de « rôtie », par les enfants eux-mêmes, dont beaucoup sont *épileptiques* ou atteints de convulsions.

16. Dr BARTHÈS, à Sargé. — Le cidre ne joue pas un grand rôle dans l'alcoolisme de ma région; je ne crois pas qu'il ait beaucoup

d'alcooliques à son actif, peut-être même n'en a-t-il pas ! Dans les cafés et à domicile on fait un assez large usage — même abus — de vin, de vin blanc surtout ; *mais tout cela n'est rien, la grande coupable c'est l'eau-de-vie* ; je ne puis malheureusement vous fournir de chiffres, mais je suis persuadé qu'on en fait une consommation effrayante ; je vous l'ai déjà dit, les femmes et les enfants comme les hommes ; certainement plus de la moitié de nos malades sont des alcooliques avérés ; tout dernièrement un de mes confrères me disait que sur 15 malades vus, dans la journée, 12 l'avaient consulté pour alcoolisme (gastrite, cirrhose). Je reconnais que l'alcoolisme se manifeste surtout par des *lésions viscérales* ; les *gastrites* sont très fréquentes ; la *cirrhose* n'est pas rare, *les manifestations cérébrales sont moins fréquentes* ; cela tient pour moi à ce fait que nos braves Percherons ne sont pas des surmenés, ni intellectuels, ni physiques ; toutefois, il m'est donné d'assister assez souvent à des accès de *delirium tremens* ; la pneumonie nous donne une mortalité considérable ainsi que les congestions cérébrales sous leurs diverses formes. Je suis originaire du Bas-Languedoc ; dans mon pays, on fait une consommation de vin et je reconnais que les alcooliques sont relativement rares, il n'y a aucune espèce de proportion avec ce que je vois ici : *dans mon pays d'origine l'alcoolique est l'exception, ici, c'est la règle.*

Voici pour résumer : les alcooliques sont très nombreux dans notre région : *le cidre n'y est pour rien, le vin pour pas grand'chose, tout le mal vient de l'eau-de-vie ; les manifestations viscérales sont fréquentes, rares les manifestations cérébrales.*

17. D^r BOUISSET, à Droué. — De telles habitudes (abus des « cafés », d'eau-de-vie de pommes et d'eau de-vie d'industrie) ne les empêchent pas d'arriver à un âge très avancé et ils en tirent argument en faveur de l'alcool « élixir de longue vie ». Ils ne parlent pas, bien entendu, de leurs trop fréquentes *gastrites, cirrhoses, artério-sclérose cérébrale*, etc. ; ils ne voient que le beau côté de la question et vous donnent comme argument que leur grand'mère, à quatre-vingt-dix ans, buvait toujours son « café » tous les matins. Le mal *ne réside donc pas dans l'abus du vin mais bien dans l'usage habituel de la « berlu-che »*. Il y a bien sans doute quelques alcooliques par le vin blanc

à jeun et par le vin blanc à toutes les heures, mais c'est là, je pense, l'exception. Et ceux-là aiment le vin parce que c'est pour eux une rareté. S'ils en avaient à leur table tous les jours, je suis bien persuadé qu'ils n'en prendraient pas comme consommations dans les cafés. Et le vrai moyen, je crois, pour les guérir, serait de remplacer comme boisson de table habituelle, le cidre par le vin; ils arriveraient à en consommer très peu alors comme les gens du Midi, qui ne boivent jamais de vin en dehors de leur table. Je pense comme vous que *le vin à la dose journalière de 1 à 2 litres ne constitue pas pour un travailleur bien constitué un danger d'alcoolisme*. S'il y a des alcooliques, c'est plutôt par l'eau-de-vie de pommes que par le vin.

Ce qui alcoolise, ce n'est pas telle dose d'alcool, c'est tel titre d'alcool.

Cette berluche cautérise leur muqueuse gastrique et leur foie, et fait penser aux injections sclérogènes par l'alcool que Lannelongue a préconisées pour emmurer des abcès froids. *Le vin, qui ne dépasse guère 8 à 10° est à peu près inoffensif.*

Nous avons demandé à tous ces médecins leur opinion détaillée sur l'alcoolisme mental dans leurs régions respectives, et, *accessoirement*, leur opinion en peu de mots, sur l'alcoolisme viscéral. D'un peu plus, ils auraient fait du principal l'accessoire; du moins ils s'étendent avec beaucoup plus de complaisance sur l'alcoolisme viscéral que sur l'alcoolisme mental. C'est donc qu'à leurs yeux, le premier a une autrement grande importance que le second. Quelques-uns ne parlent même pas de ce dernier; d'autres affirment catégoriquement n'avoir eu aucun cas de folie alcoolique; la plupart l'ont constatée dans leur clientèle, mais presque tous en reconnaissent la rareté. Aucun n'affirme l'origine exclusivement vinique des cas observés; ou bien ils font intervenir de fortes prédispositions héréditaires ou individuelles. La plupart du temps c'est à l'association vin-eau-de-vie, qu'ils attribuent la cause des manifestations mentales de l'alcoolisme, ou même à l'eau-de-vie seule. Quelques-uns enfin disent nettement que le vin seul, même pris en excès, ne saurait rendre alcoolique.

Quant à l'alcoolisme viscéral, il y a presque unanimité sur ce point : presque tous considèrent comme fréquentes gastrites, cirrhoses, artério-sclérose. Un certain nombre les attribuent au vin seul, les autres à l'association vin-eau-de-vie. Mais l'impression qui se dégage de l'ensemble de ces opinions, c'est que l'excessive consommation du vin n'a pas à leurs yeux de bien funestes résultats ; la vraie coupable serait l'eau-de-vie de marc, de raisin, de fruits, ou du commerce.

CONCLUSIONS

Lorsqu'on étudie l'alcoolisme dans un pays tel que la France, on constate que chacune des régions qui le composent fait son alcoolisme à sa façon, comme intensité et comme forme, et que ce qui est vrai pour l'une de ces régions ne l'est pas pour l'autre.

Il y a donc un intérêt majeur à étudier l'alcoolisme par régions, de façon à recueillir des observations locales exactes et précises, susceptibles d'être groupées et comparées ensuite les unes avec les autres, en vue d'arriver à des solutions pratiques, rationnelles.

C'est un document de ce genre, l'*Alcoolisme en Loir-et-Cher* que représente notre travail.

Parallèlement à celle de l'alcoolisme, il nous a fallu faire l'étude de l'*Intempérance*, car il importe de faire la distinction entre ces deux termes, qu'on a tendance à confondre de nos jours. Il n'y a alcoolisme qu'à partir du moment où l'intempérance se traduit par des phénomènes pathologiques. L'une peut exister sans l'autre ; c'était autrefois la règle, c'est aujourd'hui l'exception. Le Loir-et-Cher constitue une de ces exceptions.

C'est un pays agricole, fertile, riche, dépourvu de ces agglomérations ouvrières si favorables à l'alcoolisme. Mais de par le climat, le caractère et les mœurs de l'habitant, il y existe une intempérance très intense et très générale ; intempérance d'une forme bien particulière d'ailleurs, en ce sens qu'elle est presque exclusivement vinique. Sauf dans la petite partie du département qui appartient au Perche, où elle est de nature et de forme

différentes, elle ne varie dans toutes les autres que par son intensité. C'est ainsi que dans le Val de Loire, elle est, depuis des siècles, très intense; en Sologne, elle tend à l'être de plus en plus, à mesure que le vignoble se reconstitue; elle est un peu moins grande dans le Vendômois et la vallée du Cher; beaucoup moins en Beauce, où la vigne n'existe pas.

Une telle contrée est donc admirablement choisie pour juger des effets pathologiques du vin pris en excès, et y étudier l'alcoolisme, c'est apporter une part contributive à la solution de la question débattue dans ces dernières années : à savoir si le vin rend alcoolique, et, dans la lutte anti-alcoolique, s'il importe, comme certains l'on fait, d'en interdire l'usage.

Les résultats de nos recherches sont concluants : on peut dire que l'extraordinaire intempérance loir-et-chérienne ne produit pas d'alcoolisme, du moins d'alcoolisme mental, puisque dans ces dix dernières années, nous n'avons trouvé que six alcooliques délirants qui n'avaient réellement bu que du vin, et prédisposés, d'ailleurs, par leurs antécédents héréditaires ou individuels.

Quant à l'alcoolisme viscéral, que nous n'avons pas étudié de façon spéciale, il semblerait se manifester du côté de l'estomac, mais il conviendrait de rechercher avec soin s'il ne s'agit pas d'une simple dyspepsie ou fatigue de l'organe plutôt que d'une véritable gastrite, chez des individus arthritiques ou insuffisamment nourris.

Les résultats de nos recherches personnelles ont été corroborés par ceux de notre enquête auprès des médecins du département qui affirment l'inexistence de troubles mentaux dus à l'abus du vin seul et ne croient qu'à la possibilité de troubles viscéraux, que quelques-uns vont même jusqu'à nier.

Mais ce sur quoi on ne saurait trop insister, c'est l'énorme disproportion de ces troubles viscéraux par rapport au nombre des grands buveurs. Ce qu'il faut noter, c'est que ce ne sont généralement pas les plus grands buveurs qui souffrent de leur intempérance, même dans l'âge mûr ou leur extrême vieillesse. Il semblerait donc qu'il dût y avoir une sorte de prédisposition

à l'intoxication par le vin, une « idiosyncrasie vinique », prédisposition favorisée entre autres choses, par une mauvaise alimentation.

L'usage de l'eau-de-vie de marc (1, 2 ou 3 petits verres par jour) est habituel et général chez l'habitant de Loir-et-Cher ; cet usage n'a aucun résultat funeste, mais l'abus simultané de vin et d'eau-de-vie nous a fourni huit cas d'alcoolisme délirant.

Dans la partie du département qui appartient au Perche, où, au lieu de vin, on abuse d'eau-de-vie de fruits et d'eau-de-vie du commerce, il y a réellement de l'alcoolisme, mais seulement de l'alcoolisme viscéral, en raison sans doute du peu d'activité psychique du paysan percheron.

Si exceptionnel enfin que soit l'usage des liqueurs d'industrie, il nous a donné 16 cas d'alcoolisme mental ; une fois de plus, et par contraste, éclate leur excessive nocivité.

Notre conclusion est donc conforme à celle de tous ceux qui, avant nous, ont étudié cette « Question du vin », sans parti pris et avec bon sens, par l'observation journalière et non dans les laboratoires.

Certes nous ne demandons pas, tel jadis Asclépiade, qu'on use du vin sans borne ni sans mesure ; nous voudrions voir l'habitant du Loir-et-Cher plus sobre ; nous ne voulons pas remplacer une exagération par une autre ; nous ne sommes pas « alcoolâtre » et ne voulons être non plus « œnolâtre ». *Uti non abuti* ; c'est notre formule. Nous croyons avec les médecins et les hygiénistes de toutes les époques, que le vin naturel, pris modérément, est une boisson non indispensable, mais salubre. Il a fait ses preuves pendant des siècles, qui furent tout aussi intempérants que le nôtre ; nous l'avons constaté pour le Loir-et-Cher.

Nous croyons aussi que la campagne anti-alcoolique ne sau-

rait exiger la suppression de l'usage du vin; demander cela serait dépasser le but sans l'atteindre, ce serait faire une grosse erreur. L'homme est ainsi fait qu'on ne peut exiger de lui, spontanément, une vertu trop rigide. Ce fut toujours une de ses faiblesses de boire, et une forme de l'imperfection de sa nature; ce le sera probablement longtemps encore. Si on le voulait abstinence, il faudrait que la Loi l'y forçât, comme à Lacédémone. Mais alors, et quoi qu'on fasse, il s'arrangerait pour trouver quelque drogue encore insoupçonnée. Pline disait déjà : « Etrange raffinement du vice ! on a trouvé le secret de s'enivrer même avec de l'eau ». Par crainte d'un plus grand mal, laissons-le donc boire du vin.

Mais qu'on livre une guerre sans merci aux alcools d'industrie. Tout le mal vient de là, à notre tour nous l'avons montré clairement. Nos pères ne les connaissaient pas et ils ignoraient l'alcoolisme. Buvons du vin comme eux, ne soyons pas esclaves du Progrès qui nous tue, ni de la Mode, qui est ridicule. Soyons un peu traditionnalistes en la matière. Ce sera le salut de la race.

VU BON A IMPRIMER :
Le Président de la thèse
D^r RÉGIS.

Vu : *le Doyen,*
A. PITRES

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Bordeaux, le 9 décembre 1907.
Le Recteur de l'Académie,
R. THAMIN.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- ALMANACH agricole de l'arrondissement de Vendôme pour l'année 1851. Vendôme, Devaure-Henrion.
- ANNALES du Comité central agricole de la Sologne (années diverses 1839-1907).
- ARDOUIN-DUMAZET. — Voyage en France, 1^{re} et 16^e séries.
- BEAUVALLÉ. — De l'agriculture en Sologne. Orléans, 1844.
- BELTON. — Recueil des arrêtés de Pardessus, maire de Blois. Blois, 1901.
- BERNIER. — Histoire de Blois. Paris, 1682.
- BOULLAY. — Manière de bien cultiver la vigne, de faire la vendange et le vin dans le vignoble d'Orléans. Orléans, 1770.
- BURDEL. — Recherches sur les fièvres paludéennes suivies d'études physiologiques et médicales sur la Sologne. Paris, 1858.
- CAYLA. — Le vin, l'alcool, les eaux-de-vie et les liqueurs. Bordeaux, 1901.
- CÉSAR. — Commentaires de la guerre des Gaules.
- DELABERGERIE. — Histoire de l'agriculture française, précédée d'une notice sur l'empire des Gaules et sur l'agriculture des anciens. Paris, 1815.
- DENIZET. — La Sologne (comité central agricole de la Sologne). Orléans, 1900.
- ? Description topographique et statistique de la France, 1810.
- DUCURON-TUCOT. — L'alcoolisme en Armagnac. Thèse de Bordeaux, 1906.

- DUJARDIN-BAUMETZ et AUDIGÉ. — Recherches expérimentales sur la puissance toxique des alcools. Paris, 1879.
- DUPRÉ. — Statut des vignerons blésois au XIII^e siècle. Bordeaux, 1890.
- G. D. (Guérin d'Oyonnières). — Essai sur la statistique œnologique du département de Loir-et-Cher). Blois, 1824.
- GRÉGOIRE DE TOURS. — Chronique sur l'histoire de France, trad. Guizot. Tours, 1840.
- GUYOT. — Etude des vignobles de France. Paris, 1868.
- HUET DE FROBERVILLE. — Vues générales sur l'état de l'agriculture dans la Sologne et sur les moyens de l'améliorer. Orléans, 1788.
- JEAN. — Etudes cliniques sur les aliénés dangereux dits criminels. Thèse de Paris, 1885.
- JOANNE. — Géographie du Loir-et-Cher. Paris, édition de 1869.
- Journal de médecine de Bordeaux.* — La « Question du vin ». Numéro du 15 septembre 1907.
- LANCEREAUX. — Art. *Alcoolisme*, in *Traité de médecine* de Brouardel et Gilbert.
- LÉGIER. — Traditions et usages de la Sologne. Mémoires de l'Académie celtique, 1808.
- LEGRAIN. — La réforme du cabaret et les restaurants de tempérance. Paris, 1901.
- LEROY. — Contribution à l'étude de l'alcoolisme en Normandie. Paris, 1902.
- MAURIAC. — La défense du vin. Paris, 1901.
- MONTÉL. — Histoire agricole de la France depuis l'époque gauloise.
- PARFAIT (Noël). — Le Beauceron, in *Les Français peints par eux-mêmes*, 1843.
- PÉTIGNY (DE). — Essai sur la population du département de Loir-et-Cher au XIX^e siècle. Extrait des Mémoires de la Société des Sciences et des Lettres de la ville de Blois. Blois, novembre 1834.
- PYAT (Félix). — Le Solognot, in *Les Français peints par eux-mêmes*, 1843.
- RAPPORTS MÉDICAUX annuels de l'Asile départemental d'aliénés de Blois, années 1897-1906.

RÉGIS. — Précis de psychiâtrie. Paris, 1906.

ROUBINOVITCH. — Art. *Alcoolisme* du Traité de médecine mentale de Ballet. Paris, 1903.

STRABON. — Géographie. Traduction Tardieu. Paris, 1867.

THÉVARD. — De l'influence des transformations agricoles de la Sologne sur la diminution des fièvres intermittentes et l'amélioration de la race. Thèse de Paris, 1886.

TOURDOT. — De l'alcoolisme dans la Seine-Inférieure. Thèse de Paris, 1886.

TRÉMAULT (DE). — Histoire municipale de Vendôme avant 1789. Vendôme, 1904.

VÉZIN. — Notice sur les vins du Loir-et-Cher. Blois, 1907.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	9
INTRODUCTION	13
PRÉLIMINAIRES	17
<i>Article premier.</i> — Division géographique du département.	20
A. Beauce.	20
B. Perche.	21
C. Sologne.	22
D. Val de Loire.	23
E. Vallée du Cher.	24
<i>Article II.</i> — Production en vin et en alcool.	26
§ 1. Vin.	26
A. Histoire du vignoble	27
B. Etude du vignoble actuel.	33
§ 2. Eau-de-vie.	37
A. Histoire de la production.	38
B. Production actuelle.	40

PREMIÈRE PARTIE

De l'intempérance en Loir-et-Cher.

CHAPITRE PREMIER. — De l'intempérance par abus du vin	44
<i>Article premier.</i> — Etude de l'intempérance en général.	44
A. Ville.	47
B. Campagne	54
<i>Article II.</i> — Etude de l'intempérance suivant les régions	60
A. Val de Loire.	60
B. Sologne	62
C. Vallée du Cher.	69
D. Perche.	71
E. Beauce.	75

	Pages
CHAPITRE II. — De l'intempérance par abus de boissons autres que le vin.	81
§ 1. Eau-de-vie de marc de raisin.	81
§ 2. Liqueurs d'industrie.	82
§ 3. Eau-de-vie de cidre, de fruits, eau-de-vie du commerce.	87

DEUXIÈME PARTIE

De l'alcoolisme en Loir-et-Cher.

CHAPITRE PREMIER. — Constatations personnelles.	92
<i>Article premier.</i> — Alcoolisme mental.	92
§ 1. Ivresse.	93
§ 2. Psychose alcoolique.	94
§ 3. Démence alcoolique.	110
§ 4. Délire dans les maladies infectieuses.	112
§ 5. Délires post-traumatique, post-opératoire, et excitation sous le chloroforme.	113
§ 6. Criminalité.	115
<i>Article II.</i> — Alcoolisme viscéral.	116
§ 1. Gastrite.	117
§ 2. Cirrhose du foie.	118
§ 3. Artério-sclérose.	118
CHAPITRE II. — Enquête auprès des médecins du département.	120
CONCLUSION.	131
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.	135

